U d'/of OTTAWA
39003011256699

2-6-50

LA FERVEUR

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PROPRIÉTÉ DE J. DE GIGORD

Tous droits réservés.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A la librairie de Gigord

Instructions aux hommes du monde. In-18 raisin.

Mari, Père, Apôtre. 7e mille.
Les Devoirs des hommes envers les femmes. 6e mille.
Nos Responsabilités. 5e mille.
Réparation !
Croire. 4e mille.
Par l'Espérance. 3e mille.
La Doctrine de l'Amour.
La Pratique de l'amour de Dieu.
La Chasteté. In-12. 11e mille.

Instructions aux dames et aux jeunes filles

La Ferveur. In-12. 14e mille.
Jeanne d'Arc et la mission de la Femme française. In-12.
La sainte Communion. In-12. 34e mille.

La Messe et la vie chrétienne. In-16. 17e mille.
Entretiens sur l'Eucharistie. In-12. 12e mille.

A la librairie Desclée, 30, rue Saint-Sulpice, et 19, rue Nitot.

la Simplicité d'après l'Évangile : Instructions aux dames et aux jeunes filles.
Avant et après la Communion pour les petits enfants.

Mgr de GIBERGUES
Évêque de Valence.

Aux Dames
et aux Jeunes Filles

LA FERVEUR

Quinzième mille

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
Ottawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
RUE CASSETTE, 15
1920

Nil obstat :

A. VILLARD,
Censor designatus.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 21 Januarii 1909.

H. ODELIN,
V. G.

BX
2365
G523
1920

PRÉFACE

LE SUPRÊME DÉSIR DE JÉSUS

Rien n'est plus cher au cœur du Divin Maître que la ferveur. Rien ne le comble de plus de joie lorsqu'elle règne dans nos âmes. N'est-ce pas là ce que Jésus tenait à nous faire comprendre quand il disait : « Je suis venu jeter le feu sur la terre, et je ne veux qu'une chose, c'est qu'il s'allume! » Quel est ce feu, sinon celui qui embrasa les apôtres au jour de la Pentecôte, le feu de l'amour divin, la ferveur? Jésus est descendu des cieux pour glorifier son Père et sauver nos âmes : voilà toute sa mission! Mais le moyen d'accomplir cette mission, en quoi consiste-t-il? A allumer dans nos cœurs le feu du saint amour.

Oh! si le désir de Jésus s'accomplissait, si son rêve se réalisait, quelle gloire en résulterait pour Dieu, et quelle paix pour les hommes! Quel paradis serait la terre!

Pourquoi donc la ferveur est-elle si rare? Pourquoi si peu d'âmes, répondant au vœu du Sauveur, se livrent-elles à ce feu dont il voudrait les embraser?

Les unes ne savent pas ce qu'est la ferveur; comment s'y adonneraient-elles? Les autres ne veulent pas s'y appliquer, parce qu'elles la trouvent sans

attraits, ou même qu'elles en ont peur. D'autres ne peuvent pas y parvenir, faute de connaître les moyens qui y conduisent.

Aux premières, nous apprendrons en quoi consiste la ferveur; nous la dégagerons de toutes les ombres qui l'obscurcissent et de toutes les fausses notions qui la défigurent.

Aux deuxièmes, nous montrerons la ferveur si nécessaire et si belle, si séduisante de promesses et d'avantages de toutes sortes, qu'elles seront obligées de l'aimer et de la vouloir.

Aux dernières, enfin, nous donnerons des moyens faciles et efficaces pour y parvenir.

Tel est le triple but de cet ouvrage. Que le rêve de Jésus se réalise pour toutes celles qui le liront : « Je suis venu jeter le feu sur la terre, et je ne veux qu'une chose : c'est qu'il s'allume ! »

Que Marie, la « Mère de la belle dilection, » daigne bénir ces pages et enflammer celles qui les parcourront de la ferveur qui brûle dans son cœur et dans celui de son Divin Fils !

LA FERVEUR

PREMIÈRE PARTIE

LA NOTION DE LA FERVEUR

CHAPITRE PREMIER

Qu'est-ce que la ferveur?

Pour éclairer celles qui ne savent pas ce qu'est la ferveur, disons d'abord en quoi elle consiste. Tout le monde en a une idée générale. L'embarras commence quand il faut préciser et définir. Pour parler clairement, prenons des exemples : exposons des faits, afin d'en dégager la doctrine.

Voici une jeune fille qui éprouve de vifs attraits pour la lecture des livres de piété et des vies de Saints. Toutes les fois qu'elle est

libre d'y consacrer son temps, elle s'y plonge avec joie. Elle aime à remplir son imagination des visions de l'éternité. Son bonheur est de penser à Dieu, au Ciel, aux Anges, à la très sainte Vierge. Il lui semble, parfois, qu'elle entend retentir de suaves harmonies qui la bercent délicieusement. A certaines heures, elle voudrait quitter la terre pour aller au Paradis !...

Cette jeune fille est-elle fervente? Peut-être que oui, mais peut-être aussi que non. Cet attrait pour les pensées de l'au delà n'est pas mauvais, sans doute ; il est même bon en soi; mais il ne saurait constituer à lui seul un signe certain de ferveur. Il est à craindre qu'il n'y ait là une sensibilité exagérée, trop vive, une imagination exaltée, toutes choses dangereuses, surtout chez une jeune fille, et qui demandent à être surveillées.

Voici une femme qui va chaque matin à la Messe; elle fait tous les jours ses exercices de piété : méditation, lecture, chapelet, examen de conscience; elle se confesse et communie souvent; elle visite fréquemment le Saint-Sacrement. Son bonheur est d'être à l'église, devant le Tabernacle : on l'y trouve sans cesse. Cette femme est-elle fervente? Même réponse que plus haut : peut-être que oui, mais peut-être aussi que non. Les exercices de piété et la fréquentation des sacrements sont un indispensable moyen pour

parvenir à la ferveur, mais non pas encore un signe de ferveur certain et suffisant par lui-même. Il faudrait savoir si ces dévotions sont dans l'ordre? quel profit cette personne en retire, et si elle ne leur sacrifie pas des devoirs essentiels?

Voici, maintenant, une jeune fille qui est toute absorbée dans d'honnêtes distractions: elle se livre, avec ses meilleures amies, à de légitimes amusements. Sa mère arrive, interrompt ses jeux, lui dit qu'elle a besoin d'elle et qu'elle veut l'emmener. La jeune fille éprouve aussitôt une vive contrariété, et son premier mouvement serait de la manifester et d'exprimer à sa mère le désir de rester encore avec ses compagnes. Mais elle réprime aussitôt son désir; elle sait si bien le contenir et s'en rendre maîtresse, qu'il n'apparaît même pas au dehors. Elle répond simplement: oui, maman. Et, sans l'ombre d'un retard, ni d'une hésitation, elle cesse ses jeux, embrasse ses amies et leur dit adieu. Puis, le sourire sur les lèvres, elle suit sa mère. Elle a fait cela, je le suppose, par conscience, par devoir, pour plaire à sa mère et à Dieu.

Autre exemple : Une femme aime son mari et se dépense pour lui sans compter. Tout ce qu'elle sait lui être agréable, elle le fait. Un soir, elle a mis plus de soin encore que de coutume à disposer toutes

choses pour lui plaire ; le mari rentre, à l'heure du dîner, énervé, capricieux, et fait à sa femme une violente scène de reproches immérités. Elle sent un orage s'élever dans son cœur, une vive révolte intérieure se produire. Mais, elle domine et surmonte toutes ces impressions, ne laissant paraître, au dehors, que le calme, la déférence, l'humilité. Elle s'explique et se justifie doucement. Elle pense plus à la peine de son mari qu'à la sienne ; elle ne lui garde, de son injustice et de sa colère, ni rancune, ni amertume. Elle demeure affectueuse, bonne, dévouée. Elle agit ainsi pour être agréable à Dieu et dans l'intérêt de son mari.

Cette femme et la jeune fille dont nous parlions en dernier lieu sont-elles ferventes?

Il ne serait pas sage de se prononcer encore. Ce que l'on peut dire déjà, c'est que l'une et l'autre ont fait des *actes* de vertu ; et ces actes de vertu, s'ils ont pour but de plaire à Dieu, sont des *actes* de ferveur. Mais, si l'une et l'autre agissent de même, non pas seulement une fois en passant, par un effort momentané, mais souvent, mais habituellement, par une volonté persévérante et soutenue, par un effort généreux et sans cesse renouvelé, alors il n'y a plus à hésiter et l'on doit dire : cette femme et cette jeune fille sont ferventes.

Pourquoi? parce que la ferveur, étant un

état, suppose une disposition ordinaire et une *habitude* acquise, et non pas seulement des actes passagers et des efforts transitoires.

Nous voilà, maintenant, en mesure de définir la ferveur : C'est *une ferme et irrévocable détermination de la volonté de s'appliquer, généreusement et promptement, à tout ce qui plaît à Dieu.* « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père. » C'était la devise de Jésus; ce doit être la devise de l'âme fervente.

En effet, la règle absolue et invariable de toute sainteté, c'est la volonté de Dieu. Une personne serait sainte, si elle faisait toujours ce que Dieu veut. Or, la ferveur n'est pas la sainteté, mais elle y tend sans cesse : elle est le chemin, tandis que la sainteté est le but.

L'âme vraiment fervente est celle qui est en route pour la sainteté; non pour la sainteté absolue qui est celle de Dieu, ni même pour la sainteté éminente qui est celle des grands saints, mais pour le degré et la forme de sainteté que Dieu lui désire; cette sainteté est précisément l'accomplissement de la volonté divine sur elle.

L'âme fervente est donc en marche vers ce but suprême qu'elle est déterminée à atteindre coûte que coûte, comme le voyageur qui part bien décidé à arriver au terme de sa route.

Mais l'âme sait que Dieu seul connaît les voies et chemins qui lui permettront d'atteindre le but dernier de sa course; et c'est

sous la conduite de Dieu qu'elle se place franchement et résolument, avec une totale confiance, attendant de Lui, à chaque heure, à chaque moment, l'expression de sa volonté; car la volonté de Dieu est sa lumière, sa boussole, son tout! L'âme fervente dit à Dieu, comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Et, comme l'Apôtre, elle est décidée à prendre la divine réponse pour règle invariable de sa conduite.

En toutes choses, et à tout moment, dans les grandes circonstances et les devoirs difficiles, comme dans les moindres actes de sa vie et dans ses plus secrètes pensées, ce qu'elle cherche avant tout, au-dessus de tout, c'est la volonté de Dieu.

C'est cet attachement de la volonté humaine à la volonté divine, quand il est profond et définitif, qui constitue l'essence de la véritable ferveur. Avec lui, la ferveur est solide et sincère; sans lui, elle est nulle.

C'est, d'ailleurs, la définition qu'en donne le Prophète inspiré, quand il s'écrie : « M'attacher à Dieu, voilà pour moi tout le bien! »

L'amour est la force attractive de deux êtres l'un vers l'autre, la puissance qui les unit pour n'en plus former qu'un. La ferveur étant la perfection de l'amour doit donc produire l'union parfaite entre l'âme et Dieu; et la perfection de l'union se fera évidemment par l'union des volontés en toutes choses.

L'âme fervente n'obéit pas seulement à Dieu quand Il ordonne, mais aussi quand Il invite, quand Il exprime un désir. En effet, celle qui observe les commandements de Dieu aime déjà, sans doute; mais, si elle se borne à cela, elle n'aime pas assez; son amour est loin d'être parfait, ce n'est pas encore la ferveur.

La ferveur, étant la perfection de l'amour, porte l'âme à suivre avec joie, et dans toute la mesure compatible avec sa vocation, les conseils contenus dans l'Évangile, et à se conformer enfin aux inspirations que le Saint-Esprit répand dans la conscience.

Alors seulement, en effet, l'amour est à son comble, parce que l'âme cherche à plaire à Dieu en toutes choses.

La ferveur est le mariage sublime de la créature avec le Créateur; elle est une union indissoluble de la volonté humaine avec la volonté divine, dans un contrat que Dieu ne brisera jamais le premier, et que la créature s'engage, elle aussi, à ne rompre jamais.

Par la ferveur, la créature se donne à Dieu autant qu'elle le peut faire, en Lui livrant ce qui est le plus elle-même et qui contient tout elle-même, sa volonté : « M'attacher à Dieu, voilà pour moi tout le bien ! »

Ainsi, la ferveur est le don total et définitif de la volonté humaine à la volonté divine. Là est son essence et son fond. Quoi de plus

sublime déjà ? Et ce premier aperçu de la ferveur ne suffit-il pas pour nous la faire aimer ?

Dieu n'est-il pas vérité, beauté, amour ? Toutes les joies, toutes les béatitudes, ne sont-elles pas renfermées dans son sein ? Et le cri du Psalmiste ne doit-il pas être celui de tout cœur droit et éclairé : « M'attacher à Dieu, (par la ferveur) voilà pour moi le bien par excellence ! »

CHAPITRE II

Consolation et sécheresse.

Sachant en quoi consiste la véritable ferveur, que devons-nous penser de ces dispositions intimes de l'âme appelées communément : la consolation, ou, en sens inverse, la sécheresse ?

La question est essentiellement pratique, parce qu'elle touche à tout un ensemble de sentiments auxquels nul n'échappe et qui exercent sur toutes les âmes une influence considérable. Il importe extrêmement d'être éclairé sur ce point, qui est une pierre d'achoppement pour un grand nombre. Beaucoup de personnes, tout au moins, perdent leur ferveur, ou lui portent des coups terribles, parce qu'elles ne savent pas se comporter comme il le faudrait dans la consolation ou dans la sécheresse. Le sujet est délicat, très complexe, difficile à traiter. Nous allons le rendre aussi clair que possible, en entrant dans les détails et en traçant à chacune la conduite qu'elle doit suivre, selon le cas où elle se trouve.

Avant tout, retenez ce principe très certain et affirmé par tous les maîtres de la vie spirituelle, à savoir que ni la consolation, ni la sécheresse *ne manifestent, par elles-mêmes, le véritable état moral d'une âme.*

Il est des âmes très ferventes qui sont inondées de consolation; mais, il est aussi des âmes très ferventes qui sont accablées par la sécheresse, quelquefois plongées dans la désolation. Inversement, il est des âmes tièdes qui sont dans la consolation et aussi des âmes tièdes qui sont dans la sécheresse. Il est donc prouvé, par l'expérience, que ni la consolation, ni la sécheresse ne sont des signes auxquels on peut *se fier* pour discerner si l'âme est fervente ou tiède.

Ces sentiments intérieurs, suaves ou pénibles, ces douceurs ou ces aridités demeurent en réalité *à la surface* de l'âme et ne pénètrent pas *au fond.* Ils séjournent dans ce que l'on appelle la partie *sensible* de l'âme; ils n'atteignent pas la partie *libre* et *seule responsable;* ils n'entrent pas dans ce royaume de la *volonté* où Dieu désire régner et où il dépend de nous de Le faire régner effectivement.

Sans doute, ces sentiments, doux ou amers, pourront nous être imputés s'ils proviennent de notre libre volonté, si c'est nous qui en avons posé volontairement la cause; et cela arrive quelquefois; nous dirons, en pareil cas,

ce qu'il faut faire. Mais, il arrive aussi, et souvent, que ces dispositions sont produites par Dieu ou par le Démon, ou par l'un et l'autre à la fois, quoique dans un but tout opposé ; et, dans ces divers cas, nous n'y sommes pour rien.

Cet état de consolation ou de sécheresse peut même être produit par le jeu naturel de notre organisme ou de nos instincts, par le système nerveux, la circulation du sang, une bonne ou une mauvaise digestion, le temps qu'il fait, le milieu intellectuel ou moral qui nous entoure, les personnes avec lesquelles nous vivons.

N'est-il pas évident que nous ne saurions être responsables de dispositions morales, agréables ou fâcheuses, que nous n'avons pas librement provoquées, mais que nous subissons, qu'elles nous viennent de Dieu, du Démon, de notre nature ou de notre entourage ? Il ne serait donc pas juste de nous les imputer, soit en bien soit en mal, à mérite ou à démérite.

Cette première remarque est capitale ; elle domine tout le sujet et ne doit jamais être perdue de vue : l'état de consolation et l'état de sécheresse sont absolument *distincts* de la sainteté et de la ferveur réelle de l'âme.

Toutefois, ces états exercent sur l'âme une *influence* véritable, permanente, parfois considérable. Il est donc de la plus haute impor-

tance de savoir quelle *conduite* on devra tenir à leur égard. C'est ce que nous allons exposer.

I. — Les consolations.

Les *consolations* peuvent être très utiles pour porter à la vertu et au bien, pour en donner le goût et y attacher, pour aider à combattre victorieusement les inclinations perverses de la nature déchue.

La ferveur sensible soutient l'âme ; elle la porte, elle lui fait accomplir des actes de vertu dont l'âme ne serait pas capable sans elle. Elle facilite tout.

Dieu l'accorde de préférence au début de la vie spirituelle, — comme la mère prend son petit enfant entre ses bras, le nourrit, l'habille, vit, pense et agit pour lui.

Dieu donne encore les consolations, quand Il le juge utile, au cours de la vie. Tantôt, Il les infuse directement dans les âmes ; tantôt, Il se sert de causes secondes, — telles la nature ou l'entourage, — pour les procurer. Son but est de montrer à l'âme la splendeur de la vertu et surtout sa propre beauté à Lui, son amour et sa bonté, afin d'encourager cette âme au bien et de lui faire prendre des habitudes de ferveur.

Ce sont les « parfums de l'époux, » dont il

est parlé dans le Cantique des Cantiques, et dont « l'odeur fait courir » l'épouse à sa suite. Combien de personnes sont entrées dans le chemin de la véritable ferveur par la voie des consolations ! Combien de Saints ont été d'abord arrachés au mal ou à la tiédeur, et lancés dans la voie de la perfection par la douceur et les attraits de la grâce !

Mais aussi, combien d'âmes ont été retardées par les consolations, comme ces enfants qui s'amusent à cueillir des fleurs le long du chemin et arrivent en retard à l'école où le maître les attend ! Oui, combien d'âmes, en s'arrêtant aux consolations, se sont complues en elles-mêmes, se sont amollies et rendues incapables des efforts de la vertu !

C'est le but du Démon, soit qu'il vous envoie lui-même de fausses consolations, soit qu'il se serve des consolations que Dieu vous accorde, de vous détourner du chemin ou de vous empêcher d'avancer, en vous retenant par des bagatelles, par de vains sentiments, et en vous persuadant que toute la ferveur est là.

Qu'allez-vous faire pour répondre aux vues de Dieu et pour déjouer les ruses du Démon? Comment vous comporterez-vous au milieu des consolations pour les tourner à votre profit spirituel ?

Vous devrez en user avec *humilité*, *reconnaissance*, *détachement* et *soumission*. Ces

quatre mots vous disent toute la conduite à tenir dans le temps de la consolation.

Vous en userez, d'abord, avec *humilité*. La consolation est un *don* de Dieu et non *pas une vertu*. L'âme qui se croit vertueuse parce que Dieu la porte, qui croit qu'elle agit parce que Dieu agit en elle, qui confond les consolations et les secours de la ferveur avec la ferveur elle-même, est dans l'illusion.

Qu'elle use, pour avancer plus vite, des douceurs sensibles que Dieu lui donne à son service, comme le cavalier se laisse emporter par sa monture, selon la comparaison de l'Imitation : « Il va suavement à cheval, celui que porte la grâce de Dieu, » c'est très bien. Mais, que l'âme ne confonde pas son travail avec celui de Dieu et avec les faveurs dont Dieu la comble.

Vous n'avez aucun mérite à jouir de ces faveurs et vous n'êtes pas meilleures pour cela. Dieu vous porte ; quelle peine avez-vous à avancer ? Vous n'y avez que de la douceur ; vous ne devez donc pas en tirer gloire.

La ferveur sensible n'est que l'accessoire de la ferveur, une sorte de dessert spirituel, et non la solide et substantielle nourriture de l'âme. C'est une fausse ferveur que de faire consister la ferveur dans cette sensibilité même.

« Non, dit saint François de Sales, la dévotion ne consiste pas en la douceur, suavité,

consolation et tendreté sensible du cœur, qui nous provoque aux larmes et soupirs et nous donne une certaine satisfaction agréable et savoureuse en quelques exercices spirituels. Non, chère Philotée, la dévotion et cela ne sont pas une même chose ; car il y a beaucoup d'âmes qui ont ces tendretés et consolations, qui néanmoins ne laissent pas d'être fort vicieuses et, par conséquent, n'ont aucun vrai amour de Dieu et beaucoup moins une vraie dévotion. »

Ces grâces sensibles ne prouvent donc pas que vous soyez ferventes ; mais elles vous sont données pour le devenir. Elles prouveraient plutôt que vous êtes encore à l'état des enfants qui ne peuvent marcher seuls, et qui ont besoin de lait et de douceurs.

Pour toutes ces raisons, tenez-vous dans l'humilité, dans la défiance de vous-mêmes ; ne vous attribuez rien des faveurs sensibles dont vous êtes l'objet.

Il faut, en second lieu, user des consolations avec *reconnaissance*. Que Dieu est bon pour vous ! Il vous gâte, Il vous comble, Il vous fait sentir la douceur de son service et la suavité de son amour.

Vous devez L'en remercier sans cesse, et surtout Lui exprimer votre reconnaissance d'une manière toute pratique, en profitant des faveurs qu'Il vous accorde pour avancer dans la vertu et acquérir la vraie ferveur.

Quand le vent souffle sur la mer, si le navire a des voiles, qu'on les ouvre ! Et le vent portera sans peine le navire où il doit aller. De même, quand la ferveur sensible souffle sur votre âme, profitez-en pour avancer, pour faire *plus* et *mieux* que vous n'avez fait encore.

Jusqu'ici, vous n'avez jamais eu le courage d'accorder à Dieu tel sacrifice qu'Il vous demandait? Voici la ferveur sensible qui passe, qui vous soulève : bien vite, accomplissez le sacrifice que Dieu attend de vous. Jusqu'ici, vous remplissiez tel devoir avec négligence? Voici la consolation qui arrive : hâtez-vous de prendre l'habitude de bien remplir, désormais, ce devoir.

En un mot, employez la consolation à progresser vraiment dans la ferveur; c'est dans ce but que Dieu vous l'envoie, et ce progrès sera le remerciement qui Lui plaira davantage.

Vous devez encore, dans la consolation, pratiquer le *détachement* : je veux dire, ne pas vous attacher aux faveurs sensibles pour elles-mêmes, car alors elles pourraient vous détourner insensiblement de Dieu. Vous veillerez donc sur votre cœur, dans la crainte que les consolations de Dieu ne prévalent peu à peu sur le Dieu des consolations.

« Il faut, dit saint François de Sales, renoncer de temps en temps a telles douceurs, tendretés et consolations, séparant notre cœur

d'elles; et protestant qu'encore que nous les acceptions humblement et les aimions, parce que Dieu nous les envoie et qu'elles nous provoquent à son amour, ce ne sont néanmoins pas elles que nous cherchons, mais Dieu et son saint amour, non la consolation, mais le consolateur, non la douceur, mais le doux Sauveur, non la tendreté, mais celui qui est la suavité du Ciel et de la terre[1]. »

D'ailleurs, un jour ou l'autre, les consolations vous abandonneront certainement. C'est alors qu'il faudra vous souvenir que la ferveur sensible n'est qu'un supplément et non l'essentiel de la ferveur, afin de ne pas tomber dans le désespoir de celles qui, confondant la véritable ferveur avec la ferveur sensible, croient la première perdue quand la seconde a disparu, et abandonnent la lutte par découragement. Vous serez sages d'envisager cette éventualité et de vous y préparer. Saint Ignace vous y engage, et il vous recommande, dans les moments de lumière et de consolation, de faire des provisions pour les heures de ténèbres et de désolation. N'oubliez jamais ce conseil.

Saint François de Sales le donne également : « En cette affection, dit-il, — il parle de la

1. La plupart des citations de saint François de Sales que nous donnerons seront tirées de l'*Introduction à la Vie dévote*. IVe partie, c. XIII à XV.

consolation, — nous nous devons disposer à demeurer fermes au saint amour de Dieu, quoique de notre vie nous ne dussions jamais avoir aucune consolation, et à vouloir dire également sur le mont du Calvaire comme sur celui du Thabor : O Seigneur! il m'est bon d'être avec vous, ou que vous soyez en croix, ou que vous soyez en gloire. »

Enfin, tous les maîtres de la vie spirituelle recommandent de parler au directeur de conscience des consolations qu'on éprouve, afin qu'il les contrôle et aide à en faire bon usage. Vous pratiquerez la *soumission* en vous référant à son avis. Personne n'est mieux placé, ni plus autorisé que lui, pour vous prémunir contre les illusions et les dangers qui proviennent des consolations spirituelles, et vous en faire retirer, au contraire, tout le fruit pour lequel Dieu vous les envoie.

II. — La sécheresse.

Les consolations spirituelles ne durent pas toujours. S'il faut savoir *s'en servir*, il faut, plus encore, peut-être, savoir *s'en passer ;* c'est-à-dire, savoir se conduire dans la sécheresse, tombeau de la ferveur pour un si grand nombre d'âmes.

J'arrive donc à la conduite à tenir dans le temps de la sécheresse.

Vous commencerez par en chercher les *causes en vous;* car, dit saint François de Sales, « nous sommes souvent nous-mêmes la cause de nos stérilités et de nos sécheresses. » En effet, il arrive que Dieu nous ôte ses consolations : soit, quand nous y prenons de vaines complaisances, pour nous punir de notre orgueil; soit, quand nous négligeons d'en profiter, pour nous punir de notre paresse; soit, quand nous recherchons trop les consolations humaines, les plaisirs sensuels ou mondains, pour nous punir de notre attachement aux choses périssables; soit, quand nous manquons de sincérité et de simplicité au confessionnal, pour nous punir d'avoir « menti au Saint-Esprit. »

Cet examen de conscience, sur les causes possibles et responsables de la disparition des consolations sensibles, devra se faire sans inquiétude, ni curiosité, mais loyalement et courageusement. Si vous trouvez que la cause du mal est en vous, remerciez Dieu de vous l'avoir fait connaître, car déjà vous êtes à moitié guérie, puisque vous avez découvert d'où vient le mal. Puis, achevez la guérison en vous appliquant à corriger le défaut qui a motivé la suppression de la ferveur sensible. Renoncez à la vaine complaisance, combattez la paresse et la négligence, ne vous arrêtez plus aux consolations humaines et aux plaisirs du monde.

Quel service cette phase de sécheresse vous aura rendu déjà, si elle vous ouvre les yeux sur vos défauts et devient le point de départ d'une salutaire réforme de vous-mêmes.

Si, enfin, la cause de la sécheresse tient à la santé, à la fatigue, au surmenage, prenez les soins nécessaires pour remettre le corps en état de bien servir l'âme et de ne pas l'accabler.

« Le remède en cette occurrence, dit saint François de Sales, est de revigorer le corps par quelque sorte de légitime allègement et récréation. Ainsi, saint François d'Assise ordonnait à ses religieux qu'ils fussent tellement modérés en leurs travaux qu'ils n'accablassent pas la ferveur de l'esprit. »

Si, au contraire, vous ne voyez en vous aucune cause particulière de la sécheresse où vous êtes, ne cherchez pas davantage et observez les conseils que voici :

Humiliez-vous. Dites : « Mon Dieu, je ne suis, de moi-même, que poussière et néant, que misère et péché. Je ne mérite aucune de vos faveurs et de vos grâces. Je ne puis m'étonner de l'état où je me trouve : n'est-ce pas mon état naturel ? »

Ensuite, *demandez à Dieu, en toute simplicité, le retour des consolations.* Dites-lui : « Seigneur, vous voyez ma faiblesse. Je ne puis me passer de vous, ni marcher seule ; si vous ne venez à mon secours, je péris. »

Loin de déplaire à Dieu, en Lui parlant ainsi, vous Lui montrerez le prix que vous attachez à ses faveurs et l'amour que vous Lui portez. Comment, en effet, aimer Dieu vraiment sans souffrir de la soustraction de ses faveurs sensibles, sans avoir de la peine de ne plus sentir qu'on L'aime ? Il est donc permis, dans la sécheresse, de se plaindre doucement à Dieu du délaissement où l'on se trouve et de Lui demander le retour de ses faveurs.

Ainsi fit Marie-Madeleine, au matin de la résurrection, quand elle cherchait son Maître avec larmes et demeurait assise au bord du tombeau. Elle s'adressait avec supplication à celui qu'elle prenait pour le jardinier : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites où vous l'avez mis, pour que j'aille le chercher ? » Et Marie-Madeleine fut récompensée de sa prière ardente par l'apparition du Bon Maître.

Ainsi firent Marie et Joseph, lorsqu'ayant perdu leur divin Enfant, ils le cherchèrent pendant trois jours, s'informant auprès de tous ceux qu'ils rencontraient s'ils ne l'avaient pas vu; et, quand ils le retrouvèrent, ils lui adressèrent de doux reproches : « Mon Fils, votre père et moi nous vous cherchions remplis de douleur. »

Vous aussi, comme Madeleine, comme Marie et Joseph, vous retrouverez Jésus. Lorsque vous êtes dans la sécheresse, il vous semble

qu'il est perdu, qu'on vous l'a enlevé et que vous pleurez devant un tombeau vide : voilà la cause de votre désolation et de votre détresse. Mais patience; priez, cherchez : Jésus reviendra, il vous apparaîtra de nouveau; vous pourrez vous jeter à ses pieds comme Madeleine, le serrer entre vos bras et sur votre cœur comme Marie et Joseph.

Toutefois, prenez garde de ne demander ce retour de la consolation qu'avec *un grand abandon à la volonté de Dieu* et *une parfaite pureté d'intention*. Si vous le demandiez avec obstination et ténacité, ce serait un signe que votre intention n'est pas assez pure et que vous cherchez votre satisfaction personnelle plus que la gloire de Dieu. Cela suffirait pour empêcher votre prière d'être exaucée.

Si vous aimez Dieu pour Lui-même, vous devez toujours mettre Dieu au-dessus de ses dons et préférer sa volonté à ses faveurs. Or, il peut entrer dans les desseins de Dieu de vous priver de consolations sensibles pour un temps déterminé. Que ce soit une épreuve, comme Dieu en réserve aux âmes déjà saintes, pour les purifier et les sanctifier dans le creuset de la souffrance; ou que ce soit une punition, comme Il en envoie aux âmes imparfaites et négligentes, — et vous devez toujours supposer que vous êtes de ces dernières, sans quoi votre orgueil vous perdrait, — dans un cas comme dans l'autre, la sécheresse est tou-

jours une grâce, et Dieu la destine à votre amendement et à votre bien, à votre progrès dans la ferveur.

Combien peu de personnes, hélas! le comprennent! Combien, en pareille rencontre, abandonnent tout! Dès qu'elles ont perdu le goût sensible de la ferveur et cet attrait délicieux qui les portait à Dieu et leur rendait tout facile, dès qu'elles n'éprouvent plus cette ardeur qu'elles avaient coutume de ressentir, dès que « la gelée et la froidure sont passées chez elles, » comme dit saint François de Sales, les voilà abattues et consternées, languissantes et découragées. Dans la nuit profonde qui les enveloppe, elles se sentent perdues et renoncent pour toujours à travailler à leur perfection.

Tel est le mal d'un grand nombre: il est immense. Le Démon s'en sert pour arrêter une quantité prodigieuse d'âmes sur le chemin de la vertu, et les laisser dans une éternelle médiocrité ou une désolante tiédeur!

Cela ne vous arrivera pas, si vous n'oubliez jamais que la ferveur sensible est absolument distincte de la véritable ferveur et qu'en perdant la première vous n'avez rien perdu d'important, puisque la dernière peut demeurer parfaitement intacte.

En effet, connaissez-vous encore *la volonté de Dieu?* Oui, sans doute; et, si vous l'aviez perdue de vue, l'obéissance est toujours là

pour vous la révéler avec certitude. Avez-vous encore *une volonté?* Sans doute, aussi; elle peut être affaiblie, diminuée, fatiguée, mais elle demeure, elle est vous-même. La *grâce* de Dieu vous manquera-t-elle? Impossible qu'elle vous fasse jamais défaut. Il vous reste donc les trois éléments de la ferveur : votre volonté, celle de Dieu et la force pour unir l'une à l'autre. Alors, pourquoi vous décourager?

Vous voulez plaire à Dieu? Vous ne pouvez mieux faire que de vous soumettre pleinement à sa volonté et d'accepter pour son amour la privation qui vous est pénible : rien ne vous fera marcher à plus grands pas.

Non seulement, dans la sécheresse, vous n'avez rien perdu de ce qui est nécessaire à la véritable ferveur, mais vous êtes dans *un état plus favorable pour y parvenir*. Qu'il y a peu de personnes qui veulent le reconnaître! Et, pourtant, que cela est vrai!

« Un seul acte fait en sécheresse d'esprit, dit saint François de Sales, vaut mieux que plusieurs faits en consolation, parce qu'il se fait avec un amour plus fort, quoiqu'il ne soit ni si tendre, ni si agréable. » Ces paroles éclairent le fond de la question.

L'âme privée des consolations sensibles a besoin d'un plus grand effort pour pratiquer la vertu. Mais elle y trouve un *plus grand mérite* et un *avancement plus rapide;* car l'auteur de

l'Imitation le dit expressément : « Vous profiterez dans la mesure où vous vous ferez violence à vous-même. »

Celui qui est porté par la grâce n'est pas dénué de mérite; mais, pour lui, l'effort est moindre et le mérite aussi : il avance à plus petits pas. Celui qui ne sent pas la grâce le soutenir fait un effort plus généreux : il avance à grands pas.

C'est encore la pensée que saint François de Sales exprime en son gracieux langage lorsque, comparant la dévotion sensible au sucre qui flatte le goût, mais ne nourrit pas, et la véritable dévotion au pain, moins agréable à manger, mais substantiel et nourrissant, il dit : « Il vaut mieux manger son pain sans sucre, que son sucre sans pain. » La ferveur sensible, sans la vraie ferveur, c'est le sucre sans pain : ferveur illusoire. Le pain sans sucre, c'est la sécheresse, mais aussi la véritable et solide ferveur qui nourrit de Dieu l'âme fidèle.

Oh ! que la vraie ferveur vaut mieux que la ferveur sensible ! Oh ! qu'il est préférable, selon l'expression de l'Imitation, de s'attacher « au Dieu des consolations plutôt qu'aux consolations de Dieu. »

La voie royale qui conduit à Dieu n'est-elle pas la voie de la Croix ? Les Saints en ont-ils suivi d'autres ? Et comment pouvez-vous vous décourager quand Dieu vous y fait passer à votre tour ?

Les *avantages* de la sécheresse, pour le progrès dans la ferveur, sont aussi nombreux qu'importants. Outre l'avantage d'un *mérite supérieur* par un effort plus grand, en voici d'autres encore et combien précieux!

L'âme, dénuée de consolations sensibles, se trouve sans cesse en face de sa misère ; et, par là, elle est maintenue dans l'*humilité*, base essentielle du progrès et source de toute grâce.

En cet état, l'âme *souffre;* et, en souffrant, elle expie, elle répare, elle se purifie. En souffrant, elle s'attendrit et devient plus compatissante aux maux des autres ; car la souffrance est la grande école de la bonté et de la vertu ; et la meilleure souffrance, la plus utile, est celle qui nous vient de Dieu.

En l'état de sécheresse, l'âme *n'agit pas comme le mercenaire* qui cherche sa récompense dans son travail. Mais, n'éprouvant plus de satisfaction à ce qu'elle fait, elle *n'agit plus que pour Dieu.* Son amour devient tout filial et tout pur, parce que toutes ses actions ont Dieu pour objet. Et elle plaît d'autant plus à Dieu qu'elle se plaît moins à elle-même.

« C'est un grand abus de plusieurs, dit saint François de Sales, et notamment des femmes, de croire que le service que nous faisons à Dieu sans goût, sans tendreté de cœur et sans sentiment, soit moins agréable

à sa divine Majesté : car, bien que nos œuvres faites avec tendreté de cœur nous soient plus agréables, à nous qui ne regardons qu'à notre propre délectation, n'est-ce qu'étant faites en sécheresse et stérilité, elles ont plus de valeur devant Dieu? En temps de sécheresse notre volonté nous porte au service de Dieu comme par vive force, et par conséquent il faut qu'elle soit plus vigoureuse et constante qu'en temps de tendreté. La bienheureuse Angèle de Foligny dit que l'oraison la plus agréable à Dieu est celle qui se fait par force et contrainte, c'est-à-dire celle à laquelle nous nous rangeons non point pour aucun goût que nous y ayons, ni par inclination, mais purement pour plaire à Dieu, à quoi notre volonté nous porte comme à contre-cœur, forçant et violentant les sécheresses et répugnances qui s'opposent à cela. J'en dis de même de toutes sortes de bonnes œuvres; car plus nous avons de contradictions, soit extérieures, soit intérieures, à les faire, plus elles sont estimées et prisées devant Dieu; moins il y a de notre intérêt particulier en la poursuite des vertus, plus la pureté de l'amour divin y reluit : l'enfant baise aisément sa mère qui lui donne du sucre; mais c'est signe qu'il l'aime grandement, s'il la baise après qu'elle lui aura donné de l'absinthe ou du chicotin. »

En l'état de sécheresse, l'âme apprécie

davantage les faveurs divines par la privation même où elle est réduite; car, dit le proverbe :

« C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime! »

L'absence d'un bien nous en fait sentir davantage la valeur. Celui qui a soif et n'a pas d'eau à boire, dans le désir et le besoin qu'il a d'en trouver, en comprend mieux le prix et le bienfait.

Et de même, l'âme qui a soif de Dieu et ne peut se désaltérer aux sources des consolations divines, mesure mieux, par l'immensité de sa peine, la grandeur des célestes bienfaits.

En l'état de sécheresse enfin, l'âme *s'exerce à la patience*, à la longanimité; et l'apôtre saint Jacques affirme que « la patience nous rend parfaits. »

Bossuet, en son style concis et profond, a résumé, mieux que tout autre, les avantages de la sécheresse pour l'âme qui sait et veut en profiter; il faut méditer cette page incomparable : « Les vents qui secouent les branches des arbres, les nettoient; les orages qui agitent l'air, le purifient; les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer, lui font jeter les morts sur le rivage. De même, l'agitation du cœur, ému par ces saintes inquiétudes, contribue beaucoup à sa pureté, et l'exempte de beaucoup de taches et d'ordures, qui s'amassent au fond de l'âme pendant qu'elle est dans le calme et qu'elle jouit d'un repos tranquille.

L'eau, qui croupit dans un étang, se corrompt et devient puante; le pain, qui cuit sous la cendre, se brûle si on ne le tourne, comme dit le Prophète; les corps, qui ne font point d'exercices, amassent beaucoup de mauvaises humeurs, qui sont des dispositions à de grandes maladies. Et, ainsi, le cœur qui n'est point exercé par ces épreuves et par ces mouvements alternatifs de douceur et de rigueur, s'évapore au feu des consolations divines, se corrompt par le repos et se charge de mauvaises habitudes. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui l'aime et qui prend soin de le cultiver, lui procure de l'exercice, ne voulant pas qu'il demeure oisif, ou qu'il se relâche par une trop longue jouissance de ses faveurs et de ses caresses.

« Cet état de privation est très avantageux à qui sait s'en prévaloir. C'est là que notre amour-propre, qui est aveugle, trouve des yeux pour sonder l'abîme de ses misères et reconnaître son indigence; c'est là que notre cœur apprend à compatir aux autres, par l'expérience de ses propres peines; c'est là qu'il trouve un torrent de larmes pour noyer ses crimes et un trésor si précieux qu'il suffit non seulement pour payer ses dettes, mais encore celles du prochain. C'est une fournaise d'amour où l'épouse échauffe son zèle et lui donne des ailes de feu pour voler à la conquête des âmes aux dépens de son contentement et de son repos: c'est une école de sagesse où elle

apprend les secrets de la vie intérieure ; c'est une épreuve où elle se fortifie par la pratique des vertus chrétiennes, comme les plantes jettent de profondes racines durant les rigueurs de l'hiver. C'est là qu'elle goûte cette importante vérité qu'il faut interrompre les délices de la contemplation par les travaux de l'action ; qu'elle doit laisser les secrets baisers de l'Époux pour donner les mamelles à ses enfants ; que l'amour effectif est préférable à l'amour affectif et que personne ne doit vivre pour lui seul, mais que chacun est obligé d'employer sa vie à la gloire de celui qui a voulu mourir pour tous les hommes. C'est le creuset où elle met sa charité à l'épreuve, pour savoir si elle est de bon aloi. C'est la balance où elle pèse les grâces de Dieu, pour en faire un sage discernement et préférer l'auteur des consolations à tous ses dons. C'est un exil passager, qui lui fait sentir par précaution combien c'est un grand mal d'être abandonné de Dieu pour jamais, puisqu'une absence de peu de jours lui paraît plus insupportable que toutes les peines du monde ; mais, surtout, c'est une excellente disposition à l'union intime avec son Divin Époux, qui est à vrai dire le fruit de ses désirs, la fin de ses travaux et la récompense de toutes ses peines [1]. »

1. Bossuet. *Discours sur l'Union de Jésus-Christ avec son épouse.*

Si la sécheresse a de tels avantages, elle a également ses *dangers* : dangers de fatigue, de lassitude, de découragement ; dangers de se dire : « A quoi bon ? Comment puis-je plaire à Dieu, n'ayant que du dégoût dans tout ce que je fais ? »

Le *remède* est de se rappeler tous les avantages de la sécheresse; de se les remettre sans cesse sous les yeux; de ne jamais se décourager quoi qu'il arrive ; de tenir fortement à tous les devoirs de piété, de les allonger même de quelques minutes plutôt que de les raccourcir, afin de mieux vaincre la tentation ; — c'est le conseil de saint Ignace ; — de multiplier les bonnes œuvres, si on le peut, car l'expérience montre qu'en exerçant ses bras on réchauffe son cœur, on le fait battre plus vite ; de ne pas rechercher les consolations humaines pour leur faire prendre la place des consolations divines ; et, enfin, comme nous l'avons dit au sujet de la consolation, de s'ouvrir au directeur de sa conscience, de lui faire part simplement et vraiment de l'état où l'on se trouve, et de suivre ses conseils.

« Entre toutes nos sécheresses et stérilités, dit saint François de Sales, ne perdons point courage, mais attendons en patience le retour des consolations ; suivons toujours notre train ; ne laissons point pour cela aucun exercice de dévotion; mais, s'il est possible, mul-

tiplions nos bonnes œuvres; et, ne pouvant présenter à notre cher époux des confitures liquides, présentons-lui en de sèches, car ce lui est tout un, pourvu que le cœur qui les lui offre soit parfaitement résolu de le vouloir aimer. »

Tous les saints ont passé par la sécheresse, souvent par la désolation : plusieurs y ont été plongés pendant de longues années. Puisque « les plus grands serviteurs de Dieu, conclut saint François de Sales, sont sujets à ces secousses, les moindres ne doivent pas s'étonner s'il leur en arrive quelques-unes. »

CHAPITRE III

Fausses ferveurs.

Il résulte de ce qui précède que la ferveur *qui n'est que sensible* est une ferveur trompeuse. Elle n'a de la ferveur que l'apparence: on doit s'en défier, car elle peut donner le change et jeter dans l'illusion.

Mais la ferveur purement sensible n'est pas la seule ferveur qui soit fausse. Il en est d'autres encore qui ne le sont pas moins ; et chacune revêt une forme spéciale, selon la diversité des natures et des passions. Il importe de les connaître, afin de se tenir en garde contre elles.

Signalons, d'abord, la ferveur *sentimentale ou romanesque*. Elle est formée de poésie, d'imagination, de rêves, de châteaux en Espagne. C'est une sorte de déviation et de maladie de la ferveur sensible, parce qu'au lieu de reposer sur des joies légitimes et saines, comme Dieu en donne souvent à son service, elle s'appuie sur des joies factices et malsaines. L'âme se jette en plein dans le domaine de la fantaisie, se forgeant à elle-

même des rêves dorés et vivant en dehors de la réalité. Elle n'aime de la religion que la poésie et laisse de côté toute idée de devoir, de sacrifice, de renoncement.

Il n'est pas nécessaire de démontrer que la ferveur sentimentale et romanesque est fausse : on ne démontre pas l'évidence. Mais, il ne faudrait pas en conclure qu'il n'y ait ni poésie, ni charme, dans la véritable ferveur. Non, certes! Le devoir n'est pas plat, ni la vertu maussade et d'allure vulgaire. Mais c'est *la poésie qui est dans la ferveur, et non pas la ferveur dans la poésie.*

Ferveur sentimentale et romanesque, ferveur fausse parce qu'elle est exclusive du devoir et de la vertu, bien qu'il y ait une admirable poésie et un sublime sentiment dans la véritable ferveur.

Signalons, en second lieu, la ferveur *formaliste.* Certaines personnes font consister la ferveur dans l'exactitude ou plutôt la régularité *mécanique* à accomplir certains actes ou autres exercices extérieurs de religion. Si elles ont fait leurs prières, leurs lectures, leurs confessions, leurs communions, leur visite au Saint-Sacrement, récité le chapelet, assisté à la messe aux jours et moments voulus, elles sont contentes. Qu'elles aient manqué de charité, de dévouement, d'humilité, de renoncement, de patience, peu importe! La régularité est sauvée, tout est sauvé ! C'est

là l'unique boussole qui les dirige. Tous leurs efforts, toute leur volonté, toutes leurs pensées, tendent à cet unique but : faire, au moment fixé à l'avance, des actes de religion déterminés une fois pour toutes. Malheur à qui se mettra en travers de ce mouvement! Il brisera, ou il sera brisé, comme ces machines aux engrenages desquelles on se prend et dont la force inconsciente vous broie. Tranquilles et heureuses, pleinement satisfaites si tout s'est fait à l'heure, ces personnes se mettront hors d'elles si on les dérange dans leurs combinaisons, si on déplace leurs clichés, si on les empêche d'exécuter leurs plans.

Sans doute, l'ordre, la régularité, l'exactitude, la ponctualité, sont des vertus nécessaires, et la ferveur ne saurait se conserver sans elles. Mais il ne faut pas confondre une des *qualités* de la ferveur avec son *essence*, comme le font les formalistes. La régularité n'est qu'une des qualités de la ferveur : encore faut-il qu'elle soit *souple* et se plie aux circonstances. Mais, faire de la régularité mécanique dans les pratiques de la religion l'essence de la ferveur, c'est se tromper grossièrement.

La ferveur *intéressée* est également loin de la vraie ferveur. Si vous servez Dieu pour en recevoir ici-bas des récompenses, pour en obtenir les biens de ce monde, pour éviter les malheurs, les accidents, les épreuves, pour

être comblées de prospérités temporelles, vous ne méritez pas d'être appelées ferventes.

C'est l'erreur d'un grand nombre. On veut bien de la religion, on l'aime, on s'y applique; mais ce qu'on y cherche, avant tout, ce sont des avantages humains; on veut être payé de retour, et cela tout de suite : donnant donnant, dès ici-bas. C'est une sorte de résurrection du paganisme. On va jusqu'à se scandaliser, se déconcerter, si l'on n'obtient pas ce qu'on désire; on perd la foi : Dieu est sourd, donc Il n'existe pas; et l'on cesse de prier, on abandonne une religion qui ne sert à rien, dit-on, puisqu'on n'obtient rien!...

Il est vrai, la ferveur n'exclut pas le bonheur temporel; mais elle ne lui est pas nécessairement attachée. La somme de bonheur que chacune de vous doit recevoir ici-bas dépend des desseins de la Providence divine, et n'est jamais en rapport direct avec la ferveur. Ce n'est que dans l'autre monde que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres et que toute justice s'accomplira. Vouloir que la vertu soit récompensée dès ici-bas, c'est vouloir faire de la terre le Paradis, c'est supprimer l'épreuve, c'est renverser l'ordre établi par Dieu.

La vraie récompense de la ferveur est au ciel : elle n'est pas sur la terre; ou, si elle y est dans une certaine mesure, c'est sous la forme de ce bonheur que l'Évangile nomme

la paix, et non pas sous la forme de ces biens temporels et de ces avantages humains que l'on s'obstine à chercher.

Une ferveur qui s'y attache, comme à son but, se découronne et se détruit. La mesure même des biens terrestres nécessaires à la vie et promise par l'Évangile n'est promise qu'à ceux qui cherchent avant tout le royaume de Dieu : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. »

La ferveur intéressée, qui n'a qu'un but purement humain, est une fausse ferveur. Nous devons servir Dieu pour Lui et non pas pour autre chose ; et la ferveur même qui n'aurait pour but que les récompenses éternelles, ne serait pas encore la véritable ferveur. On doit chercher Dieu pour Dieu.

Il faut condamner également et mépriser la ferveur *purement extérieure* de ces personnes qui prennent la religion comme un vêtement bien porté, comme une mode élégante et distinguée, comme une plume à leur chapeau, comme un usage de bon ton, ou une étiquette de grande maison : véritable résurrection de ce pharisaïsme qui attirait les malédictions du Maître ; nouvelle édition de ces orgueilleux sectaires qui purifiaient le bord du calice et dont le cœur était plein de rapine ; odieuse exploitation de la vertu par des personnes qui, au lieu de servir Dieu, veulent se servir de Dieu.

Sans doute, on doit le bon exemple à ses semblables; et, si l'on n'a pas le courage de pratiquer la vertu, c'est déjà quelque chose d'avoir la pudeur de cacher soigneusement ses vices. Mais, feindre des vertus qu'on n'a pas, voiler son égoïsme et son indifférence sous le manteau de la ferveur, et cela pour plaire au monde et obtenir une estime et des éloges auxquels on n'a nul droit, c'est doubler sa faute, et s'attirer, par une coupable hypocrisie et une révoltante singerie, les malédictions de Dieu.

C'est contre les personnes qui se livrent à cet odieux trafic de sainteté que l'Apôtre saint Paul s'élève avec tant de force; ce sont elles qu'il menace de la colère divine, disant qu' « elles ont l'apparence de la piété, mais qu'elles en renient la vertu. »

C'est encore une apparence de ferveur que *d'en remplir certains devoirs et pas d'autres* : c'est une ferveur *tronquée*, mutilée.

On voit des personnes s'absorber dans leurs exercices de piété, prier à l'église avec passion, se donner vraiment du mal pour le service de Dieu, pour les œuvres de dévouement, de charité, d'apostolat. Rentrées chez elles, dans leur intérieur, elles seront insupportables à tous, hautaines et arrogantes, nerveuses et irritables, susceptibles et égoïstes, odieuses! La nature s'est contrainte

pendant quelques instants : elle se détend et reprend tous ses droits.

Chacune, il est vrai, a son tempérament moral; et certaines vertus sont plus faciles aux unes, plus difficiles aux autres. Une personne peut avoir de l'attrait naturel pour la prière et pour les œuvres, et de la répugnance naturelle pour les devoirs d'intérieur. Ce qui lui coûte, lui sera plus difficile et elle y réussira moins bien; c'est là que ses défauts se manifesteront davantage et qu'elle apparaîtra dans son mauvais jour. Si elle fait de réels efforts, sans cependant réussir, il ne faudra pas la condamner trop vite, ni lui montrer trop d'exigences : la vertu ne s'acquiert qu'à la longue et par la continuité de la lutte.

Mais, si elle ne fait aucun effort dans les devoirs qui lui coûtent, confinant toute sa bonne volonté dans les devoirs qui lui plaisent et l'y épuisant, en quelque sorte, au point de n'en plus avoir pour ce qui lui répugne; si, en présence de ces vertus d'intérieur, elle refuse de parti-pris la lutte contre elle-même, nécessaire pour les pratiquer, sa ferveur est incomplète, mutilée; ce n'est plus la vraie ferveur.

Enfin, il y a une ferveur *intermittente et capricieuse*. Certaines personnes servent Dieu et pratiquent la vertu par à-coups : un jour tout au devoir, un autre jour tout au plaisir; héroïques aujourd'hui, égoïstes demain; le

matin tout à Dieu, le soir tout au monde. L'inconstance et la fantaisie sont leur loi et règlent tous leurs mouvements. Elles ont leurs phases, comme la lune; leur piété a ses éclats et ses obscurités, ses pleins et ses éclipses.

Je le sais, la ferveur comporte la fatigue, parce qu'elle demande la lutte. Il y a des repos légitimes, nécessaires même. La ferveur les permet : il faut que la nature se remonte et que les forces se réparent. Mais ce n'est pas dans l'abandon du devoir et de la vertu que l'on trouve ces forces et ce repos : ils sont ailleurs.

Rejeter Dieu à certaines heures, comme un fardeau trop lourd, c'est prouver qu'on ne l'aime pas, et qu'on ne comprend rien à la véritable ferveur. L'auteur de l'*Imitation* dit très bien que si « l'amour peut être *fatigué*, il ne doit jamais être *lassé*. » Il y a des défaillances inévitables, des chutes renouvelées pour les âmes les plus généreuses et les meilleures. Mais ces défaillances, elles les déplorent; ces chutes, elles s'en relèvent et les réparent. Au contraire, le parti-pris d'abandonner la lutte à certains moments, quand elle devient trop pénible, ou quand certains plaisirs trop aimés se présentent, ce parti-pris est une désertion volontaire, incompatible avec la vraie ferveur.

Tels sont les principaux genres de fausses

ferveurs. Il y en aurait d'autres encore ; mais ils se rattachent à ceux-ci et n'en diffèrent que par des nuances. Chacune les trouvera aisément, en s'étudiant elle-même.

Ouvrons maintenant l'Évangile, et, pour concevoir plus d'horreur de toutes les fausses ferveurs, voyons comment Notre-Seigneur Jésus-Christ les condamne.

Il condamne la ferveur *sentimentale*, quand il dit : « Ce ne sont pas ceux qui s'écrient : Seigneur, Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux. »

Il condamne la ferveur *formaliste*, quand il cueille des épis le jour du sabbat pour en nourrir ses apôtres ; quand, le même jour, il fait des miracles, comme celui de la guérison de l'aveugle-né, disant hautement : « Le Fils de l'homme est le maître du sabbat. »

Il condamne la ferveur *intéressée*, quand il reproche aux Juifs de le suivre parce qu'il leur avait donné à manger et quand il ajoute : « Cherchez, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure éternellement. »

Il condamne la ferveur *extérieure et hypocrite*, lorsqu'il s'élève avec tant de force contre les Pharisiens et qu'il leur lance ce terrible anathème : « Malheur à vous, parce que votre cœur est mauvais et plein de rapines ! » Et aussi quand il les appelle des « sépulcres blanchis. » Et encore, quand il dit : « Pour vous, lorsque vous priez, fermez votre porte

et priez votre Père ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. Lorsque vous jeûnez, ne faites pas paraître des visages exténués, comme les hypocrites ; mais ornez votre tête, pour que les hommes ne voient pas que vous avez jeûné. Lorsque vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous ; mais que votre main gauche ignore ce que la main droite a donné. »

Jésus condamne encore la ferveur *mutilée*, quand il dit : « Il faut faire ceci, mais ne pas omettre cela. »

Il condamne, enfin, la ferveur *intermittente* et *capricieuse*, quand il affirme que « celui-là seulement sera sauvé qui persévérera jusqu'au bout. »

Après de telles sentences, de tels anathèmes, comment ne pas détester toutes les fausses ferveurs ? Comment ne pas s'en défaire au plus tôt ?

Comment aimer Jésus, sans craindre et haïr ce qu'il a si expressément et si hautement condamné ?

CHAPITRE IV

Qualités de la véritable ferveur.

Rien ne mettra mieux en relief la nature de la véritable ferveur que d'exposer les qualités qu'elle doit avoir. Chacune de ces qualités sera la contre-partie d'une des fausses ferveurs que nous venons de signaler dans le chapitre précédent.

La véritable ferveur ne doit pas être intermittente et capricieuse, mais *régulière et persévérante*, constante dans ses efforts. Ce qu'elle veut aujourd'hui, elle doit le vouloir demain et toujours. La volonté de Dieu étant immuable, ferme et toujours semblable à elle-même, la volonté de la personne fervente devra l'être pareillement. Cette personne ne sera pas entièrement à l'abri du péché ; elle commettra encore des péchés de fragilité, comme on dit si bien, des péchés qui tiennent à notre nature déchue, environnée d'occasions, de tentations, plongée dans la concupiscence. Mais elle ne fera plus de péchés de parti-pris, de ces péchés auxquels on s'aban-

donne d'avance, en refusant tout effort pour s'y soustraire.

Elle pourra tomber parce qu'elle sera faible ou surprise ; elle ne tombera pas avec une volonté pleine et délibérée. Sa volonté sera toujours droite et ferme, toujours résolument attachée à celle de Dieu. La constance est la première qualité de la vraie ferveur.

L'*intégrité* est la deuxième. La vraie ferveur doit être entière, totale, c'est-à-dire s'appliquer à toutes les volontés de Dieu sans en exclure aucune. Or, la volonté de Dieu comprend les préceptes et les conseils.

L'obéissance aux préceptes est l'indispensable moyen d'aller au ciel, car Jésus a dit : « Si vous voulez entrer dans la vie, observez les commandements. »

Les conseils se réfèrent à la perfection : ils en sont la condition essentielle, nécessaire, pour les gens du monde comme pour les religieux. Ils n'obligent pas par eux-mêmes sous peine de péché : mais nul ne peut prétendre à la perfection, s'il ne les pratique selon la vocation spéciale où il est engagé.

La vraie ferveur s'étend à tout, sans rien omettre.

La personne fervente ne s'applique pas de préférence aux préceptes qu'elle aime le mieux ; mais elle aime tous les préceptes également, parce qu'elle aime la volonté de Dieu en eux. Elle s'applique même davantage

aux devoirs qui lui coûtent plus, parce qu'elle craint de les mal remplir et qu'elle veut les remplir très bien.

Elle pourra moins réussir dans ce qui est contraire à son tempérament et à ses goûts naturels ; mais elle n'y apportera pas moins de bonne volonté ; au contraire, elle redoublera de vigilance et de générosité, sentant qu'elle est exposée à moins bien faire.

En troisième lieu, la ferveur doit être *intérieure*. Cette qualité est le propre de toutes les vertus chrétiennes, et spécialement de la ferveur qui est la clef de voûte et le résumé de toutes les autres.

A l'opposé du pharisaïsme, le christianisme est la religion du cœur, la religion en esprit et en vérité. Si Dieu ne possède pas le cœur de l'homme, s'Il ne possède pas son âme, Il n'a rien. Or, nous l'avons dit, l'âme est tout entière dans la volonté ; et, puisque la ferveur est l'attachement de la volonté à Dieu, il est clair que la ferveur doit être essentiellement intérieure.

Prenez donc garde d'agir machinalement et uniquement par habitude ; et renouvelez souvent votre intention de plaire à Dieu, selon l'avis de l'Apôtre : « Tout ce que vous faites en paroles ou en action, faites-le au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Soyez semblables à l'arche du Seigneur qui était toute d'or, non seulement au dehors, mais au

dedans. Que vos paroles et vos actions soient conformes à la volonté de Dieu ; mais que vos intentions aussi soient toujours de Lui plaire et de Lui obéir.

Votre ferveur, alors, revêtira un nouveau caractère, le *désintéressement.* Vous pouvez demander à Dieu certains biens temporels et les espérer de sa bonté ; mais ce n'est *pas pour cela* que vous Le servirez. S'Il vous les donne, vous L'en aimerez davantage ; s'Il vous les refuse, vous ne L'en aimerez pas moins. Ce que vous chercherez surtout dans le service de Dieu, ce sera Dieu. Vous L'aimerez pour Lui-même, vous Le glorifierez pour Lui-même, attendant fermement de sa bonté et de sa fidélité, sa grâce en ce monde et votre salut dans l'autre. Plus vous vous oublierez pour penser à Dieu et chercher ses intérêts, plus aussi votre ferveur sera profonde et vraie.

La ferveur doit être encore *souple et détachée.* Nous avons condamné le formalisme et l'entêtement machinal, parce qu'ils ne sont qu'une des manifestations de la volonté propre. Or, la volonté propre est le principal ennemi de la ferveur, puisque la ferveur est la soumission à la volonté de Dieu.

L'âme vraiment fervente garde en toutes circonstances une sainte liberté, car son cœur est détaché de tout ce qui n'est pas le bon plaisir de Dieu. Elle aime ses exercices

de piété, ses œuvres ; mais elle n'y est pas attachée, et elle ne fait pas difficulté de les suspendre ou de les quitter, si Dieu le lui demande.

Or, la volonté de Dieu se manifeste ici de deux manières : par la *nécessité* ou par la *charité* ; par la *nécessité*, quand une maladie, un accident, une circonstance imprévue qui s'impose, vous obligent à renoncer à ceci pour faire cela ; par la *charité*, quand le salut d'une âme ou la gloire de Dieu requiert évidemment que vous laissiez une occupation pour une autre.

Mais, si la contrainte et le formalisme sont ennemis de la ferveur, l'instabilité ne lui est pas moins nuisible. Il faut *une règle*, de l'ordre, un certain assujettissement à un programme de vie. L'âme fervente le sait et n'a garde d'y manquer. Ni instable, ni contrainte, ni capricieuse, ni entêtée, l'âme fervente est souple et détachée, parce que, ne tenant qu'à Dieu, elle Le suit partout où il Lui plaît de la conduire, et elle fait toujours ce qu'Il lui demande. L'obéissance est sa meilleure sauvegarde et son plus sûr appui, parce qu'elle y trouve toujours d'une manière certaine l'expression de la volonté divine.

La ferveur doit encore être *forte*, parce qu'il y a des difficultés à vaincre, des obstacles à surmonter, des ennemis à combattre. La ferveur n'est pas la sainteté acquise, mais

l'acquisition quotidienne et laborieuse de la sainteté ; elle demande de la fermeté, de l'énergie, du courage, une vaillance de tous les jours.

Il en faut, pour surmonter les tentations qui ne manquent jamais à personne et se multiplient souvent avec le progrès dans la vertu. Il en faut, pour supporter les caractères de ceux avec lesquels on vit et qui sont souvent le plus grand exercice pour la patience. Il en faut, pour mépriser les jugements du monde qui s'élèvent tôt ou tard contre les personnes pieuses, selon la prédiction de l'Évangile. Il en faut, pour se tenir dégagé des affections trop humaines, des tendances trop terrestres qui empêchent l'âme de monter à Dieu. Il en faut, pour accepter les peines, les souffrances, les épreuves de toutes sortes qui sont le lot commun des créatures ici-bas.

Il en faut, pour combattre ses imperfections et ses défauts, pour entreprendre une guerre continuelle contre ses propres inclinations et travailler sérieusement à la connaissance et à la correction de soi.

Il en faut, davantage encore peut-être, pour supporter ses propres imperfections sans s'abattre ni s'irriter ; pour pouvoir dire, comme saint François de Sales : « Mes chères imperfections ; » et pour garder cette constante humilité, cette inaltérable patience et cette

inépuisable confiance en Dieu, qui sont les acolytes nécessaires de la vertu.

Il en faut, enfin, nous l'avons assez dit et il n'y a plus à y revenir, dans la sécheresse et la perte des consolations et autres grâces sensibles.

La ferveur doit aussi être *prompte*. On la concevrait difficilement sans cette nouvelle qualité. Comment reconnaître que Dieu est notre souverain bien, comment vouloir sincèrement accomplir sa volonté, sans le faire promptement ? Tout retard, toute hésitation, n'est-ce pas un manque d'amour et de ferveur ? Le voyageur qui est pressé d'arriver au but ne prend pas les trains de petite vitesse ; il prend les express, et les rapides s'il y en a. Ainsi de l'âme fervente.

« Ceux qui sont simplement gens de bien, dit saint François de Sales, cheminent en la voie de Dieu ; mais les dévots courent, et, quand ils sont bien dévots, ils y volent. »

La promptitude à embrasser la volonté de Dieu est une marque évidente et une qualité nécessaire de la véritable ferveur.

En dernier lieu, la ferveur doit être *aimable :* c'est la conclusion nécessaire de tout ce qui précède, et cela découle des enseignements de l'Évangile.

Dieu nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, c'est-à-dire de lui vouloir les mêmes biens qu'à nous, de l'édifier, de le

rendre meilleur et plus heureux. Jésus va jusqu'à assimiler le commandement de l'amour du prochain à celui de l'amour de Dieu, disant expressément que ces deux commandements sont semblables. Il n'est donc pas possible d'aimer Dieu sans aimer son prochain, et l'amour du prochain est la marque et la preuve que nous aimons Dieu, car c'est Dieu que nous aimons dans le prochain.

Une ferveur qui ne serait pas aimable irait contre l'amour du prochain, et, par cela même, contre l'amour et la volonté de Dieu.

Combien de personnes paraissent ignorer cette vérité pourtant si certaine, scandalisent le prochain par leur humeur et leur caractère, et font prendre la ferveur et la religion en dégoût! On voit des mères agir ainsi à l'égard de leurs enfants, des épouses à l'égard d'un mari sans religion qu'elles devraient ramener par leurs vertus et qu'elles éloignent par leur manque absolu d'amabilité.

« Les malades aimeront votre dévotion, dit saint François de Sales, s'ils en sont charitablement consolés ; votre famille, si elle vous reconnaît plus attentive à son bien..., plus douce à reprendre ceux qui vous sont soumis ; votre mari, s'il voit qu'à mesure que votre dévotion croît, vous êtes plus cordiale en son endroit, et plus suave en l'affection que vous lui portez ; vos parents et amis, s'ils reconnaissent en vous plus de franchise, de sup-

port, de condescendance à leurs volontés qui ne seront pas contraires à celle de Dieu. »

L'amabilité est le caractère essentiel de la ferveur, celui qui coûte le plus peut-être à notre égoïsme, mais l'un des plus bienfaisants au prochain et l'un des plus nécessaires.

Et, maintenant que vous connaissez mieux la ferveur, vous comprendrez pourquoi le divin Maître l'a comparée au feu. Aucun autre élément ne pouvait mieux la symboliser.

Le feu *éclaire ;* il produit la *lumière*. Et la ferveur aussi éclaire l'âme en lui montrant la volonté divine comme la règle souveraine et unique de toutes ses actions, comme le phare qui doit diriger ses libres mouvements et orienter sa marche vers le port de l'éternité. C'était la pensée du Psalmiste lorsqu'il s'écriait : « Votre parole, ô mon Dieu, est la lumière de mes pas ! »

Le feu produit la *chaleur* et, par elle, le mouvement : il fait entrer en vibration les molécules qui composent les corps ; il communique aux éléments les plus faibles en apparence, comme la vapeur d'eau, la poudre, le salpêtre, la dynamite, une force prodigieuse.

Pareillement, la ferveur arrache l'âme au repos et à l'inertie : elle la met en activité, elle l'embrase d'une ardeur généreuse, elle l'entraîne aux plus courageux exploits, elle la rend héroïque.

Le feu *brûle et consume* tout ce qui est sur

sa route : il accroît son intensité de tout ce qu'il dévore ; il purifie tout ce qu'il touche.

De même, la ferveur se fait un aliment de tout ce qu'elle rencontre. « Pour ceux qui aiment Dieu, dit l'Apôtre, toutes choses tournent à bien. » La ferveur détruit promptement les défauts ; elle purifie l'âme de ses imperfections ; elle la dégage de ses attaches terrestres ; elle en ôte les scories ; elle y fait reluire, dans tout son éclat, l'or du divin amour.

Le feu *fait fondre* les métaux les plus durs ; il les transforme en une lave brûlante et les rend capables, en cet état, de se mêler étroitement l'un à l'autre, au point de ne plus faire qu'un seul corps.

Et la ferveur, également, « liquéfie » l'âme, selon le mot de l'Écriture, et lui permet de s'unir intimement à Dieu et de ne plus faire qu'un avec Lui.

En résumé, le feu est l'élément matériel qui représente le mieux la *vie*, comme le froid fait penser à la mort. Ne dit-on pas : la chaleur de la vie et le froid de la mort ?

Or, la ferveur est la vie par excellence, puisqu'elle communique à l'âme la vie supérieure, la vie de Dieu. Voilà pourquoi le divin Maître l'a comparée au feu. Et, de même qu'il a dit : « Je suis venu jeter le feu sur la terre, et je ne désire qu'une chose : c'est qu'il s'allume ! » il a dit aussi : « Je suis venu pour qu'ils aient

la vie, et qu'ils l'aient plus abondante ! » C'est la même idée, sous deux expressions différentes. Feu et vie sont synonymes dans la pensée de Jésus : et la ferveur est représentée par le feu, parce qu'il est la vie par excellence.

CHAPITRE V

Jésus modèle de ferveur.

Pour concevoir de la ferveur une idée plus haute et plus juste, et aussi pour la rendre plus attrayante encore et plus désirable, considérons-la dans son parfait modèle et son exemplaire achevé, en la personne adorable de notre divin Maître.

Jésus a montré en lui-même, par ses paroles, par ses œuvres et par sa vie, la véritable ferveur dans une éclatante lumière.

Le trait distinctif de sa sainteté, c'est *son attachement inviolable et constant à la volonté de son Père.* C'est la première pensée qu'il exprime en venant ici-bas et tout le but de sa vie; l'Apôtre nous l'atteste : « Le Christ, en entrant dans le monde, a dit : « Me voici, « mon Dieu, je viens pour accomplir votre « volonté ! »

C'est le résumé de toute sa vie cachée. Il le fait comprendre à ses parents : « Il faut que je sois aux choses de mon Père. »

C'est l'âme de sa vie publique : « Ma nour-

riture est de faire la volonté de mon Père; je fais toujours ce qui lui plaît. »

C'est sa préoccupation dominante pendant sa Passion et sur la croix. Il ne veut pas laisser un iota de la loi sans l'accomplir. Il repasse son œuvre, fait son examen de conscience, pour être sûr qu'il n'a rien oublié. Il s'en rend à lui-même par deux fois le témoignage : « J'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donné à faire, » dit-il à son Père pendant la Cène; et, avant de mourir, il répète encore : « Tout est consommé. »

Aussi, quand saint Paul a voulu résumer la vie de son Maître, il n'a pas trouvé d'expression plus juste, plus saisissante que celle-ci : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. »

Jamais aucune volonté humaine n'a été, ni ne sera unie à celle de Dieu, comme la volonté de Jésus l'a été à celle de son Père. « Moi et mon Père, nous sommes une même chose, » disait-il; et ces paroles ne s'appliquaient pas seulement à l'union des deux personnes divines dans une même nature divine, mais elles s'appliquaient aussi à l'union de sa volonté humaine avec la volonté divine de son Père.

La ferveur, avons-nous dit, est la perfection de l'amour. Quel amour a été plus sincère et plus vrai, plus profond et plus puissant, plus ardent et plus fort, que l'amour de Jésus pour

son Père? Quelle ferveur sera donc jamais comparable à la sienne ?

Elle a été *constante* et *persévérante :* elle n'a pas subi un moment d'éclipse, ni de défaillance; mais elle a toujours été en croissant, selon la parole de l'Évangile : « Il avançait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

Elle a été *entière :* il n'y a pas un précepte, pas un devoir d'état, pas un conseil, qu'il n'ait pratiqué dans la perfection : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père. »

Elle a été *intérieure :* son œil était toujours simple, son intention droite et pure; il adorait en esprit et en vérité, comme il voulait qu'on adorât. Il fuyait les regards des hommes, et se retirait la nuit sur la montagne pour y mieux prier.

Sa ferveur a été *désintéressée :* « Je ne cherche pas ma gloire, mais la gloire de Celui qui m'a envoyé. J'honore mon Père. » Il s'est dévoué à la gloire de Dieu et à notre salut. Il y a donné sa vie.

Sa ferveur a été *souple et détachée :* échappant, à la fois, à l'instabilité et à la contrainte. Ne tenant à rien, il était prêt à renoncer à tout, uniquement attentif au bon plaisir de son Père et au bien de nos âmes.

Sa ferveur a été *réglée :* il n'a pas devancé d'une heure les moments marqués par la Sagesse divine.

Sa ferveur a été admirable de *force* et de vaillance.

Il a supporté, sans une plainte, le travail, la faim et la soif, le jeûne prolongé, les longues fatigues, les nuits sans sommeil et toutes les atroces douleurs de sa flagellation, de son couronnement d'épines et de son crucifiement.

Il n'a pas été moins énergique dans son âme que dans son corps. Il a supporté, toujours humble et patient, ses trente années de réclusion, tandis qu'un zèle de feu le pressait sans cesse de s'élancer à la conquête des âmes et de commencer son ministère public.

D'un seul mot, au désert, il a repoussé les tentations les plus perfides du démon.

Les outrages, les injures, les humiliations des Pharisiens et des Scribes l'ont laissé aussi impassible que les enthousiasmes et les cris d'admiration de la foule.

La vue de nos péchés, de nos ingratitudes, de nos crimes, qui ne l'a pas quitté, lui a causé une « continuelle douleur, » mais n'a pas fait fléchir sa fermeté.

Et quand son Père, Lui-même, pour l'éprouver davantage, pour accroître ses mérites, et grandir encore la sublimité de son œuvre et de sa sainteté, quand son Père l'accable des plus cruelles souffrances au jardin des Olives, quand Dieu s'éloigne et se retire pour l'abandonner seul et désolé sur la croix, s'il

fait entendre une plainte, s'il demande « que ce calice s'éloigne, » s'il pousse un grand cri de détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » ce n'est pas une défaillance. C'est pour nous montrer la violence de sa douleur; c'est pour nous toucher et nous attendrir davantage; c'est pour nous instruire aussi, pour nous dire que lui, le premier, a passé par cet état si douloureux de sécheresse et d'abandon; pour nous apprendre, enfin, que dans la même épreuve nous lui sommes plus semblables, et comme lui, si nous l'acceptons par amour, plus agréables à son Père.

Est-il besoin d'ajouter que la ferveur de Jésus a été *prompte?* Conçoit-on seulement un moment d'hésitation ou de retard dans cette nature d'élite, dans ce cœur de feu, dans cette âme magnanime du divin Rédempteur? C'était plus que de la promptitude, c'était de l'élan, de l'enthousiasme, une ardeur qu'il avait peine à contenir, et qui le pressait sans cesse de voler au-devant du sacrifice et de la souffrance. « Il y a un baptême dont je dois être baptisé, et je me sens pressé qu'il s'accomplisse! » — Et encore : « J'ai désiré ardemment manger avec vous cette Pâque! » Voilà les sentiments du Sauveur. On ne peut rien imaginer de plus généreux, ni de plus ardent, ni de plus empressé!

Enfin, sa ferveur a été *aimable* au delà de

toute expression. Il n'était pas seulement, comme le Psalmiste le dit de lui : « Le plus beau des enfants des hommes; » il en était le plus affable, saint Paul l'atteste : « La bénignité et l'humanité du Sauveur nous sont apparues. »

Quand il passait au milieu des foules, il y avait dans ses yeux, sur son visage, sur ses lèvres, une telle expression de douceur et de bonté, qu'il attirait plus encore par sa personne et ses manières que par ses miracles, et qu'on l'appelait naturellement : « Bon Maître. »

Il était aimable pour tous, surtout pour les petits, pour les pauvres, pour les malheureux, pour les malades, pour les affligés, pour les pécheurs. Seuls, les Pharisiens et les mauvais riches, les cœurs endurcis et les esprits rebelles, les hypocrites qui résistaient ouvertement à la grâce, étaient exclus de cette bienveillance. Encore, dans la sévérité des paroles qu'il leur adressait et des regards qu'il leur lançait, y avait-il ce calme inaltérable, cette paix surnaturelle, cette note divine qui excluait toute rancune, tout esprit de vengeance et de colère humaine, et laissait transpirer la douceur de l'Agneau et l'inépuisable bonté du Rédempteur.

Voilà le Maître, voilà le modèle! Ou plutôt non : le tableau que nous en avons fait n'en est qu'une trop pâle copie et une ombre trop atténuée.

Il n'y a pas de paroles pour dire, pas d'expressions pour rendre l'amabilité et la ferveur de Jésus !

Il aurait fallu être à la place des apôtres, au milieu des foules de la Judée, au nombre de ces malades qu'il guérissait d'un regard, d'un attouchement, d'une parole, pour comprendre quelque chose du charme incomparable et du rayonnement divin qui s'échappaient de toute sa personne.

Ce n'est qu'au ciel, dans la gloire, dans le face à face de l'éternité, qu'il nous sera donné de jouir, un jour, des rayons de ce soleil d'amabilité et de ferveur, qui éclaire et réjouit à jamais les anges, les élus et les saints, et qui sera l'ineffable récompense de notre ferveur !

DEUXIÈME PARTIE

LES MOTIFS DE LA FERVEUR

Quand on sait ce qu'est la ferveur, quand on l'a contemplée en Jésus toute resplendissante de charmes et de beauté, comment ne pas l'aimer déjà et ne pas se sentir fortement attiré vers elle ?

Toutefois, pour rendre cet amour plus profond et cet attrait plus entraînant, nous allons exposer ici tous les biens que la ferveur apporte aux âmes généreuses qui la cherchent.

Trop de personnes s'imaginent ne trouver dans la ferveur que des sacrifices, des épreuves, des peines, de douloureux efforts : et cela les épouvante. Ces personnes ne voient que le côté ingrat de la ferveur, parce qu'elles la regardent à l'envers et, saisies de frayeur, elles s'en détournent aussitôt.

Mais qu'elles regardent la ferveur du bon côté ! Elle leur apparaîtra si belle, si utile, si nécessaire, elles y découvriront tant d'avan-

tages, tant de richesses, qu'elles s'en éprendront spontanément et ne pourront plus en détacher leurs yeux ni leur cœur.

Qu'elles consentent donc à lire ce qui suit! Leurs vaines craintes ne tarderont pas à s'évanouir et à se changer en attraits irrésistibles; car, le Saint-Esprit nous avertit, par la bouche de l'Apôtre, que « la piété est *utile à tout*, qu'elle a les promesses de la *vie présente* et celles de la *vie future*[1]. » Peut-on dire plus brièvement et plus fortement que rien ne saurait être meilleur que la ferveur, puisqu'elle nous apporte tous les biens que nous pouvons souhaiter en ce monde et dans l'autre? De telles promesses ne sont-elles pas faites pour séduire les âmes les plus insensibles, et entraîner les plus récalcitrantes?

1. La ferveur qui rend la piété parfaite bénéficie des mêmes promesses. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE PREMIER

Les promesses de la vie présente : le Bonheur.

Le bonheur est le besoin le plus universel et le plus irréductible, la soif la plus insatiable de toute âme humaine. Or, il arrive trop souvent que la ferveur apparaît comme la ruine du bonheur. Beaucoup de personnes s'imaginent que, pour être ferventes, il faut renoncer à être heureuses! C'est pourquoi elles s'éloignent de la ferveur.

Ce sera leur rendre un grand service de détruire ce préjugé que la ferveur est l'ennemie du bonheur. Ce sera affermir leur confiance et stimuler leur courage que de montrer l'alliance étroite, nécessaire, qui a toujours existé et existera toujours entre le bonheur et la ferveur.

Comment *la ferveur et le bonheur sont indissolublement unis*, et comment ce genre de bonheur que la ferveur apporte est *le seul véritable bonheur ici-bas*, c'est ce que nous allons dire

*
* *

I. — Prouver l'*union du bonheur et de la ferveur* à qui veut réfléchir un instant est chose facile.

Déjà l'Ancien Testament, qui cependant parle souvent de la crainte de Dieu et met plus en relief peut-être les attributs de sa puissance et de sa souveraineté que ceux de son amour, est rempli de paroles de joie et d'allégresse, quand il exhorte au service du Seigneur : « Paraissez devant Dieu dans l'exultation ; soyez dans la jubilation en présence du Roi votre Seigneur ! » Cent autres passages de la Sainte-Écriture expriment la même idée : le bonheur qui doit inonder l'âme dès qu'elle se met devant Dieu.

Le Nouveau Testament est bien plus explicite encore. Une joie céleste déborde de toutes les pages du texte sacré.

Quand la Très Sainte Vierge, après le divin message, a conçu dans son sein le Fils du Très-Haut, le Verbe fait chair, son âme éclate dans le plus beau transport et les plus nobles accents de joie que le monde ait jamais connus « Mon âme glorifie le Seigneur. Et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur ! »

Lorsque l'Ange apparaît aux bergers pour leur apprendre la naissance du Messie, que

leur dit-il ? « Voici que je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple ! »

Au commencement de son ministère public, quand Jésus rassemble la foule sur la montagne pour l'instruire de la doctrine nouvelle, quelle est sa première parole ? « Bienheureux ! » Et il la répète jusqu'à huit fois dans ce discours que l'on a si bien nommé : le sermon des béatitudes. Ces béatitudes sont toute la science que le Maître apporte à ses disciples.

Cette parole de béatitude, Jésus la fait entendre à la Samaritaine sous une autre forme bien expressive : « Si vous saviez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : donnez-moi à boire, c'est vous qui lui demanderiez à boire, et il vous donnerait une eau vive... Celui qui boira de cette eau n'aura plus jamais soif, mais l'eau que je lui donnerai deviendra dans son sein une source qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. » Attiré par cette magnifique promesse, le cœur de la Samaritaine est aussitôt gagné.

O femmes mondaines, femmes passionnées de frivolités, affamées de plaisirs défendus, que votre cœur serait vite changé et gagné à Dieu, si vous compreniez la même parole !

Peu de temps après, se retrouvant en face de cette foule qu'il aime, pour laquelle il est venu, Jésus étend ses bras, ouvre son cœur et s'écrie : « Venez à moi, vous tous qui êtes

chargés, et je vous soulagerai. Mon joug est doux, mon fardeau léger ; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ! »

Une autre fois, c'est au milieu du temple, en présence encore de la foule accourue de toutes parts pour la fête, qu'il ne cesse de crier : « Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive ! »

O vous, à qui une soif malsaine fait commettre le mal, si vous pouviez être altérées de cette soif surnaturelle et aller boire à ces eaux divines, que vous seriez promptement transformées ! Et quel bien ne feriez-vous pas, alors ?

Sur le point de quitter ses apôtres, au milieu même des graves et tristes pensées de sa mort et de sa passion qui approchent, Jésus leur parle encore de paix et de bonheur, avec une remarquable insistance : « Que votre cœur ne se trouble pas... Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. . Je ne vous la donne pas comme le monde vous la donne... Votre tristesse se changera en joie... et votre joie, personne ne vous l'enlèvera. »

Ainsi, d'un bout à l'autre de l'Evangile, il est sans cesse question de joie. Dans les paroles du Sauveur, dans sa doctrine, dans ses promesses, il y a comme un chant continuel et un rayonnement incessant de bonheur.

En souvenir de ces enseignements, et tout

pénétrés de leur salutaire et profonde influence, les apôtres, au milieu même des persécutions et des outrages, se sentaient remplis de bonheur : « Ils allaient tout joyeux. » Saint Paul, dans ses lettres, répétait à ses disciples : « Réjouissez-vous, je vous le dis encore, réjouissez-vous ; » et il mettait la joie au nombre des fruits du Saint-Esprit.

Les Saints n'ont pas eu d'autres sentiments, et ils ont propagé à travers les âges cette doctrine sur l'union de la ferveur et de la joie, de la vertu et du bonheur. La parole de saint François de Sales est devenue pour eux un axiome : un saint triste est un triste saint.

Sainte Thérèse, l'austère contemplative, qui, par ses cloîtres grillés, armés de pointes de fer, effraie et repousse plus que toute autre peut-être nos générations amollies, sainte Thérèse ne recommandait rien tant que la joie. Elle avait horreur de la tristesse ; elle la regardait comme l'un des plus dangereux ennemis de la sainteté ; elle faisait une guerre implacable à la mélancolie. Aujourd'hui encore, un caractère sombre et triste est un obstacle pour entrer au Carmel.

Est-ce que les paroles et les exemples des Saints nous tromperaient ? Est-ce que l'Écriture Sainte, inspirée de Dieu, nous tromperait ? Est-ce que Notre-Seigneur lui-même nous aurait trompés, en nous attirant par de séduisantes et magnifiques, mais vaines promesses ?

Évidemment non ! Le service de Dieu, la vraie ferveur, doivent donc nécessairement nous donner la joie et le bonheur. Au reste, l'expérience de toutes les âmes qui se sont adonnées sérieusement à la ferveur est là pour l'attester.

Regardez les personnes vraiment ferventes, observez-les, écoutez-les parler. Leur physionomie douce et calme, affable et tranquille, leurs paroles pleines de bienveillance et de charité, leurs accents toujours suaves, tout en elles respire la paix et la joie. Interrogez-les, cherchez à lire dans ces âmes, à pénétrer dans le fond de leur cœur, vous y trouverez une joie pure et profonde comme les eaux transparentes de ces beaux lacs qui dorment au soleil d'Italie.

Vous-mêmes, souvenez-vous de ce que vous avez ressenti à ces heures ineffables où la grâce vous parlait au cœur, où vous vous sentiez si près de Dieu, où il vous semblait voir Jésus de vos yeux, le toucher de vos mains, et où vous vous êtes écriées dans l'élan d'un amour tout spontané et d'une familiarité touchante et intime : « O Jésus, mon frère, mon ami, mon bien-aimé, l'époux de mon âme, vous êtes à moi et je suis à vous ! Entre nous deux, c'est à jamais ! » En ces heures indicibles, vous avez connu la vraie joie !

Ne la cherchez pas ailleurs, vous ne la trouveriez pas ! Ni les sceptiques, ni les impies,

ni les libertins, ni les pécheurs, ne peuvent la connaître.

Si, parfois, le sourire apparaît sur leurs lèvres, c'est quelque chose de ce « hideux sourire » attribué à Voltaire, qui n'est que le masque et l'hypocrisie de la joie, et qui dissimule mal l'amertume et les larmes dont leur cœur est rempli.

La tristesse frappe spécialement toutes ces « victimes du doute, » comme on les a si justement nommées, tous ces « transfuges, » par l'esprit et le cœur, « de la vérité » chrétienne ; car ils sont tombés de plus haut, et, comme on l'a encore remarqué, « le christianisme, quand il se retire des âmes, y fait un vide et un désert qu'elles ne se connaissaient pas avant lui. » Le pauvre Sainte-Beuve, qui écrivait ces lignes, avouait, avec une mélancolie profonde et une horrible angoisse, « qu'il ne voulait plus croire qu'à l'illusion infinie. » L'infortuné !

Ses pareils en sont tous là. En traversant, un jour, les jardins du Pincio à Rome, je me trouvai tout à coup en présence du buste de Léopardi, le célèbre sceptique italien ; et, en contemplant cette tête énorme, penchée et comme tombante sur la poitrine, ces yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, ces traits creusés par de larges sillons, il me semblait voir l'image même et comme le dieu de la tristesse. Non ! point de joie dans

le scepticisme, dans l'impiété, dans le mal!

Point de joie non plus dans le monde et tous ses vains plaisirs! Les mondaines ont l'apparence, le vêtement de la joie; elles n'en ont pas la réalité. Elles ne peuvent pas l'avoir.

Pour être heureuse, il faut *croire* à quelque chose de grand, d'élevé, de certain: là est le repos et la satisfaction de l'*esprit*. Mais la mondaine ne croit qu'aux futilités, aux bagatelles, aux choses les plus vaines et les plus misérables : elle ne croit qu'à des riens.

Pour être heureuse, il faut *espérer* quelque chose de noble, de beau, d'assuré : c'est le besoin, la force et la récompense de la *volonté*. Mais la mondaine n'espère que les compliments et tous les mensonges de la vanité et de la coquetterie : elle n'espère que des riens.

Pour être heureuse, il faut *aimer* ce qui est digne de l'être, ce qui est réellement bon, solide, indestructible : c'est la soif insatiable, c'est le seul vrai bien du *cœur*. Mais la mondaine n'aime que le plaisir, le succès, la fragile beauté: elle n'aime que des riens.

Elle est la dupe de toutes ses illusions.

Non, elle n'est pas heureuse! Non, le bonheur n'est pas son partage!

Le bonheur, le vrai bonheur n'est pas même dans les joies terrestres les plus légitimes, dans les affections humaines les meilleures, les plus saintes, les plus douces au cœur; car elles manquent de *trois conditions nécessaires*

pour que l'âme soit satisfaite : l'universalité, l'infinité, l'éternité.

Elles manquent d'*universalité*, car aucune d'elles n'est assez large pour remplir à la fois toutes nos facultés. Quand une de nos facultés est satisfaite, l'autre est en souffrance. Tantôt l'esprit trouve son aliment, mais le cœur est en détresse ; tantôt le cœur a sa joie, mais l'esprit est inquiet ; tantôt l'âme est heureuse, mais le corps est dans la douleur. Il n'y pas de joies humaines qui atteignent toutes nos facultés à la fois, qui soient universelles.

Il n'y en a pas non plus d'*infinies*, d'assez profondes même pour nous satisfaire complètement : il reste toujours un désir qui n'est pas rempli, une soif qui n'est pas étanchée, un vide que rien ne peut combler. Le tourment de l'infini nous fait souffrir, et rien ici-bas ne peut l'apaiser, puisque rien n'est infini.

Enfin, aucune de nos joies humaines n'est *stable*. Elles durent un moment, pour finir aussitôt ; elles brillent aujourd'hui, pour s'éclipser demain. C'est l'alternative du soleil et de la pluie, du beau ciel et de l'orage. Pas une de nos joies n'est durable.

Aussi, saint Augustin, ce grand esprit, ce cœur encore plus grand, philosophant et rêvant sur le bonheur en face de l'Océan et de toutes les merveilles de la nature, et passant en revue toutes les choses créées, depuis la terre et la mer jusqu'aux astres et aux Anges,

entendait-il une voix lui crier toujours, après chaque nouvelle vision qui lui apparaissait : Non, ce n'est pas là le bonheur ; il faut monter plus haut !

Le bonheur véritable, le bonheur universel, infini, éternel, est en Dieu, qui seul peut satisfaire *toutes* nos aspirations à la fois, les satisfaire *pleinement* et les satisfaire *toujours*.

Ce bonheur, sans doute, ne nous sera donné entièrement qu'au ciel ; mais, ce qui nous en rapproche le plus ici-bas, c'est la ferveur ; parce que la ferveur nous donne Dieu et met déjà le ciel dans nos cœurs.

Cela n'est-il pas légitime, raisonnable, nécessaire ?

L'âme humaine, comme le dit saint Augustin, n'est-elle pas « faite pour Dieu ? » Et peut-elle trouver en dehors de Lui la paix, le repos, la satisfaction de tous ses nobles instincts ? Non ! pas plus que le poisson ne peut vivre hors de l'eau, et l'oiseau hors de l'air, l'âme humaine ne peut vivre hors de Dieu. Hors de Dieu, elle manque d'air et de lumière ; elle est asphyxiée ; elle ne peut que souffrir et mourir !

Au contraire, donnez-lui Dieu, aussitôt elle voit, elle respire, elle se dilate, elle vit, elle rayonne de joie !

Comment une vérité si évidente est-elle donc si pratiquement méconnue ? Comment y a-t-il tant d'âmes qui redoutent la ferveur, qui la fuient parce qu'elles en ont peur ?

Comment y a-t-il des personnes assez aveuglées pour mettre le bonheur où il n'est pas, et s'obstiner à ne pas le voir où il est ?

Comment le monde, qui vient à vous couronné de roses, mais avec de si décevantes promesses, est-il plus puissant sur vos cœurs, par ses horribles mensonges, que le divin Sauveur, couronné d'épines il est vrai, mais portant dans ses mains, dans son cœur, les plus réelles et les plus magnifiques promesses de la véritable vie ?

O infortunées, « jusques à quand aurez-vous le cœur endurci ? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge ? »

Ah ! il est temps de faire tomber le bandeau qui est sur vos yeux, de déchirer le voile qui vous cache la vérité. Il est temps de reconnaître enfin et de proclamer que, seule, la ferveur donne le véritable bonheur, et qu'en dehors de la ferveur il n'y a pas de bonheur.

Dieu, dans son amour et sa toute-puissance, a uni à jamais, par un indissoluble mariage, ces deux grandes choses : le bonheur et la ferveur, et rien désormais ne pourra les séparer !

*
* *

II. — *Quel est ce bonheur* que Dieu promet de nous donner par la ferveur ?

Beaucoup se font illusion, et confondent leurs désirs, téméraires ou aveugles, avec leurs véritables intérêts.

Le bonheur que Dieu nous promet dans la ferveur, n'est pas l'exemption des épreuves, soit temporelles, soit spirituelles. Le bonheur terrestre n'est pas le bonheur céleste. Ce n'est pas un bonheur qui exclut la souffrance ; c'est un bonheur qui la comporte, mais qui la surmonte joyeusement. Que dis-je ? il va parfois au-devant, il la désire, il l'appelle, il s'en fait un aliment. Si étonnant que cela paraisse, si en contradiction que cela soit avec tous nos instincts naturels, le fait est certain. L'histoire de tous les Saints l'atteste avec une force et une éloquence irrécusables.

Saint Paul, accablé de tant d'épreuves, mis en prison et enchaîné, une fois lapidé, trois fois battu de verges, trois fois naufragé, pauvre, gagnant son pain par son travail pour ne pas être à charge à ses frères, s'écrie : « Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations ! »

Saint André fait retentir de véritables chants d'allégresse en voyant la croix sur laquelle on va l'attacher ; il empêche le peuple de le délivrer : « O croix, ô bonne croix ! » répète-t-il avec un indicible amour.

Saint Ignace d'Antioche, plus qu'octogénaire, sur le vaisseau qui le transporte à Rome, écrit à ses frères sa joie à la pensée d'être dévoré

par les bêtes, sa crainte qu'elles ne l'épargnent, sa résolution de les exciter contre lui ; il exulte à la pensée qu'il va « être broyé par la dent des bêtes et devenir le froment du Christ ! »

Saint François d'Assise, le grand pauvre, le grand pénitent, le grand stigmatisé de l'Alverge, est dans une continuelle ivresse de joie et de bonheur.

Saint François-Xavier, au milieu des travaux les plus étonnants et des fatigues les plus accablantes, a l'âme tellement inondée de délices qu'il ne peut les soutenir et s'écrie : « Assez de joies, mon Dieu, assez ! »

Et tous les Saints ont connu les mêmes sentiments. Les épreuves temporelles, loin d'abattre leur joie, l'ont exaltée encore.

Les peines spirituelles ne l'ont pas troublée non plus. Comme ces orages qui s'abattent sur la plaine et laissent les hautes cimes dans la sérénité d'un ciel pur, les tentations, les passions, toutes les tempêtes intérieures les plus violentes ont laissé l'âme des Saints, en la plus noble partie d'elle-même, dans une paix profonde.

Les Saints ont vérifié la parole de l'Écriture : « Bienheureux celui qui supporte la tentation, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de vie. »

Ne dites pas, surtout : Cela ne s'applique point à moi, car je ne suis pas appelée à la

sainteté. Vous n'êtes pas appelées toutes à ce même *degré* de sainteté, c'est vrai; mais, toutes, vous devez travailler à la même sainteté, pratiquer les mêmes vertus, bien qu'en une mesure moindre. Et ce qui a été vrai pour les Saints le sera pour vous, quand vous le voudrez.

Vos épreuves temporelles et spirituelles seront moindres; votre joie aussi sera moindre; mais elle sera aussi sincère et aussi pure.

Pour l'appeler par son vrai nom, celui que l'Évangile lui donne, ce sera la *paix*, cette paix de Dieu, dont saint Paul nous dit qu' « elle surpasse tout sens humain. » Elle est l'habitation de Dieu dans une âme, et la possession de Dieu par la pratique courageuse des vertus chrétiennes; elle est l'attachement définitif de l'âme à Dieu, le commencement de la béatitude et de la gloire.

L'âme qui s'est ainsi donnée à Dieu, Lui disant comme l'épouse dit à l'époux au pied de l'autel : entre nous c'est irrévocable! cette âme a trouvé le véritable bonheur.

Elle souffrira des épreuves et des afflictions inséparables de son pèlerinage ici-bas; elle sentira la pointe des clous et des épines; mais elle ne se découragera pas, elle ne perdra pas sa joie. Elle regardera plus haut et plus loin que la terre; par delà ce qui passe, elle verra ce qui demeure. La pensée des récompenses éternelles lui fera trouver légères les tribula-

tions d'ici-bas ; et la certitude des réunions prochaines et définitives abrégera et adoucira pour elle le temps des plus amères séparations.

Ses chutes mêmes ne troubleront pas sa paix. L'humilité, la confiance, l'absolue certitude de la bonté de Dieu et de sa miséricorde infinie, la relèveront plus vite et mieux que tous les désespoirs. Après chaque faute, elle sera plus reconnaissante à Dieu de son inépuisable amour et de son incessant pardon; sa joie s'agrandira de tant de bienfaits nouveaux et du sentiment qu'elle est plus aimée. La prédiction du Sauveur s'accomplira pour elle : « Personne ne vous enlèvera votre joie! »

L'âme fervente trouvera dans cette joie chrétienne une force merveilleuse et comme un perpétuel rajeunissement. La tristesse qui passe sur l'âme égoïste ou mondaine, fane avant l'heure la jeunesse, la beauté, la force : pareille à ces vents d'orage dont le souffle dépouille, courbe et mutile les rameaux en pleine sève et les rend semblables, en quelques instants, aux débris séculaires, des forêts. Au contraire la joie qu'inspire la ferveur, pareille à la douce brise du printemps et aux chaudes effluves des rayons solaires, fait monter incessamment dans l'âme une sève nouvelle, source féconde de vertus.

Oui, la paix délicieuse d'une bonne conscience, l'admirable sérénité d'un cœur tout à

son devoir, le contentement sans remords et sans fatigue qui découle d'une vie sérieuse et chrétienne, voilà les récompenses assurées de la ferveur, et en même temps les sources merveilleuses où l'âme se retrempe sans cesse pour y puiser une vie nouvelle toujours plus généreuse, une ardeur plus soutenue, un amour plus vaillant.

Cette joie chrétienne, fruit nécessaire de la ferveur, en même temps qu'elle en est, par une merveilleuse réaction, le précieux soutien, ne reste pas à vous seule. Elle rejaillit sur les autres pour les rendre à la fois plus heureux et meilleurs.

Elle les rend meilleurs, parce qu'elle les édifie et leur montre les charmes et les attraits de la vertu.

Elle les rend aussi plus heureux, en se communiquant à eux. Car, ce n'est plus cette gaîté d'abandon et d'entraînement qui vous rend expansives et aimables aux heures épanouies, pour vous laisser ensuite retomber dans la langueur et la mélancolie, lorsque rien ne vient plus solliciter votre intérêt : gaîté de circonstance, capricieuse comme l'égoïsme et la vanité dont elle n'est qu'une des formes. Mais, c'est une joie dévouée, qui vous porte à épanouir les autres pour le seul motif de leur faire du bien; une joie qui vous fait chanter, en quelque sorte, comme le rossignol sur la branche, pour tous ceux qui passent et écou-

tent; une joie qui vous fait sourire, pour répandre autour de vous le calme et la paix, comme l'apôtre, ou l'orateur, répand son âme et la livre aux auditeurs sans demander à chacun ce qu'il fera de cette part de lui-même qu'il lui donne généreusement.

Tel est le genre de bonheur que la vraie ferveur vous communique. C'est Dieu, c'est Jésus, si bien nommé par l'Église, « la joie des Anges, » qui vient habiter en vous et rayonner autour de vous, comme le soleil empourpre et illumine le nuage à travers lequel il répand ses douces clartés.

Qui n'a pas connu le bonheur que donne la ferveur, ne sait pas ce que c'est qu'être heureux. Quand le voyageur traverse les Alpes, il vient un moment où les premières brises de l'Italie lui annoncent la présence de ce pays enchanteur. Il en respire les parfums et oublie vite les froides tempêtes qu'il a laissées derrière lui. Ainsi l'âme fervente, qui a goûté le bonheur chrétien, la paix de Dieu, oublie vite toutes les peines et toutes les souffrances de la terre, et elle sent la vérité de la parole de l'Apôtre : « La paix de Dieu surpasse tout sens humain. »

Laissez-moi vous redire, en terminant ce chapitre, comme le meilleur souhait que je puisse former pour vous, les belles paroles du Père de Ravignan : « Que Dieu vous conserve sa précieuse paix et la joie véritable de

l'esprit ! Ce sont des biens qui surpassent tous les autres et qui adoucissent toutes les peines. Une fois que le cœur a établi en Jésus le lieu de son repos, je ne vois pas ce qui pourrait l'émouvoir et l'affliger. »

Que cette joie paisible, que cette paix joyeuse soient toujours avec vous, par une ferveur éclairée, profonde et persévérante! Et, pour mieux conserver cet inestimable trésor, pour en accroître chaque jour encore les richesses, redites souvent avec la sainte Église : « Jésus auteur de la paix, Jésus joie des Anges, ayez pitié de nous ! — Marie, cause de notre joie, priez pour nous ! »

CHAPITRE II

Autres promesses de la vie présente.

Les biens que la ferveur nous apporte en ce monde ne s'arrêtent pas au bonheur. En voici d'autres beaucoup plus relevés, beaucoup plus dignes encore de notre attention et de notre estime : ce sont les biens surnaturels, c'est *la grâce sanctifiante*, que la ferveur a pour effet infaillible d'accroître sans cesse dans l'âme.

Or, la grâce sanctifiante est la vie même de Dieu en nous. Dans l'âme baptisée, dans l'âme en état de grâce, Dieu habite réellement, selon cette parole de Notre-Seigneur : « Si quelqu'un m'aime, mon Père et moi nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. »

Et ce n'est pas seulement une simple habitation de Dieu dans l'âme chrétienne, c'est une union réelle de Dieu avec l'âme, en vertu de laquelle Dieu lui communique sa propre vie, comme le feu communique sa chaleur au fer qu'il pénètre de toutes parts.

Mais, comme l'intensité de cette chaleur peut croître ou diminuer, ainsi l'union de Dieu

avec l'âme humaine peut aller se resserrant ou se relâchant, dans une proportion presque infinie; et le premier effet de la ferveur est de rendre l'*union divine* tous les jours plus étroite, plus intime, plus profonde, plus indestructible, dans un progrès qui n'a d'autres limites que notre bonne volonté.

Déjà, l'âme en état de grâce est si belle que les Anges la contemplent avec ravissement. Un jour, sainte Catherine de Sienne, en extase, apercevant une âme, s'écria : « O mon Dieu, si la foi ne m'enseignait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, je croirais que cette âme en est un! »

Et que dire d'une âme toute resplendissante de ferveur? La grâce, dans une âme, ce sont les premiers feux de l'aurore, bien beaux déjà! Mais la ferveur, ce sont les rayons étincelants du jour, devant lesquels les feux mêmes de l'aurore sont obligés de pâlir!

Posséder Dieu tous les jours davantage, jouir plus pleinement de ses dons et de sa propre vie, n'est-ce pas mener déjà, sur la terre, la vie des anges dans le Ciel? Et saint François de Sales n'a-t-il pas raison de dire : « La ferveur est le souverain bien de notre âme : elle doit être le rendez-vous de toutes nos pensées et le centre de toute notre imagination? » — « C'est le trésor des trésors, » s'écrie Mgr de Ségur!

Que d'autres biens la ferveur vous apporte, et qui dérivent de celui-là!

La ferveur vous donne la *lumière*. Combien vous en avez besoin ! Que de fois l'incertitude vous pèse, dans les décisions à prendre, dans les initiatives à avoir, dans les responsabilités à assumer, dans les problèmes qui vous torturent l'esprit ! Vous vous sentez enveloppées d'épaisses ténèbres, ne sachant où aller, n'osant avancer, aveugles pour vous, aveugles pour les autres. A ces heures d'obscurité profonde, l'âme fervente ne se déconcerte pas : elle se recueille, elle prie, elle invoque l'hôte divin qui habite en elle, et la lumière se fait douce et claire. « Celui qui marche après moi, dit Jésus, ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ! »

La ferveur vous *console* dans vos peines. La souffrance est plus dure à supporter que l'incertitude. Il y a des heures où l'on ploie sous le fardeau, où l'âme est brisée jusque dans ses fibres les plus intimes, où la détresse est à son comble, où l'on touche le fond de l'abîme. On sent positivement que l'on va défaillir.

Ni les raisonnements humains, ni les affections les plus tendres, ni les amies les plus dévouées, ni rien au monde ne peut soulager. C'est l'agonie de l'âme et du cœur dans ce qu'elle a de plus douloureux, de plus poignant, de plus désespéré. Seule, alors, la ferveur a puissance pour agir sur l'âme. Elle est

l'Ange de Gethsémani qui vient réconforter. Et, sous la douceur pénétrante de ses paroles, sous ses touches délicates et toutes divines, l'âme se relève ; elle reprend conscience d'elle-même, se ressaisit, et, comme le Sauveur au Jardin, après avoir repoussé le calice, elle dit à Dieu : « Non. pas comme je veux, mais comme vous voulez ! » La ferveur est la force consolatrice par excellence, on peut dire la seule, tant les autres sont peu de chose auprès d'elle !

Que pouvez-vous désirer de plus ici-bas ? Et comprenez-vous, maintenant, la vérité et la beauté de la parole de l'Apôtre : « La ferveur a les promesses de la vie présente ? »

Admirables, incomparables promesses ! Si vous vouliez y croire, si vous saviez les méditer, combien vous vous sentiriez pressées de devenir ferventes !

A Assise, à côté de l'église de Notre-Dame des Anges, bâtie sur l'ancien emplacement de la Portioncule, on montre un petit champ qui, du temps de saint François, était couvert d'épines. Un jour, le Saint, pressé par l'amour divin et désirant ardemment souffrir dans sa chair pour devenir plus semblable à son Maître adoré, se dépouilla de ses vêtements et se jeta à travers ces épines.

O merveille ! à peine y fut-il, que les épines se changèrent en roses. On voit encore aujourd'hui, à la même place, ces rosiers mira-

culeux, qui font mentir le proverbe[1], car ils n'ont plus d'épines, et dont les feuilles sont couvertes de petites taches couleur de sang qui immortalisent le souvenir de ce prodige.

Voilà l'image saisissante d'une double et merveilleuse transformation qui s'opère ici-bas et que l'on pourrait formuler en ces termes : la ferveur cache des roses sous les épines ; les plaisirs du monde cachent des épines sous les roses.

Comprenez-vous, âmes pusillanimes et apeurées ? Le monde vient à vous, couvert de fleurs : il vous présente ses vains plaisirs, comme un champ de roses. Vous vous y jetez à corps perdu, et voilà que ces roses se changent en épines qui vous meurtrissent cruellement. Quelle amère déception dans une horrible souffrance !

Au contraire, la ferveur vous apparaît comme un champ d'épines, et vous reculez épouvantées. Mais ne craignez pas ! Courage et confiance ! Jetez-vous hardiment à travers ces épines : vous n'y serez pas plus tôt qu'elles se changeront en un parterre de roses ! Vous n'y trouverez que des délices ! Vous ne voudrez plus en sortir !

1. « Il n'y a pas de roses sans épines. »

CHAPITRE III

Les promesses de la vie future.

Si belles que soient les promesses de la ferveur pour la vie présente, celles qui concernent la vie future les surpassent encore. En effet, tout ce que vous pouvez souhaiter pour l'autre vie, la ferveur vous le promet.

Et d'abord, votre premier intérêt par delà ce monde, celui que l'Évangile appelle « l'unique nécessaire, » à savoir le *salut*, la ferveur vous l'assure.

Comment cela ? C'est que la ferveur vous donne la force contre le mal, contre la tentation, contre vos passions. Votre faiblesse naturelle est si grande, votre inclination au péché parfois si violente ! Sans le secours de Dieu, vous êtes impuissantes à éviter le mal et à faire le bien. Ce secours, c'est la ferveur qui vous le donne, puisqu'elle vous donne Dieu. Seule, la personne pieuse est véritablement armée et capable de se défendre contre ces redoutables assauts qui vous sont livrés, tôt ou tard, par l'ennemi de vos âmes. Seule, elle est vraiment en sécurité. Pour elle seule,

on peut dire que le salut est assuré : « La ferveur a les promesses de la vie future. »

Quelles promesses que celles-là ! Le navigateur, qui part pour un voyage au long cours, est exposé à tant de dangers : les brouillards au milieu desquels on s'égare, les écueils auxquels on se brise, les vaisseaux contre lesquels on se heurte quand la brume est épaisse, les tempêtes qui soufflent, les flots qui s'élèvent et engloutissent !... Arrivera-t-il au port ? Question pleine d'angoisses et d'incertitudes.

Sauverez-vous vos âmes ? Il y a tant d'obstacles, tant d'écueils sur la route ! Des passions si redoutables peuvent souffler tout à coup !... Tant d'autres ont sombré déjà ! Serez-vous plus heureuses ? Question non moins incertaine, et autrement poignante, mais qui, par la ferveur, peut se changer, si vous le voulez, en une douce et consolante certitude ! « La ferveur a les promesses de la vie future, » promesses du salut éternel.

La ferveur ne vous prémunit pas seulement contre le péché, elle le répare ; elle panse vos plaies; elle y verse l'huile et le vin, elle les guérit ; elle en efface jusqu'aux dernières traces, elle satisfait pleinement à la justice de Dieu, elle paie jusqu'à la dernière obole.

Que d'âmes ne seront sauvées qu' « en passant par le feu ! » Que d'âmes paraîtront devant Dieu couvertes encore d'iniquités,

chargées de dettes nombreuses et criardes, et iront s'ensevelir dans les flammes, pour y trouver dans de longues et cruelles souffrances la pureté sans laquelle on ne peut entrer au royaume des cieux !

La ferveur est un *purgatoire volontaire* et combien plus doux ! Les sacrifices qu'elle vous demande, les expiations présentes qu'elle vous fait embrasser joyeusement, sont à peine des gouttes d'eau auprès de l'océan des amertumes et des douleurs qui vous attendent dans l'autre vie.

Il n'y aura pas ou presque pas de purgatoire pour les âmes vraiment ferventes, tant la ferveur répare, expie, dégage l'âme du mal, va le détruire jusque dans sa racine et en effacer les moindres traces !

La ferveur accumule, chaque jour et à chaque instant, dans l'âme, d'incroyables *mérites* et d'incalculables richesses. Elle n'ouvre pas seulement le ciel, elle vous élève incessamment dans le degré de gloire et de bonheur qui vous sera départi.

On tient aux biens de ce monde ; on fait des bassesses pour les avoir ou pour les garder : on use ses forces, sa santé, sa vie, pour les acquérir ; on se désole, on croit tout perdu, quand on les perd. Et cependant que sont-ils, auprès des biens éternels ? De la poussière, que le souffle du vent emportera et dissipera bientôt ! Ne serait-ce pas de la démence, une

impardonnable folie, de ne pas s'attacher cent fois plus aux biens éternels et à la ferveur qui les donne ?

La ferveur vous unit tellement à Dieu qu'elle ne vous confère pas seulement ses propres biens, mais *sa propre puissance;* elle vous fait tellement un avec Lui que l'âme fervente obtient de Dieu tout ce qu'elle veut. Vivant de la vie même de Jésus, c'est en son nom qu'elle demande toujours ; et, l'Évangile est formel, une pareille demande n'est jamais repoussée.

Le crédit que les âmes ferventes ont sur Dieu est immense. Les Saints faisaient des miracles parce qu'ils avaient, par la ferveur, la toute-puissance de Dieu à leur service.

La ferveur vous assure, enfin, la dernière de toutes les grâces ici-bas, celle qui couronne toutes les autres, une *douce* et *sainte mort :* « Bienheureux, dit l'Évangile, le serviteur que son maître trouvera vigilant, quand il viendra frapper à sa porte ! » La mort est ce maître qui vient frapper à la porte. Bienheureuse alors l'âme vigilante, c'est-à-dire l'âme fervente !

« Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir, » s'écriait un saint prêtre. Ce sera le sentiment de toute âme fervente à ses derniers instants.

L'âme pécheresse et égoïste sera attachée à elle-même et aux biens de la terre, comme

ces arbres qui tiennent au sol par de profondes et fortes racines: il faudra un violent effort et une grande secousse pour la déraciner de ce monde.

L'âme fervente, comme un fruit mûr depuis longtemps déjà, tombera d'elle-même dans la main de Dieu.

Telles sont les magnifiques promesses de la ferveur. Notre-Seigneur les faisait à ses apôtres, quand il leur disait : « Vous qui avez tout quitté pour me suivre, vous recevrez le centuple et vous posséderez la vie éternelle. » Quittez tout, comme les apôtres, dans un généreux élan de ferveur pour suivre le Maître, et vous recevrez les mêmes récompenses : « La ferveur est utile à tout, elle a les promesses de la vie future. »

Une jeune femme se mourait. Elle avait un beau nom et une grande fortune ; elle avait joui de tous les biens de la terre ; mais elle avait oublié Dieu. Et maintenant, elle allait tout quitter; ses instants étaient comptés, elle le savait. Sentant la fin venir, elle eut un accès de désespoir ; se tournant vers la Sœur qui la soignait, et étendant vers elle ses deux mains ouvertes : « Ah! ma Sœur, s'écria-t-elle, je meurs les mains vides ! »

Durant sa courte vie, elle avait eu les mains pleines : pleines d'argent, de plaisirs, d'honneurs, de vanités, de folles joies ! Mais, à cette heure, tout avait disparu, tout s'était évanoui

comme un songe : il ne lui restait plus rien du passé, et elle répétait avec des sanglots : « Je meurs les mains vides ! »

La Sœur eut une inspiration ; elle détacha son propre crucifix qui pendait sur sa poitrine et, le mettant entre les mains de la moribonde : « Non ! lui dit-elle, vous ne mourrez pas les mains vides : vous avez Jésus-Christ entre vos mains ! »

O chrétiennes ! voulez-vous ne pas mourir les mains vides ? Voulez-vous, à l'heure dernière, n'avoir pas seulement entre les mains l'image du divin Crucifié, mais avoir les mains pleines de bonnes œuvres et d'assurances de salut, pleines d'immortalité, pleines d'expiations, de vertus, de mérites, de gloire pour l'éternité ? — Soyez ferventes ! « La ferveur a les promesses de la vie présente et celles de la vie future ! »

CHAPITRE IV

Encore des promesses.

La ferveur ne portera pas de fruits seulement pour vous : elle en portera pour les autres. Utile à vous, elle sera utile aux autres, et sa fécondité sera merveilleuse pour leur bien et leur bonheur.

En effet, l'*influence d'une âme fervente, autour d'elle*, est profonde, sur la famille, sur le monde, sur la société, partout. Un parfum céleste se dégage d'elle et s'étend au loin : « Nous sommes par Dieu, dit saint Paul, la bonne odeur du Christ à l'égard de ceux qui se sauvent et à l'égard de ceux qui périssent. »

La vraie ferveur, nous l'avons dit, est douce et humble, aimable et dévouée, généreuse et bienfaisante; comment ne répandrait-elle pas la paix et la joie autour d'elle ? Comment ne ferait-elle pas, même au sens purement humain, le bonheur des autres ? Comment aussi ne rendrait-elle pas le prochain meilleur !

Peut-on avoir, sous les yeux, le modèle constant des vertus chrétiennes sans y être invinciblement attiré, comme par tout ce qui est

beau, noble et grand ? L'apostolat de l'exemple, de la part d'une femme, d'une mère, d'une fille, d'une sœur, d'une amie, a une irrésistible puissance. Semblable au parfum, pour revenir à la comparaison de saint Paul, il traverse tous les obstacles et s'insinue discrètement dans les cœurs les plus rebelles.

Que d'esprits ont été éclairés, que d'âmes ont été ramenées à Dieu, que de pécheurs se sont convertis, que de courages ont été relevés, que de cœurs ont été consolés, par le seul exemple de la vertu et de la ferveur!

Bien plus, à côté de ces effets naturels de la ferveur, il y a les *effets surnaturels* qui, pour être cachés, n'en sont que plus profonds. Sans la comprendre, on parle beaucoup, aujourd'hui, de la solidarité : on la restreint au sens purement humain, on la dénature. Telle, au contraire, que le christianisme nous la révèle, la solidarité est un de ses plus sublimes enseignements. Nous en trouvons ici une application.

Aux yeux de Dieu, l'humanité tout entière ne fait qu'un seul et même corps, dont chacun de nous est un membre. Et, comme le bien ou le mal d'un membre est le bien ou le mal de tout le corps, ainsi le bien et le mal de chacun de nous ne reste pas à nous, mais s'étend à toute l'humanité.

La faute d'Adam nous a perdus; la grâce de Jésus nous a sauvés. Ce qu'a fait Adam pour le mal, et Jésus pour le bien, chacun de

nous le fait incessamment : le pécheur pervertit l'humanité, le saint la sanctifie.

Le Sauveur disait : « Je me sanctifie pour eux. » Pourquoi est-il resté trente années de sa vie dans l'obscurité ? Sans doute, pour nous donner l'exemple de l'humilité. Mais ne s'est-il pas humilié aussi pendant sa vie publique et n'aurait-il pas pu commencer plus tôt son apostolat sans se départir en rien de son humilité ? Et lui, qui aimait tant les âmes, qui était prêt à tout pour les sauver, pourquoi semble-t-il avoir tant retardé le moment de se donner enfin à cette œuvre de rédemption pour laquelle il était venu, et qu'il était si pressé de voir s'accomplir ?

C'est qu'il ne la retardait en rien, mais qu'il l'accomplissait sous une autre forme. Il nous sanctifiait, en se sanctifiant. Il nous méritait, il nous obtenait, dans l'obscurité de Nazareth, toutes ces grâces de lumière, de force, de vie divine, qui devaient couler à flots sur le monde.

Ainsi en est-il de nous : en nous sanctifiant, nous sanctifions les autres ; nous leur obtenons des grâces et des secours qu'ils n'auraient pas eus sans nous. La puissance du juste est telle, d'après l'Ecriture, que dix seulement auraient obtenu le pardon de toute une ville coupable.

Il y a plus encore. La ferveur n'est pas seulement, par elle-même, un véritable apostolat en vertu de cette solidarité chrétienne qui

nous unit entre nous, mais la ferveur est la *condition* de tout apostolat, elle en est le fondement, l'âme et la vie. Sans elle, l'apostolat n'est plus qu'un corps sans âme, ce n'est plus qu'un cadavre d'apostolat.

Ne vous étonnez donc pas qu'il y ait tant d'apôtres apparents et si peu d'apôtres véritables! Tant d'efforts extérieurs, tant de mouvement et d'agitation, et si peu de résultats sérieux! Tant d'entreprises qui végètent au lieu de grandir et de s'épanouir! Tant d'œuvres qui restent à l'état de graines et de semences, et qui étaient appelées à devenir de grands arbres, refuge et salut pour beaucoup d'âmes!

La sève a manqué, cette sève de ferveur sans laquelle rien ne pousse dans l'ordre surnaturel.

O vous qui avez des responsabilités spirituelles, vous qui avez charge d'âmes ou d'œuvres, songez-y bien! Au lieu de vous décourager, quand les choses ne vont pas à votre gré, quand rien ne sort de terre, quand les résultats n'apparaissent point, rentrez-en vous-mêmes et examinez où vous en êtes de la ferveur; renouvelez votre ferveur et vos résolutions généreuses, et le bien s'accomplira.

Lorsque le commandant Marceau ne pouvait pas se faire obéir de ses soldats, il allait faire une visite au Saint-Sacrement, et, en revenant, il les trouvait plus dociles. Devenez plus ferventes, et tout ira mieux dans les œuvres dont vous vous occupez!

Et, au lieu de vous exalter quand tout va bien, quand Dieu bénit vos œuvres, descendez encore en vous-mêmes pour sentir plus profondément votre misère, et demandez à Dieu de n'être pas un obstacle : au lieu de l'orgueil du bien accompli par votre ferveur, ayez l'humilité de celui que, peut-être, vous avez empêché par votre tiédeur.

« La ferveur a les promesses de la vie présente et de la vie future ; » elle est utile à vous-mêmes et aux autres ; « elle est utile à tout. »

Elle est utile, enfin, si l'on peut employer cette expression, à *Dieu*, *Lui-même*. Dieu n'a pas besoin de nous : Il nous a créés pour notre bonheur plus encore que pour Lui. Cependant, Il veut être glorifié par nous, et une seule chose, ici-bas, Le glorifie : la ferveur.

L'âme est le royaume de Dieu ; le péché le lui ravit, en le livrant au démon, son ennemi, qui en devient le maître. La ferveur, au contraire, livre l'âme à Dieu et la lui consacre ; l'âme fervente est la conquête de Dieu, elle est son triomphe et sa gloire.

Qui exprimera jamais, qui pourra même concevoir ce que l'âme de Jésus a donné de gloire à son Père ? « J'honore mon Père, » disait-il. Cet honneur donné à Dieu par l'humanité du Verbe, procédant d'une personne divine, était infini en lui-même, digne de Dieu, égal à Dieu.

Cette gloire et cet honneur étaient procurés

par les moindres actes du Sauveur ; pas une de ses actions, pas une de ses paroles, pas une de ses pensées, pas un des battements de son cœur qui ne glorifiât Dieu souverainement et infiniment. Rassemblez, par l'imagination, tous les péchés de la terre, les plus graves, les plus multipliés. Représentez-vous l'injure qu'ils font à Dieu. Une seule pensée du Verbe Incarné les efface et est capable d'en effacer des millions d'autres, dans des millions de mondes, jusqu'à la fin des temps.

Que dire de ses grands travaux, de ses profondes humiliations, de son agonie, de sa passion, de ses horribles souffrances et de sa mort ? Et maintenant, au ciel, ces incomparables hommages rendus à Dieu par Jésus se continuent, se renouvellent ; et il en sera ainsi pendant l'éternité !

Les Saints, les Anges, les Élus, tous les habitants de la céleste patrie s'y unissent et s'y associent : ils louent Dieu, ils Le glorifient sans cesse par Jésus-Christ. Cette louange est leur bonheur et leur vie.

Ce qu'ils font là-haut, et que nous ferons nous-mêmes un jour, nous pouvons le commencer ici-bas. L'Église militante a le même privilège que l'Église triomphante de posséder Jésus, de pouvoir s'unir à lui, et par lui de louer dignement Dieu.

La ferveur accomplit ce prodige : elle nous unit tellement à Jésus que nous ne faisons

plus qu'un avec lui : « Je vis, dit l'Apôtre, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Dès lors, toutes nos impuissances disparaissent, toutes nos infirmités cessent d'être ; nous ne sommes plus des êtres finis, bornés, tirés du néant, incapables de rien donner à Dieu. Mais, par la grâce, par la ferveur, nous devenons des êtres nouveaux ; nous naissons à une vie supérieure et toute divine : nous continuons la vie, les actes, les œuvres du Christ ; le Christ pense, parle, prie, agit, souffre en nous, et par nous honore et glorifie son Père !

Voilà les œuvres et les fruits de la ferveur. Elle nous associe, dès maintenant, à la vie et aux actes des Saints dans le ciel ; elle glorifie Dieu, en continuant l'œuvre de Jésus ; elle est utile à Dieu, au prochain, à nous-mêmes : « elle a toutes les promesses de la vie présente et de la vie future. »

Oh ! qui ne l'estimerait ? Qui aurait l'esprit assez obscurci, ou prévenu, ou faussé, pour ne pas en admirer la sublime beauté et l'incomparable grandeur ?

Qui ne l'aimerait ? Qui aurait le cœur assez avili, ou endurci, pour ne pas la désirer avec ardeur, pour ne pas soupirer après elle, comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines ?

Qui ne s'y attacherait ? Qui aurait l'âme

assez basse, ou la volonté assez déprimée, pour ne pas s'y porter de toutes ses forces et y travailler de toutes ses puissances.

O chrétiennes, devenez donc ferventes! Que la ferveur soit votre but, votre ambition, votre tout!

La vie est si courte, le temps passe si vite, la douleur, le sacrifice, l'effort, le renoncement ne seront bientôt plus ; mais les œuvres de la ferveur, ses admirables fruits et ses merveilleuses récompenses ne passeront jamais!

CHAPITRE V

Pressantes instances.

S'il fallait de nouveaux motifs pour vous presser d'être ferventes, en voici qui ne peuvent laisser insensible aucune âme généreuse.

Nous venons de dire quelle gloire la ferveur donnait à Dieu. Or, cette gloire, vous la Lui devez principalement à deux titres : Il est votre Créateur et votre Bienfaiteur. Il en résulte, pour vous, une double et pressante obligation de travailler à devenir ferventes.

Créateur, Dieu vous a tirées du néant. Vous n'étiez pas ; vous êtes par Lui ; donc, vous êtes à Lui. L'ouvrage que vous confectionnez de vos mains est à vous ; vous avez sur lui tous les droits : droits de le donner, de le vendre, de le détruire même. Cet ouvrage, vous ne l'avez pas tiré du néant : la matière en existait ; vous ne lui avez donné que sa forme ; et, cependant, vous dites : il est à moi, j'en suis la maîtresse absolue. Vous n'admettriez pas qu'on vous en contestât la propriété,

ni le droit d'en user selon la plénitude de votre bon plaisir.

Combien plus appartenez-vous à Dieu ! Vous êtes son bien et sa propriété. Il est votre maître absolu et souverain.

Tout en vous est à Lui : l'esprit, la volonté, le cœur, les sens, le corps et l'âme. Rien n'existait ; tout a été fait par Dieu, donc tout est à Dieu. Ses droits sur vous sont souverains et universels. Et non seulement vous êtes par Dieu, mais vous ne subsistez que par Lui. S'Il cessait un instant de vous soutenir dans l'être, vous rentreriez aussitôt dans le néant. On pourrait dire que Dieu vous crée à chaque instant. Comprenez-vous la profondeur, l'étendue et la force de ses droits sur vous ? Et ne sentez-vous pas quelle pressante et impérieuse obligation en découle, pour vous, de travailler à la ferveur ? car la ferveur est la reconnaissance pratique de ce domaine de Dieu sur vous : c'est la livraison qui Lui est faite d'un bien dont Il est le propriétaire.

Dès que vous cessez d'être ferventes, vous cessez de vous donner à Dieu, vous Lui dérobez ce qui est à Lui ; vous faites injure à sa souveraineté, vous méconnaissez ses droits absolus de Créateur.

Et quelle injure, aussi, vous faites à sa bonté ! Dieu vous a comblées de faveurs. La vie naturelle déjà est un si grand bien. Et vous

savez tout ce que Dieu y a surajouté. Il vous a élevées jusqu'à Lui ; Il vous a donné sa grâce, c'est-à-dire sa propre vie ; Il vous a rendues participantes de sa nature et capables de Le voir un jour face à face, comme Il vous voit Lui-même.

Tous ces biens incommensurables, il n'y a pas un moment où Il ne veuille vous les donner, en une abondance toujours plus grande, si vous consentez à les recevoir. Une seule aspiration de votre cœur vers Dieu peut augmenter à chaque seconde, si vous le voulez, la vie surnaturelle dont vous jouissez déjà. En somme, Dieu est à votre merci ; vous pouvez prendre de Lui, à tout instant, autant qu'il vous plaît. Le moindre de vos désirs, dans l'ordre de la grâce, est exaucé avant d'être formulé.

Toutes ces richesses inappréciables, vous savez ce qu'elles ont coûté à Dieu. Elles Lui ont coûté son Fils unique ! Elles ont coûté à Jésus les plus horribles souffrances, les plus indicibles douleurs !

Voilà ce qu'a fait Dieu ! Voilà quel insigne bienfaiteur Dieu est pour vous. Est-ce que le cœur et la reconnaissance ne vous crient pas l'obligation impérieuse d'être ferventes, puisque la ferveur est le seul moyen de témoigner votre gratitude à Dieu et de Lui dire merci ?

Si une personne avait fait pour vous la millième partie de ce qu'a fait Dieu, vous ne sau-

riez comment vous acquitter envers elle ? et si, à votre tour, vous ne faisiez pas pour elle ce qui est en votre pouvoir, vous seriez la dernière des créatures et digne du mépris de tous.

Mais, quand il s'agit de Dieu, quand il s'agit de bienfaits si nombreux que jamais vous ne pourrez les compter, si précieux que jamais vous ne pourrez en connaître la valeur, alors l'ingratitude et l'oubli prendraient d'incalculables proportions et mériteraient tous les anathèmes.

Or, ne l'oubliez pas, le manque de ferveur c'est l'ingratitude et l'oubli envers Dieu! Vous voyez donc à quel point vous êtes obligées d'être ferventes!

Il est vrai, Dieu est si bon qu'Il ne vous fait un devoir sous peine de péché que d'une certaine mesure de ferveur: à savoir la ferveur nécessaire pour n'enfreindre aucun de ses commandements formels. Mais cette délicate condescendance, du Père qui est aux cieux, doit ouvrir et toucher votre cœur, redoubler votre désir de Lui plaire en toutes choses et donner une impulsion nouvelle à votre amour et à votre ferveur.

Méditez souvent les droits de Dieu et l'étroite dépendance où vous vous trouvez par rapport à Lui ; méditez surtout, et plus souvent encore, ses bienfaits, sa miséricorde, son amour, les grâces dont Il ne cesse de vous

combler à chaque instant; et le feu divin que Jésus est venu jeter sur la terre, s'allumera de lui-même et brûlera dans votre cœur d'une flamme immortelle et tous les jours plus ardente. « Dans ma méditation, dit le Psalmiste, le feu jaillira en brûlantes étincelles. »

TROISIÈME PARTIE

LA PRATIQUE DE LA FERVEUR

Sachant ce qu'est la ferveur, attirées vers elle par tous les pressants motifs que nous venons de rappeler, certaines personnes ne peuvent cependant y parvenir et se découragent. Que leur manque-t-il donc? La connaissance des moyens pratiques à employer et de la marche à suivre. C'est à instruire et à secourir ces personnes que nous allons nous appliquer désormais.

Cette dernière partie serait très longue, s'il fallait faire un traité en règle des moyens qui conduisent à la ferveur. Elle sera courte, parce que nous nous bornerons à donner des indications générales; mais elle sera pratiquement très utile, parce que nous nous efforcerons de rassembler et de coordonner, ici, des notions ordinairement éparses, et dont une vue d'ensemble est indispensable pour éclairer la route de la ferveur.

Tout se résume dans le concours de la grâce et de la bonne volonté : la grâce qui vient de Dieu, la bonne volonté qui vient de nous. Nous ne pouvons rien sans Dieu, mais Dieu ne peut rien sans nous. Voilà la double idée qu'il ne faut jamais perdre de vue, sous peine de s'égarer ou de s'arrêter : tantôt par présomption, lorsqu'on ne veut pas prendre la peine requise et qu'on s'imagine que Dieu va tout faire; tantôt par désespoir, lorsqu'on oublie la bonté de Dieu et la toute puissance de sa grâce.

Pour échapper à ce double écueil, nous allons montrer successivement le rôle de la *bonne volonté* et celui de la *grâce*, par rapport à la ferveur.

CHAPITRE PREMIER

Rôle de la bonne volonté.

La bonne volonté est indispensable, car *Dieu ne peut rien sans nous*. Il est bon de le répéter pour détruire les illusions funestes d'une ferveur que l'on se figure trop facile.

Pénétrées des impressions profondes, parfois des enthousiasmes d'une retraite, ou d'une communion, certaines personnes s'imaginent que, désormais, les choses iront d'elles-mêmes. Elles se sentent tellement différentes de ce qu'elles étaient, qu'elles croient volontiers que la vie a changé comme elles. Les difficultés leur semblent puériles, les obstacles des grains de sable; tout leur paraît facile. Elles se croient ferventes, enfin, réellement ferventes, et pour toujours.

Qu'arrive-t-il? Ce beau ciel s'assombrit tout à coup; la tempête recommence à souffler. Des difficultés reparaissent, auxquelles les illusionnées ne s'attendaient pas; elles n'y étaient pas préparées, elles se découragent et abandonnent tout.

Dieu ne peut rien sans vous : vous l'oubliez trop. Les meilleures retraites, les plus

grandes grâces ne suppriment pas les difficultés. Quelquefois même celles-ci redoublent; il faut s'y attendre, les prévoir et s'y préparer. Vous devez sortir d'une retraite ou d'une communion, non comme des soldats qui ont gagné la victoire et se partagent le butin, mais comme des soldats armés et prêts à engager la lutte. « Les gens d'armes batailleront, disait Jeanne d'Arc, et Dieu baillera la victoire. » Pour que Dieu donne la victoire, il faut batailler. Dieu ne peut rien sans vous.

Mais ce qui vous est demandé *n'est pas au-dessus de vos forces*. Se représenter la ferveur comme trop difficile ou même impossible; se dire : Je n'y arriverai jamais; à quoi bon essayer? A quoi bon monter pour glisser ensuite et retomber plus bas? Voilà un nouvel écueil.

Le concours de bonne volonté que Dieu vous demande est un concours proportionné à vos forces. En effet, le degré de sainteté et de ferveur auquel Dieu vous appelle diffère pour chacune. Vous n'êtes pas destinées à devenir une sainte Chantal, ni une sainte Thérèse. Dieu vous a départi une mesure de forces et de bonne volonté correspondant à ses desseins sur vous. Il a prévu vos difficultés, vos épreuves, les caractères qui viendront contrarier le vôtre, les événements qui vous meurtriront, et Il vous a préparé une somme de résistance et de bonne vo-

lonté égale à l'effort que vous devrez faire.

N'oubliez pas cela, et ne dites jamais : je ne puis pas, c'est plus fort que moi. — Vous pouvez, si vous le voulez.

Ce ne sont *pas des transformations immédiates et radicales*, des pas de géant qui vous sont demandés, ni même de grandes enjambées. Ordinairement, ce sont de *petits pas* que Dieu attend de vous, mais des petits pas de tous les jours, de tous les instants, qui vous mèneront loin. Les fourmis ne vont pas vite, elles arrivent cependant, en marchant toujours, à faire beaucoup de chemin. Lorsque vous partez pour une haute ascension, vous n'allez pas vite, non plus ; les guides expérimentés modèrent votre ardeur au départ et vous font prendre une allure lente et grave. Et cependant, après quelques heures, vous êtes étonnées, en vous retournant, de la distance que vous avez franchie.

Allez ainsi, dans le chemin de la ferveur ; l'Évangile vous le conseille : « A chaque jour suffit sa peine. » Si vous accumulez par la pensée tous les efforts que vous aurez à faire pour arriver au but, vous serez vite découragées. Allez au jour le jour et à petits pas ; vous irez loin et vite.

Si vous tombez, vous vous relèverez. Il n'arrive pas qu'aux enfants de faire des chutes : les grandes personnes en font aussi. L'essentiel est de ne pas rester à terre, et de ne pas

se dépiter, mais de s'humilier et de se relever promptement.

L'habitude vous viendra en aide et vous rendra faciles bien des efforts qui vous avaient d'abord paru impossibles. Que de choses en sont là ! L'enfant qui fait ses premiers pas se doute-t-il qu'il marchera bientôt et courra sans y penser ? La jeune fille qui se met au piano pour la première fois, se doute-t-elle que, dans peu de temps, ses doigts voleront sur les touches et les atteindront avec une étonnante justesse, sans plus même les regarder ?

Dans l'ordre humain, l'habitude centuple nos facilités et nos forces ; il en sera de même pour la ferveur.

« Moi, qui aimais tant à rester nonchalamment dans mon lit, — écrivait une jeune fille éclairée et touchée par la grâce, — maintenant je ne me réveille jamais assez tôt pour commencer ma journée et offrir à mon Créateur l'hommage de mon amour et de ma gratitude.

« Moi, qui restais des heures entières à perdre un temps précieux, à présent je déteste de demeurer inoccupée.

« Moi, qui aimais à nourrir mon esprit de mauvaises lectures, aujourd'hui je ne désire même plus ouvrir ces romans que je dévorais. Je lis la parole de Dieu et je m'en trouve bien et plus heureuse[1] . »

1. *Journal* de Berthe de Mornay.

Il est toujours temps, d'ailleurs, de vous mettre à l'œuvre quel que soit votre âge ; cela est plus difficile, j'en conviens, à mesure que l'on avance dans la vie ; il semble qu'on devienne comme les arbres, dont l'écorce se durcit et qui ne peuvent plus prendre une nouvelle direction. Cependant, dans l'ordre moral, la réforme est toujours possible. On peut toujours se perdre, hélas ! On peut, aussi, toujours se sauver, toujours s'améliorer, se sanctifier : il n'est jamais trop tard.

Et plus on vieillit, plus on approche du terme, plus aussi on devrait avoir d'ardeur en songeant à l'imminence de la fin. Encore un peu de temps et tout sera terminé ! Hâtons-nous, l'heure approche et le Juge va venir !

CHAPITRE II

Emploi de la bonne volonté.

Cette bonne volonté à quoi l'emploierez-vous? A trois choses, auxquelles tout se ramène: à *régler* votre vie, à la *réformer*, à l'*utiliser*.

La ferveur, en effet, est une conquête à entreprendre; et, comme dans toute conquête, il faut, d'abord, faire son *plan de bataille*, puis *enfoncer l'ennemi*, enfin *tirer parti de la victoire*.

I. — Le règlement de vie.

Le plan de bataille est indispensable : aucun chef d'armée ne part en guerre avant de l'avoir soigneusement arrêté. Il faut savoir où l'on va, ce qu'on fera, comment on devra s'y prendre. Le succès dépendra, pour une large part, de ces premières dispositions qui assureront l'ordre des mouvements et l'unité des efforts de la troupe. Sans un plan de bataille bien tracé, ce serait l'anarchie, la débandade et la déroute.

De même, si vous voulez acquérir la ferveur et vaincre les ennemis que vous ne manquerez pas de rencontrer sur votre route, commencez par vous faire *un règlement de vie*. La vie

réglée est la première et l'essentielle condition de la vie fervente.

Il est facile, en effet, de comprendre que, — la ferveur ayant pour but d'accomplir dans les petites choses comme dans les grandes et à tout instant la volonté de Dieu, — il faut, d'abord, se mettre en garde contre une vie de caprices, de fantaisie, de boutades, et contre toutes les inconstances et les changements de la volonté propre. Or, pour cela, rien ne vaut un règlement de vie ; on ne décide plus, alors, d'après la disposition du moment ou l'inclination de la nature, ce que l'on va faire; — mais, on s'en tient à l'indication du règlement, expression de la volonté divine. — Par là même, les intentions égoïstes, personnelles, intéressées, sont redressées; on ne cherche que le bon plaisir de Dieu : le but principal de la ferveur est atteint.

Au contraire, si vous n'avez pas un règlement de vie, vous aurez beau chercher à rectifier vos intentions, vous n'empêcherez pas la volonté propre de prévaloir sans cesse sur celle de Dieu, et de porter ainsi constamment des coups mortels à la ferveur.

La nécessité d'un règlement de vie, comme base de la ferveur, est donc évidente; et celles-là se feraient les plus dangereuses illusions qui croiraient pouvoir s'en passer[1].

1. Voir l'*Appendice I.*

II. — La réforme de la vie.

Votre vie étant réglée et dirigée, il faudra travailler à la réformer, c'est-à-dire à *combattre* les ennemis de la ferveur, qui sont *vos défauts*.

La lutte ne sera pas d'un jour, ni même de quelques mois ou de plusieurs années. Elle devra se continuer jusqu'à votre dernier soupir.

« Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus, qu'il se renie lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et qu'il me suive! »

Vous ne devrez jamais vous croire en sécurité, car vos adversaires ne désarmeront jamais complètement. Toutefois, vous les affaiblirez progressivement par les victoires partielles que vous remporterez sur eux; et, à mesure que la lutte se prolongera, elle deviendra généralement plus facile.

Il vous arrivera d'être blessées ou renversées. Relevez-vous sans retard et pansez de suite vos blessures. Celles-ci se fermeront d'autant plus vite que vous y porterez plus tôt le remède; et vos chutes vous nuiront d'autant moins que vous vous relèverez plus promptement pour reprendre votre marche en avant.

Soyez donc décidées à combattre toujours, sans jamais vous décourager.

Pour que cette lutte contre vous-mêmes soit plus efficace, les maîtres de la vie spirituelle vous recommandent de la faire porter principalement sur un défaut en particulier.

Tout chef militaire habile attaque d'abord le point central des positions de l'adversaire. Il y dirige toutes ses forces, assuré qu'il est, s'il parvient à s'en emparer, de mettre ensuite facilement l'ennemi en déroute.

L'examen particulier, qui a pour but de découvrir le défaut le plus saillant et de lui faire la guerre chaque jour, n'est donc pas une complication dans le combat spirituel, mais au contraire une simplification en même temps qu'un moyen assuré de succès.

Les méthodes pour le faire vous ont été tracées par les Saints : vous n'avez qu'à les suivre avec persévérance.

S'il arrive que, pour donner le change, l'ennemi se déplace, et qu'après avoir disparu d'un point il surgisse sur un autre, vous le poursuivrez, de la même manière, sur la position nouvelle qu'il aura prise.

Le combat spirituel, par la méthode de l'examen particulier, doit s'adapter à l'état de l'âme. Là où la nature se défend le plus, là où elle voudrait se ressaisir, c'est là que vous devez l'attaquer de préférence, vous efforçant, d'après le conseil de saint Ignace, de faire le contraire de ce qu'elle vous suggérera. Par exemple, si vous êtes tentées de raccourcir

une prière, allongez-la ; si vous avez envie de dire du mal du prochain, dites-en du bien. En un mot, ne vous bornez pas à repousser les coups de l'ennemi, en gardant une attitude défensive ; mais, passez à l'offensive et attaquez vaillamment votre adversaire. Vous doublerez vos chances de victoire et les résultats de vos efforts.

A certains moments, l'ennemi se cachera : vous serez portées à penser qu'il aura disparu pour jamais. Gardez-vous de le croire, et tenez-vous toujours attentives et défiantes. Veillez tranquillement, mais veillez prudemment.

A d'autres moments, l'ennemi redoublera ses assauts : il fera rage contre vous. Armez-vous de courage et de confiance ; c'est l'heure de vous signaler au service de Dieu ; c'est l'heure des grands progrès et des victoires éclatantes ! Jamais l'ennemi ne sera plus affaibli que lorsque vous aurez repoussé ses suprêmes efforts.

Le bon soldat préfère la lutte au repos. Il s'ennuie en temps de paix ; il a hâte de prouver sa valeur et de gagner ses galons.

Craignez la paix plus que la guerre, le repos plus que la fatigue. Voyez dans la paix un danger, une tentation de vous amollir. Voyez dans la lutte une occasion de progrès, un moyen certain de plaire à Dieu.

Les âmes pusillanimes sont vaincues à

l'avance. Les âmes généreuses grandissent en face de l'effort.

Votre ferveur sera d'autant plus profonde, elle aura d'autant plus de mérite et d'éclat aux yeux de Dieu, qu'elle vous aura coûté davantage. Elle s'accroîtra de toutes vos peines, de tous vos sacrifices, de toutes vos victoires. « Ceux qui sèment dans les larmes, dit l'Écriture, récolteront dans l'allégresse ! »

III — L'UTILISATION DE LA VIE.

La victoire n'est pas un but : elle est un moyen de s'emparer du territoire et des biens de l'ennemi, afin de les *utiliser* au profit de la patrie.

Pareillement, l'âme ne doit pas se borner à remporter la victoire sur ses défauts. Maîtresse d'elle-même, il faut qu'elle *emploie ses forces pour le bien de ses semblables*. La ferveur qui ne penserait qu'à soi serait une ferveur égoïste, une fausse ferveur. Il n'y a de véritable ferveur qu'à la condition expresse de *vivre pour les autres*.

Dieu aurait pu nous créer comme autant de petits centres indépendants, chacun n'ayant à répondre que de soi. En pareille hypothèse nous n'aurions pas eu à nous préoccuper du prochain.

Mais Dieu a créé l'humanité sur un tout autre plan. Il en a fait un vaste corps, — c'est

la comparaison de saint Paul, — dont chaque membre se relie à l'ensemble et influe sur lui en bien ou en mal. La vie pour soi, la vie isolée et égoïste est en contradiction ouverte avec les desseins de Dieu. « La volonté expresse de Dieu, dit l'Écriture, est que chacun s'occupe de son prochain. »

La personne fervente ne doit donc pas s'isoler, ni se renfermer en elle-même : mais il faut qu'elle se pénètre de *l'urgence du devoir familial et social.* Chez elle, comme au dehors, au foyer domestique et dans le monde, partout enfin, sa constante préoccupation sera de faire du bien aux autres. L'âme fervente veut être essentiellement une *âme d'apôtre.*

Il ne lui suffira donc pas d'être pieuse et de remplir ses devoirs envers Dieu. Elle comprendra la parole de saint Jean : « Celui qui prétend aimer Dieu qu'il ne voit pas et qui n'aime pas son prochain qu'il voit, est un menteur. » Elle aimera son prochain. Et, parce qu'elle l'aimera comme Dieu le veut, elle lui désirera tout le bien possible et elle le lui procurera dans la mesure qui dépendra d'elle.

Elle se souviendra avec quelle force l'Évangile a condamné l'inutile qui enfouit le talent que Dieu lui a confié. Elle se rappellera, en tremblant, les paroles du jugement dernier rapportées par Notre-Seigneur et en vertu

desquelles les réprouvés seront condamnés pour le *seul motif* d'avoir *omis le bien*. Dans le grand livre écrit, qui lui sera présenté lorsqu'elle paraîtra devant Dieu, ce qu'elle redoutera davantage, plus encore que la page écrite contre elle, ce sera *la page laissée en blanc*, la page de ses omissions.

Aussi s'interrogera-t-elle souvent pour savoir si elle fait *assez de bien*, si elle fait *tout le bien* que Dieu attend d'elle et si elle utilise, comme Dieu le voudrait, tout ce qu'elle a reçu de Lui : son intelligence, sa volonté, son cœur, ses forces, son temps, son argent, les influences dont elle dispose ?

Qu'est-ce aimer ? sinon vouloir le bien de ceux qu'on aime ! Qu'est-ce aimer Dieu et le prochain ? sinon vouloir procurer la gloire de Dieu et le bien du prochain. Et, puisque la ferveur est la perfection de l'amour, qui doit avoir plus de zèle que l'âme fervente ?

D'autre part ce zèle, étant inspiré par l'amour, devra être réglé d'après la volonté de Dieu. La volonté de Dieu, qui est pour l'âme fervente la loi absolue de sa sanctification personnelle, sera donc aussi pour elle la loi inviolable de son zèle.

Elle fera, non le bien qui lui plaît, mais celui qui plaît à Dieu. Elle n'entreprendra rien sans consulter Dieu par la prière, et sans consulter aussi ceux qui tiennent près d'elle la place de Dieu.

Dans la manière de faire le bien et de diriger ses œuvres, ce sera encore la pensée de Dieu qu'elle cherchera et non la sienne propre. En toutes choses, elle se comportera selon les idées de Dieu et non selon ses idées à elle.

Elle se défiera d'une activité trop naturelle, d'un zèle purement humain, de toutes ces satisfactions, enfin, dans lesquelles il est si facile de se complaire et qui enlèvent à Dieu ce que l'on s'attribue à soi.

Elle ne se découragera non plus jamais, sachant, comme le dit saint Bernard, que « Dieu ne nous demande pas la guérison de ses brebis, mais qu'Il se contente des soins que nous leur donnons ; et que ce ne seront pas les résultats de nos travaux qu'Il récompensera, mais nos efforts » pour Lui plaire.

Le zèle de l'âme fervente sera le plus surnaturel et le plus pur, le plus sage et le plus prudent, le plus généreux et le plus inlassable, le plus béni et le plus fécond, parce qu'étant puisé aux sources même de l'amour, il aura Dieu seul pour inspirateur et pour règle, pour guide et pour soutien, pour but et pour récompense.

CHAPITRE III

Rôle de la grâce.

Si nous pouvons et devons toujours travailler généreusement à la ferveur, si Dieu ne peut rien sans nous, il est également vrai que *nous ne pouvons rien sans Dieu.*

Nécessaire pour la ferveur, la bonne volonté est absolument insuffisante par elle-même, comme nos mains seraient impuissantes à construire une maison sans matériaux et sans outils. Ne compter que sur soi pour édifier la ferveur dans l'âme, c'est se condamner à ne construire que des châteaux de cartes. La ferveur est, avant tout, une œuvre surnaturelle qui réclame le *concours de la grâce*, le concours de Dieu.

Ce concours vous est assuré ; Dieu le veut plus que vous, et il n'y a que vous qui puissiez vous en priver par votre faute.

La *confiance* en Dieu est la base fondamentale de la ferveur, comme le manque de confiance en est la ruine, car Dieu ne donne sa grâce qu'à ceux qui l'espèrent et la demandent.

Une des plus grandes causes d'insuccès et de découragement profond et presque irrémédiable est que vous ne croyez pas assez à la coopération de Dieu, que vous ne comptez pas assez sur son secours et sur sa grâce : ce qui a pour effet de vous en priver dans la plus large mesure. Il ne suffit même pas d'espérer avec confiance la grâce de Dieu et de croire que son concours, sans lequel vous ne pouvez rien, ne vous sera jamais refusé ; il faut encore recourir à la grâce, *aller la puiser à ces deux sources* toujours ouvertes : la *prière* et les *sacrements*.

Quelques conseils pratiques sont ici nécessaires pour les âmes qui veulent sérieusement avancer dans la ferveur.

CHAPITRE IV

Les sacrements.

Comprenez, d'abord, l'*importance vitale* des sacrements.

Il est vrai que Dieu peut vous accorder sa grâce directement et sans intermédiaire. Mais Dieu a décidé de la donner ordinairement par les sacrements.

Selon l'enseignement de l'Église, les sacrements *contiennent* réellement la grâce ; ils la puisent dans le sein de Dieu pour vous l'apporter, comme ces canaux qui vont prendre l'eau à sa source pour l'amener jusqu'à vous. On peut dire encore que les sacrements sont les actes même de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est la véritable source de la grâce; il vous la mérite comme homme, il vous la donne comme Dieu ; quand le sacrement agit sur vous, c'est Jésus-Christ qui agit en vous.

Si vous êtes pénétrées de ces vérités, de la sainteté des sacrements et des trésors inappréciables de grâces qu'ils renferment, vous vous poserez deux questions : Ai-je *assez fréquemment* recours aux sacrements ? Dans

quelles dispositions suis-je pour les recevoir ?

Il y a des personnes qui ne s'approchent *pas assez souvent* des deux sacrements institués spécialement pour renouveler sans cesse et augmenter la vie de nos âmes : la Pénitence et l'Eucharistie. C'est la vraie raison de leur langueur spirituelle et de cet état d'anémie morale dans lequel elles végètent.

La confession et la communion ont un rôle de premier ordre dans la vie spirituelle. Y recourir, une fois par mois au moins, est l'indispensable condition pour ne pas reculer. Il est même difficile d'avancer sérieusement sans y recourir, au moins, une fois tous les huit ou quinze jours. Pour le plus grand nombre la communion plus fréquente encore est nécessaire. C'est une question particulière à régler avec le confesseur. L'essentiel, ici, est d'en souligner l'importance hors ligne, mise davantage encore en relief par le récent *Décret* du Souverain Pontife sur la communion quotidienne.

Les *dispositions* que l'on apporte à la réception des sacrements n'influent pas moins sur le progrès de l'âme ; c'est une vérité que l'on oublie trop. Une même absolution, une même communion, produisent des effets absolument dissemblables selon les dispositions du pénitent et du communiant ; il faut s'en bien convaincre.

La grâce n'agit pas toute seule par une action physique et automatique : la collaboration de l'âme lui est aussi nécessaire que celle de l'estomac à l'aliment qu'il reçoit.

L'aliment contient la vie matérielle, la grâce la vie spirituelle.

Mais, il faut que l'aliment s'assimile à l'organisme : c'est le travail de la digestion. Ce n'est pas ce que l'on mange qui profite, c'est ce que l'on digère.

Il faut aussi que la grâce s'unisse à l'âme : c'est le travail de la disposition, par laquelle seulement se fait la digestion morale et le profit spirituel.

Si l'aliment matériel n'augmente pas la vie et la force, il leur nuit; c'est l'indigestion, qui alourdit et fatigue l'organisme.

Si l'aliment spirituel ne tourne pas au profit de l'âme, il se retourne contre elle par la profanation ou au moins l'abus de la grâce.

Les âmes pieuses passent trop légèrement sur ces considérations de la plus haute portée ; elles devraient s'en pénétrer en les méditant sans cesse.

Or, la disposition fondamentale pour profiter des sacrements, pour que le travail d'assimilation se fasse sans obstacles, c'est la *contrition* des péchés. Celle-ci ne doit pas toujours se mesurer au plus ou moins grand nombre de fautes commises après la confession. Le nombre de nos péchés dépend de notre nature

plus ou moins passionnée, des tentations plus ou moins fortes, des occasions plus ou moins nombreuses; il ne constitue pas un critérium certain du degré de la contrition. Les unes pécheront davantage et auront plus de réelle contrition ; d'autres pécheront moins et auront cependant moins de contrition.

La contrition est le sincère regret des fautes commises, le ferme propos de n'y plus retomber; elle est dans la volonté et dans le cœur, encore plus que dans les actes. Elle forme l'élément essentiel de l'amour de Dieu; car l'amour de Dieu exclut nécessairement la volonté de pécher.

Là est donc le point précis où vous devez porter vos efforts, pour tirer des sacrements tout le profit que Dieu y a placé pour vous, et ne rien perdre des grâces qu'ils contiennent.

C'est le cœur et la volonté qu'il faut regarder, surveiller, réformer, mettre en bon état; comme le médecin s'applique à soigner l'estomac du malade, sachant bien que c'est par lui que les forces et la santé reviendront.

En résumé, s'il y a tant d'âmes qui s'endorment dans une torpeur déplorable, ou qui se traînent dans une sorte d'anémie incurable, c'est qu'elles manquent de nourriture ou digèrent mal ; je veux dire, c'est qu'elles ne s'approchent pas assez souvent des sacrements ou qu'elles n'y apportent pas les dispositions requises.

Les sacrements, fréquemment et bien reçus, renouvelleraient, en peu de temps, toutes les énergies vitales, guériraient toutes les maladies spirituelles, réchaufferaient les âmes les plus refroidies, ressusciteraient les mortes elles-mêmes, et communiqueraient à toutes, avec la plénitude de la santé, le courage, l'ardeur, l'élan, le zèle : en un mot, la véritable ferveur!

CHAPITRE V

La prière.

Si nécessaires que soient les sacrements pour la ferveur, la prière l'est davantage encore. Elle l'est par rapport aux sacrements, puisque c'est elle en somme qui crée et *qui constitue ces dispositions* desquelles dépend l'action efficace des sacrements. La contrition, l'amour, en effet, sont une des formes de la prière au sens général du mot. Et la prière, au sens précis de demande, est nécessaire pour obtenir la contrition et l'amour.

En outre, la prière, en elle-même, est unes *source merveilleuse de grâce constamment à notre portée.* Nous ne pouvons pas toujour recevoir les sacrements, et l'Église en a limité la fréquence : on ne peut pas communier plus d'une fois par jour. Mais on peut toujours prier, en public comme en particulier, au milieu du monde comme dans la solitude ; on peut faire la communion spirituelle autant de fois qu'on veut ; il n'est pas d'instants où l'on ne puisse, par la prière, puiser dans le trésor de la grâce.

La prière surpasse donc les sacrements en importance pour l'acquisition de la grâce et sa multiplication dans l'âme. Par suite, deux questions se posent ici, comme pour les sacrements : Priez-vous *assez ?* Priez-vous *assez bien* ?

Il y a, pour chaque âme, une mesure de prière nécessaire, sous peine de ne plus vivre de la vie de Dieu ; soit que la négligence de la prière devienne assez grave pour constituer par elle-même un péché mortel, soit qu'elle vous affaiblisse assez pour vous y laisser tomber.

Mais il y a aussi une mesure de prière nécessaire pour l'entretien de la ferveur, et faute de laquelle la ferveur baisse et s'éteint comme une lampe qui n'a plus assez d'huile.

La *quantité* de prières et d'exercices de piété, à faire chaque jour, doit donc être déterminée avec le plus grand soin : c'est encore une question d'alimentation, et par conséquent une question vitale.

Laisser au hasard le genre d'exercices de piété que l'on fera et le temps qu'on y donnera, s'abandonner sur ce point à l'inconstance et à l'infidélité, c'est commettre une grave imprudence et condamner la piété à une ruine certaine.

Combien peu de personnes font attention à cela, ou veulent s'en rendre compte ! On s'aveugle sur ce point gênant et l'on cherche à se persuader qu'il a moins d'importance qu'on

ne le dit, ou du moins qu'il s'agit d'à peu près et d'une fidélité largement entendue. Erreur funeste, qui toujours paralyse et souvent détruit la ferveur.

Il y a quelque chose, enfin, de plus nécessaire encore que la fidélité et la régularité dans la prière, c'est la *qualité* de la prière.

La vraie prière *vient du cœur* ; toute prière qui ne viendrait pas du cœur, ne serait qu'un faux semblant de prière, une prière pharisaïque, une prière morte.

La prière est le libre mouvement de l'âme vers Dieu : prier, c'est chercher Dieu sincèrement, Le vouloir loyalement. Sentir le besoin de Dieu, faire effort pour aller à Dieu, voilà l'essence de la prière ; et ce doit être l'âme de vos exercices de piété, pour qu'ils vous vivifient réellement.

Bien plus, une chrétienne qui veut avancer sérieusement dans la ferveur doit accomplir le précepte du Maître : « Il faut *toujours prier* et ne se lasser jamais. » Elle doit pouvoir dire, comme le Prophète royal : « *Mon âme est toujours au Seigneur.* » Ce moyen est le plus nécessaire pour acquérir promptement la ferveur.

Comment en venir là ? Beaucoup plus aisément qu'on ne pense. Il suffit de prendre peu à peu l'habitude de tout rapporter à Dieu et de voir Dieu en toutes choses.

Est-ce donc trop difficile ? Est-ce que le

souvenir de ceux que vous aimez ne vous est pas présent sans cesse ? Est-ce que, même lorsqu'ils sont absents, vous ne les sentez pas présents ? Et, quand ils sont partis pour le grand voyage dont on ne revient pas, si vous les avez vraiment aimés, y pensez-vous moins ? Ne vous enveloppent-ils pas toujours de leur tendresse, comme d'une atmosphère qui vous réchauffe ? Ne les sentez-vous pas près de vous, comme des anges tutélaires ?

Les lieux où ils ont vécu, les objets qui leur ont servi, les travaux qu'ils ont laissés, ne vous rendent-ils pas plus vifs encore et plus profonds leur souvenir et le sentiment de leur présence ?

Mais qui donc doit vous être plus cher que Dieu ? N'est-Il pas le Père, l'Ami, le Frère, l'Époux, le Bienfaiteur ? Qui vous a donné plus que Lui ? Qui vous a aimées davantage ? Qui vous a comblées de plus de faveurs ?

Le ciel et la terre, la nature tout entière, sont ses œuvres. Elles sont là, sous vos yeux, sans cesse ; vous en vivez. Cet air que vous respirez, ce pain que vous mangez, cette eau que vous buvez, tout ce qui entretient et renouvelle votre vie, toutes ces choses ou ces créatures qui vous donnent mille satisfactions, ce sont les œuvres de Dieu.

Ces œuvres ne sont pas, comme les nôtres, séparées de Celui qui les a faites ; mais l'ouvrier divin est dans son œuvre ; Dieu est par-

tout, en toutes choses ; Il anime et vivifie tout ; et, sans sa présence et son action dans les êtres et dans les choses, rien ne serait, ni ne subsisterait.

Et vous diriez qu'il est difficile de penser à Dieu toujours ? Mais, c'est de ne pas y penser qui devrait être difficile, impossible, si nous réfléchissions un instant !

Oh ! que le cri du Prophète est beau ! Qu'il est naturel et vrai : « Mon âme est toujours au Seigneur ! » Et comme avec un peu de bonne volonté vous en arriveriez là facilement !

Quelle force alors ne serait pas la vôtre ? Déjà, le souvenir de vos bien-aimés vous est un si puissant secours ! Les exemples qu'ils vous ont donnés, les conseils que vous en avez reçus, leur estime que vous désirez garder, la volonté de rester dignes d'eux, quels stimulants pour votre mollesse ! Et, dans vos heures de défaillance, quel soutien !

Que serait-ce donc de la pensée de Dieu, de son souvenir, du sentiment de sa présence, de la certitude qu'en allant à Lui Il viendra à vous, qu'en L'appelant au secours Il vous aidera de sa toute-puissance ?

Oh ! alors, rien ne vous arrêterait, et, comme le Prophète, vous pourriez vous écrier : « Je volerai sur les ailes des vents ! »

Viennent les tentations les plus violentes et les tempêtes les plus redoutables, au lieu de vous briser, si vous priez, elles vous élève-

ront davantage encore : vous volerez sur les ailes des vents !

Viennent les afflictions et les souffrances, les peines de l'âme et les douleurs du corps ; si vous priez, au lieu de vous abattre, elles vous grandiront : vous volerez sur les ailes des vents !

Viennent la sécheresse et l'abandon, les désolations et toutes les épreuves spirituelles, avec quelque violence qu'elles soufflent sur vos âmes, au lieu de les courber vers la terre, si vous priez, elles les emporteront jusqu'aux cieux : vous volerez sur les ailes des vents !

Quand une âme s'est une fois attachée à Dieu, quand elle s'est habituée à la prière, quand elle s'est unie à Jésus-Christ par les liens d'une vraie ferveur, tout ce qui affaiblirait les autres la fortifie, tout ce qui les renverserait la relève, et elle monte sans cesse, sur les ailes de la tribulation, vers la divine lumière et la céleste beauté : elle vole sur les ailes des vents !

Que votre ferveur s'appuie donc sur une *incessante prière*, sur cette *prière du cœur* qui devient meilleure et plus douce à mesure qu'on s'y donne plus généreusement !

Qu'elle se retrempe souvent, qu'elle s'alimente aux sources divines des sacrements bien reçus !

Qu'elle se renouvelle sans cesse dans une volonté généreuse par le sentiment de ce

qu'elle doit à Dieu, dans une volonté humble par le sentiment de sa propre faiblesse, dans une volonté confiante par la certitude des secours surnaturels qui ne lui feront jamais défaut !

Alors, votre ferveur ne sera plus sujette à toutes ces inconstances et à tous ces compromis, à toutes ces reprises et à toutes ces défiances envers Dieu, qui vous arrêtent sur la route, — quand vous ne reculez pas, — et qui vous désolent et vous découragent.

Alors, votre ferveur grandira chaque jour ; elle deviendra plus brillante, plus chaude, elle s'élevera dans votre âme comme un radieux soleil dont la marche régulière fait succéder à l'aurore le plein jour, et répand bientôt sur la nature tout entière des torrents de lumière, de chaleur et de vie.

Sous cette bienfaisante influence, vos défauts disparaîtront peu à peu ; ils s'enfuiront comme ces bêtes fauves qui se cachent au fond des forêts quand la lumière se montre.

Votre âme deviendra une terre nouvelle, une terre sacrée, où pousseront en abondance des fleurs et des fruits à la gloire du Créateur et du Maître de l'Univers.

Votre âme sera, enfin, le royaume de Dieu, où la paix règnera, en attendant la gloire et le jour de l'éternelle justice et des définitives récompenses !

CONCLUSION

La persévérance dans la ferveur. Ne plus voir que Jésus seul.

Lorsque le Sauveur du monde eut conduit sur le Thabor ses trois disciples privilégiés, Pierre, Jacques et Jean, — ceux qu'il devait plus tard amener à Gethsémani et rendre témoins de ses souffrances, — arrivé au sommet de la montagne, il se mit en prière. Aussitôt, ses vêtements devinrent blancs comme la neige, son visage resplendissant comme le soleil, et l'on vit apparaître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui. Ils parlaient de toutes les souffrances que Jésus allait endurer à Jérusalem. Pierre dit alors à Jésus : « Seigneur, il fait bon d'être ici, dressons-y trois tentes afin d'y demeurer. » Une nuée lumineuse les enveloppa et l'on entendit une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. »

Alors, les disciples tombèrent, saisis de frayeur ; mais Jésus s'approchant les toucha et leur dit : Levez-vous et ne craignez pas ; et,

levant les yeux, « *ils ne virent plus que Jésus seul !* »

Ne plus voir que Jésus seul, voilà l'infaillible moyen de persévérer dans la véritable ferveur.

Tant que vous serez sur le Thabor, dans la ferveur sensible, dans la joie, dans la paix, dans la lumière, ce sera facile. Jésus vous apparaîtra si beau, si majestueux, si rayonnant de douceur, de bonté, d'amour, si attirant, si divin ! Vous verrez Dieu dans son Christ avec tant d'éclat et de vérité ! Vous vous écrierez, comme saint Pierre : « Seigneur qu'il fait bon d'être ici ! » Si nous pouvions y demeurer ! Si nous pouvions garder toujours ces pensées, ces sentiments, cette douce chaleur qui remplit notre âme et y fait circuler la vie, que ce serait bon et que tout nous semblerait facile !

Mais il faudra voir finir ce temps de repos et de consolation ; il faudra descendre de ce Thabor, retourner dans la plaine. Vous retrouverez les devoirs difficiles, les tentations, les épreuves ; le combat, le dur combat de chaque jour recommencera. Oh ! alors, ne soyez pas tristes comme celles qui ne cherchent que la jouissance, et qui, lorsque la jouissance est passée, retombent sur elles-mêmes, dans le pire des égoïsmes.

Mais descendez de votre Thabor pour retourner à vos devoirs joyeusement, comme

celles qui sentent le prix des bienfaits de Dieu, et dont le cœur déborde de reconnaissance et d'amour.

De quoi s'entretenaient Moïse, Élie et Jésus sur le Thabor ? Ils parlaient de la Passion et de toutes les souffrances que le Sauveur allait endurer. Vous aussi, vous devez avoir votre passion, et votre passion bien supportée sera la preuve de votre amour.

Vous avez eu part aux joies du Sauveur, à son Thabor; il faut que vous le suiviez à Gethsémani et au Calvaire; il faut que vous ayez part à ses douleurs.

Jouir avec lui, c'est trop facile; et qui ne le voudrait? Souffrir avec lui, c'est difficile ; il faut le vouloir.

C'est maintenant qu'on va savoir si vous aimez Jésus, si votre ferveur est sincère et vraie, si vous avez du cœur et de la reconnaissance.

Voulez-vous le secret de ne pas faiblir dans la lutte? de vous offrir généreusement aux clous, aux épines, aux fouets, aux crachats, aux outrages, d'attacher joyeusement votre corps et votre âme à la croix ?...

Les Apôtres *ne virent plus que Jésus seul.* Faites comme eux. « Celui qui s'attache à Jésus, dit l'Imitation, sera affermi pour l'éternité. » Ne voyez plus que Jésus dans le *prochain*, Jésus en *vous-mêmes*, Jésus en *Dieu*; et vous serez inébranlables et invincibles.

En effet, ce qui vous déroute et vous déconcerte, c'est d'abord le *prochain*. Vous le voyez dans ses travers, dans ses défauts, dans les mauvais sentiments qu'il nourrit contre vous, et souvent dans ceux que vous lui prêtez et qu'il n'a pas. Votre imagination s'échauffe, votre cerveau s'exalte, votre cœur s'envenime, vous êtes bouleversées ; c'est plus fort que vous, vous ne pouvez plus aimer.

Mais ne voyez plus votre prochain en lui-même : *ne voyez que Jésus seul*, et tout changera, tout s'apaisera.

Ne voyez que Jésus dans vos *supérieurs :* ne raisonnez pas leurs commandements, ne discutez pas humainement leurs ordres ; n'y regardez que l'autorité, son rôle, sa mission, l'occasion de vous assouplir, de vous humilier, d'obéir, de plier votre raison, d'abaisser votre orgueil, de faire un acte surnaturel de foi en reconnaissant le divin dans l'humain.

Ne voyez que Jésus dans vos *égaux :* Jésus qui s'est fait votre frère, et qui veut que vous lui rendiez dans vos frères et sœurs, dans votre prochain, toute la bonté, toute l'indulgence, toute la mansuétude, toute la charité dont il vous a comblées.

Ne cherchez pas à recevoir, ne songez qu'à donner ; ne pensez pas à la manière dont on vous traite, ne cherchez qu'à bien traiter les autres. Vous êtes les débiteurs du prochain, puisque vous l'êtes de Jésus, qui veut regar-

der comme fait à lui tout ce que vous ferez aux autres.

Ne voyez que Jésus dans vos *inférieurs :* Jésus qui a lavé les pieds de ses apôtres, qui s'est fait le serviteur de tous et qui veut vous servir dans la personne de ceux qui sont sous vos ordres ; traitez-les avec douceur, patience, bonté, reconnaissance, comme vous traiteriez Jésus.

Ne voyez que Jésus dans votre *mari* et vos *enfants :* Jésus qui, par vos soins, veut vivre et grandir dans leur esprit, dans leur cœur, dans leur âme, et les posséder tous les jours davantage. Alors, vous les aimerez d'un amour plus désintéressé, plus constant, plus fort, plus sincère, plus dévoué ; vous les rendrez meilleurs et plus heureux ; vous le deviendrez vous aussi.

Ne voyez que Jésus dans le *monde :* Jésus vivant dans les justes ; Jésus chargé de liens, blessé, meurtri, dans les âmes tièdes ; Jésus crucifié, dans les pécheurs. Votre amour pour lui s'accroîtra sans cesse. L'émulation sainte que les justes vous inspireront, la compassion, la piété, le zèle que les tièdes et les pécheurs feront naître en vous, tout vous attachera chaque jour plus fortement à lui.

Ne voyez que Jésus dans les *pauvres*, dans les *malades*, dans les infirmes, dans les agonisants, dans tous ceux qui souffrent et qui pleurent : Jésus pauvre et dénué, souffrant et

pleurant, continuant dans ses membres toutes les douleurs de sa passion et de sa mort.

Alors, vos visites de charité seront parfaitement faites ; elles réjouiront les anges ; elles seront un grand bien pour vous, un grand bien pour le prochain.

« *Ils ne virent plus que Jésus seul !* »

Ce qui vous abat et vous décourage, après le prochain, c'est *vous-mêmes*.

Vous voyez trop vos misères, vos faiblesses, vos perpétuelles impuissances, et le cœur vous manque pour aller de l'avant.

Mais, ne vous voyez plus vous-mêmes, *ne voyez que Jésus seul*, et tout se transformera, le courage vous reviendra.

Ne voyez que Jésus dans vos *tentations :* il a voulu être conduit par le Saint-Esprit au désert pour y être tenté. La tentation vous est nécessaire ; c'est Jésus qui la permet pour vous éprouver, pour vous faire mériter la couronne de vie ; c'est lui qui vous donnera la force de la surmonter.

Ne voyez que Jésus dans vos *chutes :* la tristesse que vous lui avez causée, la peine que vous lui avez faite. Votre repentir sera plus prompt, votre contrition plus sincère, votre ferme-propos plus sérieux. Vous vous relèverez plus vite et vous retomberez moins souvent

Ne voyez que Jésus dans vos *devoirs :* ils vous coûteront moins ; vous vous y appliquerez

avec plus de cœur; vous les accomplirez mieux; vous y serez plus fidèles; vous y persévérerez davantage.

Ne voyez que Jésus dans vos *incertitudes*, dans vos hésitations, dans les conseils à donner, les initiatives à prendre, les décisions à arrêter, les responsabilités à assumer: vous y verrez plus clair, vous marcherez d'un pas plus sûr, vous éviterez de faire fausse route et de vous égarer.

Ne voyez que Jésus dans vos *épreuves:* que l'esprit ou le cœur, l'âme ou le corps, portent la croix et soient meurtris, ne voyez que Jésus dans cette croix, dans cette meurtrissure; elle vous sera douce et légère, vous ne la sentirez presque plus.

Ne voyez que Jésus dans les *vertus* à acquérir: au lieu de l'humilité, voyez Jésus humble de cœur; au lieu de la bonté, Jésus infiniment bon; au lieu de la charité, Jésus fournaise d'amour; au lieu de la patience, Jésus très patient; et ainsi de toutes les vertus. Combien leur charme deviendra plus grand, leur attraction plus puissante, plus irrésistible! Ce ne seront plus des vertus mortes, mais des vertus vivantes; ce sera Jésus qu'il s'agira de copier, de reproduire en vous, de faire vivre dans votre âme.

Ne voyez que Jésus dans vos *œuvres:* Jésus dont il faut procurer la gloire, étendre le règne, accomplir la volonté. Tout l'esprit humain que

vous y apportez tombera par là même; tous les défauts qui s'y glissent insensiblement disparaîtront : jalousie, rivalité, orgueil, esprit de domination, tout s'en ira. Seuls, l'esprit de foi et l'amour de Dieu en seront l'âme et l'inspiration constante. Tout sera bien fait, tout sera béni, tout prospérera.

« *Ils ne virent plus que Jésus seul !* »

Enfin, ce qui vous trouble et vous effraie souvent, c'est *Dieu* Lui-même : Dieu dont les redoutables attributs vous déconcertent, Dieu qui est trop haut, trop loin, trop grand, trop insaisissable. Éblouies parfois, comme les apôtres, vous tombez de crainte.

Mais *ne voyez plus que Jésus seul* et vous ne craindrez rien : Jésus dans la *justice* divine, pour vous l'adoucir. Il est venu satisfaire en votre nom; il a pris sur lui toutes vos iniquités ; il les a effacées dans son sang ; il a déchiré l'arrêt de mort qui était porté contre vous. Il est votre avocat, votre caution ; avec lui, qu'avez-vous à craindre de la justice divine? « Sa vérité vous entourera d'un bouclier. » En lui, « la justice et la paix se sont embrassées. »

Ne voyez que Jésus dans la *miséricorde* divine : elle vous paraîtra plus grande. « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver. Il est venu chercher et sauver ce qui avait péri. » Il a pardonné à tous les pécheurs repentants, du haut

de sa croix, il a excusé jusqu'à ses bourreaux, il a prié pour eux : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Il est l'incarnation de la miséricorde divine. En lui, Dieu apparaît tout amour et toute bonté. C'est en lui que Dieu s'est réconcilié le monde.

Ne voyez que Jésus dans la *puissance* de Dieu : Il vous la révélera plus étendue et plus éclatante. Où Dieu a-t-il jamais accompli plus de prodiges, déployé plus de force que dans son Christ ? L'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, bien plus que la Création de l'univers, font resplendir la toute-puissance divine.

Ne voyez que Jésus dans la *Providence :* elle vous semblera plus attentive encore à tous vos besoins, plus touchante, plus maternelle, plus digne de votre amour et de votre reconnaissance.

Oh ! que la vie tout entière se transformerait à vos yeux, si vous saviez ainsi *ne plus voir que Jésus seul, en toutes choses et en toutes créatures !* comme vos horizons s'agrandiraient, s'illumineraient ! comme votre âme s'élèverait, se fortifierait, se dégagerait peu à peu de tout l'humain, pour se transfigurer, se diviniser, pour devenir de plus en plus semblable à l'âme du Sauveur !

Quelle gloire pour Dieu ! Quelle grâce pour vous ! Quel bien pour les hommes et pour le monde ! ce serait l'accomplissement du vœu

de saint Paul : « Que Dieu soit tout en tous ! » Ce serait la prière et le désir ardent du Sauveur réalisés déjà sur la terre, en attendant qu'ils se réalisent un jour plus pleinement au ciel : « Je veux, mon Père, qu'ils soient avec moi là où je suis ! »

Ne plus voir que Jésus sur la terre, sous les voiles de la foi, ne serait-ce pas commencer déjà la vie des élus qui le contemplent sans voiles dans l'éternité ?

APPENDICE I

Le Règlement de vie.

Le Règlement de vie a une telle importance au point de vue de la ferveur qu'il nous a semblé nécessaire d'y revenir ici et de donner quelques conseils pratiques aux âmes de bonne volonté.

Vous donc qui désirez sincèrement devenir ferventes, vous préciserez, d'abord, un premier point qui est capital : *l'heure de votre lever et de votre coucher.*

« Je me coucherai et je me lèverai ordinairement à telle heure. Je ne retarderai pas mon sommeil à l'arbitraire par une lecture attachante, une conversation qui m'intéresse ou une simple fantaisie du moment. Je ne prolongerai pas le repos du matin par mollesse ou vanité. Lorsque je devrai me coucher plus tard pour des raisons sérieuses, ou en cas de fatigue exceptionnelle, je pourrai me lever plus tard. Mais, je fixerai la veille au soir cette heure plus tardive, afin de ne rien laisser au caprice et à la paresse du matin. »

Le lever, ainsi réglé, a une importance capitale pour les raisons suivantes :

1° Vous *gagnez un temps précieux* que vous ne retrouveriez plus : et, ainsi, vous ne vous exposez pas à omettre un exercice de piété ou un devoir domestique. Le plus souvent, en effet, c'est pour s'être levé trop tard que l'on manque la messe, la méditation, la

prière, ou que l'on y apporte de la précipitation et de la négligence.

Que de jeunes femmes, pour ne pas vouloir se fixer une heure de lever, le retardent peu à peu indéfiniment, se mettent à lire dans leur lit, prennent d'autres déplorables habitudes, négligent tous leurs devoirs d'intérieur, au grand mécontentement de leur mari, et arrivent à peine à être prêtes pour le déjeuner !

Les visites et les emplettes prennent l'après-midi ; les dîners, les bals et les spectacles absorbent les soirées ; il ne reste plus rien pour la vie utile et sérieuse, rien pour le devoir. La funeste habitude de ne pas se lever à l'heure a tout compromis.

2° En vous levant à l'heure, vous *habituez l'âme à dominer le corps et à le vaincre*, tandis que, dans le cas contraire, c'est le corps qui fait la loi et prend sur l'âme un empire dangereux.

3° Vous accomplissez un *sacrifice agréable à Dieu*, vous attirez sur vous et sur la journée de particulières bénédictions, et vous vous préparez par ce premier sacrifice à en accomplir bien d'autres qui ne manqueront pas de se présenter.

4° Vous êtes *satisfaites* de vous-mêmes, contentes et de *bonne humeur :* excellente disposition pour bien remplir tous vos devoirs.

5° Enfin, la *journée est bien commencée :* vous êtes, dès le début, dans le bon chemin, et vous avez toutes les chances d'y persévérer.

Ainsi, le lever du matin, par les avantages qu'il apporte, les dangers qu'il écarte et toutes les conséquences qu'il entraîne, est un point essentiel qui doit faire l'objet de vos premières résolutions.

Vous réglerez, en second lieu, *vos devoirs envers Dieu et vos exercices de piété.* Comme il est souvent difficile

dans la vie du monde d'avoir une heure absolument déterminée, toutes les fois que cela ne sera pas possible, servez-vous de la formule : *au premier moment libre*. Elle est à la fois large et précise : large, parce qu'elle se prête aux circonstances et tient compte des obstacles qui peuvent survenir malgré toute votre bonne volonté ; précise, parce qu'elle vous oblige, dès que vous le pouvez, à faire ce qui a été différé pour de sérieuses raisons, et vous empêche d'attendre, de remettre à plus tard et d'accumuler ainsi à la fin de la journée des choses que vous ne pouvez plus faire ou que vous ne pouvez plus que très mal faire.

Après vos devoirs envers Dieu, réglez vos *devoirs envers vous-mêmes :* les défauts que vous avez spécialement à combattre ; les vertus auxquelles vous devez particulièrement vous appliquer ; le temps que vous donnerez, chaque jour ou chaque semaine, au travail manuel, aux soins du ménage, à votre culture personnelle, intellectuelle et morale, à des lectures sérieuses, à l'étude de la religion ; la direction aussi, l'ordre et la méthode que vous suivrez dans ces divers travaux.

Enfin, vous réglerez vos *devoirs envers votre mari*, vos *enfants*, vos *serviteurs*, vos relations dans le *monde*, l'*apostolat*, la *visite des pauvres* et les *bonnes œuvres* que vous aurez grand soin de ne pas oublier.

Il est évident, d'ailleurs, que cette réglementation ne pourra être que très souple et très élastique, et se fera plutôt par principes généraux que par une précision d'heures et de minutes qui, étant irréalisable, serait absolument chimérique et ne servirait qu'à vous décourager. Le devoir et la piété ne doivent pas exclure la largeur d'esprit, ni jamais vous faire tomber dans la manie, l'étroitesse, le ridicule et le guindé. Vous n'êtes ni des esclaves, ni des machines. Vous

êtes les *filles de Dieu* et les épouses de Jésus-Christ : vous en avez la sainte et noble liberté.

Cette restriction est nécessaire. Sans elle, vous diriez, avec raison, que l'on vous impose un idéal tyrannique et impossible.

Mais, ces réserves admises, ne dites pas avec dédain qu'il y a dans ce règlement de vie un idéal rabaissé et que l'on veut vous faire tomber dans *les petites choses*.

A celles qui parleraient ainsi, il faudrait répondre : Vous n'avez pas le sens des grandes choses. Vous ne savez donc pas que les petites choses sont le fondement indispensable et comme la texture des grandes ; que la plus belle tapisserie est le résultat d'une multitude de petits points qui se fondent dans le tout et produisent la beauté, l'harmonie et le fini de l'ensemble ; que le plus étonnant chef-d'œuvre de la statuaire ou de la peinture est le produit d'une foule de petits coups de ciseau ou de pinceau ; que l'organisme le plus admirable est l'ensemble d'une multitude de cellules imperceptibles ; et qu'il y a là une loi constante et universelle que l'on retrouve dans toute la nature inanimée ou vivante : les infiniment petits sont la condition et la structure des infiniment beaux !

C'est par le soin des petites choses que se sont formés tous les grands hommes et tous les Saints, toutes les femmes supérieures, toutes les solides chétiennes. Et voilà pourquoi, dans l'Évangile, Notre-Seigneur a voulu relever l'importance des petites choses en y montrant la cause des plus magnifiques récompenses :

« Bon et fidèle serviteur, parce que tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établirai sur de très grandes. Mais celui qui est infidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes. »

Votre règlement de vie entrera donc dans les détails et précisera tout ce qui peut l'être. Combien alors il sera précieux pour vous! Quels avantages et quels secours vous y trouverez!

1° Vous ferez *beaucoup plus de choses*, parce que vous aurez du temps pour tout. Les personnes sans ordre n'arrivent à rien, ne font réellement rien. Mais celles dont la vie est ordonnée doublent en quelque sorte les heures : la somme de devoirs, de choses utiles, de jouissances même qu'elles font entrer dans une journée est incroyable.

2° Vous ferez *mieux toutes choses*, parce que vous ferez tout avec calme, sans inquiétude, ni agitation. La personne sans ordre pense à tout à la fois, passe d'une chose à une autre, laisse celle-ci pour prendre celle-là : elle est à tout, excepté à ce qu'elle fait ; voilà pourquoi elle fait tout mal.

Celle qui a de l'ordre, sait que chaque chose a sa place et qu'il y a une place, dans la journée, pour chaque chose. Elle ne se précipite, ni ne se presse ; elle ne pense qu'à ce qu'elle fait, elle s'y donne tout entière, et c'est ainsi qu'elle fait toutes choses très bien.

3° Vous vous *fatiguerez moins*, parce que gardant le calme et la paix, vous éviterez cette agitation nerveuse, cette excitation constante, cette espèce de fièvre physique et morale d'où découlent vos plus grosses fatigues, et qui usent si vite vos forces et votre santé.

4° Vous serez *exactes*. L'exactitude a été surnommée : « La politesse des rois. » On pourrait l'appeler : la politesse des vertus. Elle en est comme le poli, le doux vernis et l'éclat, l'aimable rayonnement. C'est aussi la condition sans laquelle on ne vous tiendra pas compte de beaucoup d'autres sacrifices.

L'inexactitude est un manque de charité envers le

prochain, que vous irritez en le faisant attendre. Et c'est un tort immense que vous vous faites à vous-mêmes, car en vous attendant on s'impatiente et ce ne sont pas vos qualités que l'on compte et que l'on relève, mais vos défauts. Une vie ordonnée vous fera faire toutes choses avec exactitude.

5° Enfin vous aurez *plus de mérite* dans tout ce que vous ferez. Le principe de toutes vos actions ne sera plus l'arbitraire, le caprice ou la passion du moment : mais ce sera le devoir et la volonté de Dieu.

Votre règlement ne sera pas semblable à une machine qui fonctionne automatiquement : ce ne sera pas un corps sans âme, mais ce sera un corps vivant, que Dieu lui-même animera de ses inspirations et de son souffle. C'est ainsi que chacune de vos actions, même la plus insignifiante, s'élèvera, se transformera, se surnaturalisera par l'intention qui en sera l'âme, et, comme le verre d'eau de l'Evangile, deviendra le prix de l'éternité. Tandis que la femme qui gaspille son temps dans le désordre et l'inutilité, ou le profane dans le plaisir et le scandale, paraîtra devant Dieu les mains vides et l'âme chargée des plus lourdes responsabilités, celle qui emploie chrétiennement son temps et sa vie, selon les volontés de Dieu, aura les mains pleines de mérites et de grâces à l'heure dernière, et l'âme chargée de saintes et impérissables richesses.

Si vous méditez sérieusement ces incalculables avantages d'une vie ordonnée, vous n'aurez rien de plus à cœur que de vous faire, sans retard, un Règlement de vie.

APPENDICE II

La Direction spirituelle.

Le Règlement ne saurait atteindre pleinement son but s'il n'est complété par une sage et prudente direction.

Le *Directeur!* ce mot effraie, plus encore peut-être que celui de renoncement qui paraît déjà si dur. Avec le renoncement on transige, on se met à l'aise; on se fait un renoncement à son idée. Le Directeur est un être vivant, qui parle et qui commande : on ne peut pas en prendre autant à son aise avec lui ; beaucoup en ont peur.

D'autres ne prennent pas la direction au sérieux. elles s'obstinent à n'y voir qu'une pose de convention et de bon ton, ou une prétention mystique. Le mot de « direction, » pour elles, prête à rire.

Ce mot n'est pourtant ni redoutable, ni ridicule ; mais il représente à la fois une idée juste et sérieuse, ainsi qu'un moyen grave et nécessaire pour avancer dans la vertu, et très utile pour éviter nombre de dangers, parfois de grandes chutes.

Pour mieux vous en convaincre, nous allons exposer successivement la *nécessité* et la *pratique* de la Direction spirituelle.

I. — Nécessité de la direction

Vous serez persuadées de sa *nécessité*, en réfléchissant aux considérations suivantes. Le *principe* de la

direction spirituelle se rattache à un autre plus général. à savoir que nous avons tous, ici-bas, besoin les uns des autres : la société ne vit que de mutuels services, elle est fondée sur de continuels échanges.

Dans l'ordre matériel, vous recevez des services de tous vos fournisseurs et vous leur en rendez. Ils vous donnent en nature, vous leur donnez en espèces. Vous échangez votre argent contre des aliments, des vêtements et d'autres objets à votre usage.

Les médecins vous apportent la santé, ou du moins le soulagement dans vos maladies et vos souffrances physiques. En retour, vous leur donnez les honoraires dont ils vivent.

Les notaires, avoués, avocats, vous donnent leurs conseils en échange de votre confiance. Les professeurs et les éducateurs vous donnent leur science, leur dévouement; vous leur donnez vos esprits et vos âmes à cultiver.

Ainsi, la société vit de continuels échanges; et, dans l'ordre intellectuel et moral, ces échanges deviennent une véritable direction, si vous avez confiance en celui dont vous recevez les leçons. Quoi de plus élevé et de plus beau que cette communication mutuelle que les hommes se font entre eux des biens qu'ils possèdent? Quoi de plus admirable que ces échanges fraternels qui nous unissent entre nous comme les membres d'une même famille, et nous apprennent à nous aimer?

Mais, y a-t-il des intérêts plus importants que ceux de notre âme et de notre éternité, que ceux qui touchent à la gloire de Dieu et à notre salut? Y a-t-il des échanges plus nécessaires que ceux qui se font dans l'ordre moral, dans l'ordre de la religion et de la piété? La direction spirituelle n'est-elle pas le plus

noble, le plus élevé, le plus admirable de tous les secours?

Vous vous honorez de la conversation d'un lettré, d'un savant, d'un homme réputé maître dans la pensée. Combien ne devez-vous pas attacher plus de prix aux entretiens d'un prêtre qui représente Dieu, qui est rempli de sa pensée, et dont les paroles et les maximes ne seront autres que celles de Jésus-Christ! Avez-vous jamais songé à cela, pauvres têtes légères, vous qui êtes tentées de sourire lorsqu'on vous parle de direction? Mais la direction n'est pas seulement une des fonctions les plus nobles et les plus relevées, c'est une des fonctions les plus nécessaires. Quand Marie-Madeleine aux pieds du Sauveur écoutait sa parole, elle recevait sa direction, et le Divin Maître disait: « Une seule chose est nécessaire, Marie a choisi la meilleure part. » Cet unique nécesaire, c'est la ferveur; or la direction spirituelle est une des manières les plus efficaces d'y travailler. « Cherchez un bon guide, dit saint François de Sales, c'est de tous les avertissements *le plus nécessaire* et le plus important. »

En effet, la direction vous *éclaire* sur vous-mêmes. Elle vous rend cet immense service de vous aider à vous connaître. Quoi de plus utile? Les païens l'avaient compris; et, sur le temple de Delphes, on pouvait lire cette inscription, qui est comme le résumé de la sagesse antique : « Connais-toi toi-même! » Mais comment se connaître? Rien de plus difficile. L'amour-propre, l'intérêt, la crainte, la lâcheté, l'habitude vous aveuglent. Vous êtes les dernières à remarquer vos défauts. Vos parents, vos amis, vos serviteurs, le monde, les voient : on en parle, on en rit. Vous ne vous en doutez pas.

La direction oblige à se regarder soi-même,

à sonder attentivement sa conscience pour en rendre compte. Elle vient à votre aide aussi par les lumières que le Directeur puise dans sa clairvoyance et son expérience, et qu'il vous communique.

Les âmes sans direction sont des âmes sans lumières, soit qu'elles fuient la lumière, soit que, la cherchant, elles ne la trouvent pas, faute d'un guide. Au contraire, les âmes qui se font diriger marchent dans la lumière et progressent dans la connaissance d'elles-mêmes.

La direction rend à l'âme un second service, qui n'est pas moindre que le premier: elle *l'humilie*. L'orgueil est le plus grand obstacle à la ferveur, parce que le Saint-Esprit nous avertit que « Dieu résiste aux orgueilleux » et leur refuse sa grâce, et que la ferveur est impossible sans la grâce. Or, quel meilleur moyen de vaincre l'orgueil, d'abaisser l'amour-propre, et de s'humilier sincèrement, que la direction ?

Déjà la confession rend ce service d'humilier. Mais la direction l'étend et le complète par les aveux plus détaillés, et l'ouverture de conscience plus grande qu'elle demande et qu'elle provoque.

C'est pourquoi les orgueilleuses surtout et les indépendantes redoutent la direction ; l'humiliation leur fait peur. Mais c'est justement ce qui serait pour elles le meilleur remède et le salut. Plus elles la craignent, plus elles en ont besoin. Les âmes qui ont le courage de recourir à la direction gagnent vite de l'humilité et de la simplicité ; elles attirent sur elles l'abondance des grâces divines.

La direction renferme un troisième avantage : elle exerce à *l'abnégation*. En effet, elle demande l'obéissance; elle exige le soumission; elle oblige au renoncement le plus difficile, le plus méritoire, le plus

utile, au renoncement à la volonté personnelle. Il ne s'agit pas d'annihiler les âmes, ni d'en faire des esclaves ; il s'agit d'obtenir d'elles une libre et filiale soumission en tout ce qui touche les intérêts de la conscience et la pratique des devoirs chrétiens. Il s'agit de les séparer de tout ce qui est mauvais et en opposition avec Dieu et ses desseins sur elles ; il s'agit de les faire mourir à elles-mêmes, comme l'Évangile le demande, pour qu'elles vivent plus pleinement à Dieu. Ce à quoi la direction aide merveilleusement, en contraignant à l'obéissance.

Aussi les indépendantes redoutent-elles la direction plus encore que les orgueilleuses ; et, si parfois elles en acceptent l'apparence, elles en rejettent la réalité. Elles y voient un joug odieux, une servitude intolérable ; la seule pensée leur en est désagréable et pénible. Elles n'en parlent qu'avec une sorte de dépit et de colère. Elles voudraient en détourner tout le monde ; elles voudraient condamner et anéantir le principe même de la direction.

Mais les âmes généreuses y trouvent un immense profit, parce que le renoncement n'est pas seulement le fondement, mais aussi le principe et la source de toutes les vertus. « Celui qui obéit, parle la victoire, » dit l'Ecriture ; ce qui signifie que l'obéissance nous conduit à toutes les victoires sur nous-mêmes, et par suite aux plus rapides progrès dans la perfection.

Bien plus encore, la direction *dégage la responsabilité* de celles qui l'acceptent et leur donne l'assurance de toujours bien faire aux yeux de Dieu « Si votre œil est simple, dit l'Évangile, tout votre corps sera lumineux ; » c'est-à-dire que, si votre intention est droite et pure, toutes vos actions seront saintes et bonnes. Or, celles qui obéissent au représentant de Dieu, assurent

la pureté et la droiture de leurs intentions, donc aussi la vertu de leurs actions: parce que leur œil est simple, tout leur corps devient lumineux.

Le Directeur est responsable de ce qu'il commande. S'il se trompe par sa faute, Dieu lui en demandera compte. Mais Dieu ne demandera compte à l'âme que de son obéissance. Celles qui se conduisent elles-mêmes, qui agissent par leurs propres inspirations, demeurent responsables de tout ce qu'elles entreprennent. Celles qui obéissent sont justifiées par là même. Tout ce qu'elles auront fait par obéissance sera bon et méritoire.

« Quelque chose que l'on fasse, dit saint François de Sales, on n'est jamais sûr de faire la volonté de Dieu *que par l'obéissance.* » Aussi, quand sainte Thérèse renonçait par obéissance à certaines pénitences, Dieu lui disait : « Ma fille, tu marches par une voie bonne et sûre : tu estimais beaucoup cette pénitence, et moi j'estime davantage ton obéissance. » Quel ne sera donc pas le calme, quelle ne sera pas la tranquille assurance des personnes qui acceptent une direction ! Quelle paix de l'esprit, de la conscience et du cœur, dans cette certitude de plaire à Dieu en toutes choses ! Quelle sécurité à l'heure de la mort et en face des jugements de Dieu !

Enfin, quelle *force* contre les tentations et le péché ! Quelle force pour les rudes combats de la vertu ! Vous sentir connues, comprises, aidées, soutenues, par le ministre de Dieu, par celui dont l'Esprit-Saint nous dit qu'il est un « autre Jésus-Christ ! » N'est-ce pas la réalisation pour vous de cette parole de la Sainte-Écriture : « Un ami fidèle est un remède d'immortalité ? »

Où le trouverez-vous cet « ami fidèle ? » — « Celui qui

s'attache à la créature, dit l'auteur de l'*Imitation*, périra, car elle est fragile; mais celui qui s'attache à Jésus-Christ, sera affermi pour l'éternité. » L'ami fidèle, remède d'immortalité, c'est Jésus-Christ, et celui qui tient sa place. « Nous aurons en lui, écrit saint François de Sales, un trésor de *sagesse* pour éviter le mal et pour faire le bien d'une manière plus parfaite, plus de *consolation* pour nous soulager dans nos afflictions, plus de *force* pour nous relever de nos chutes, et tous les *remèdes* les plus nécessaires à la parfaite guérison de nos infirmités spirituelles. »

Quand saint Paul fut terrassé par la grâce sur le chemin de Damas, le premier ordre qu'il reçut de Jésus fut celui-ci : « Va trouver Ananias. » Jésus envoya à un « directeur » le futur apôtre des Gentils.

La bienheureuse Marguerite-Marie atteste que, lorsque Notre-Seigneur lui apparaissait pour lui donner un ordre, elle le soumettait au préalable à son confesseur ou à sa supérieure, et elle préférait toujours l'obéissance au commandement du Divin Maître lui-même, parce qu'une révélation peut quelquefois nous tromper, n'être qu'un effet de notre imagination ou une ruse du démon, tandis que l'obéissance est la voie ordinaire et sûre qui ne trompe jamais. Et, quand le Divin Maître lui apparaissait de nouveau, il la félicitait d'avoir agi ainsi.

Ces exemples autorisés prouvent le cas qu'il faut faire de la direction et la valeur qu'on doit y attacher. Les Saints, les Pères de l'Église, les théologiens, tous attestent l'importance et la nécessité de la Direction spirituelle. Enfin, saint Bernard résume, en termes saisissants, ce commun accord et cet enseignement universel en disant: « Celui qui se met sous sa propre direction, se fait le disciple d'un sot. » On ne peut pas

montrer plus nettement le tort que se cause et les dangers que court la personne qui ne veut pas avoir de Directeur.

Craindrez-vous encore la Direction ? Ou plutôt ne désirerez-vous pas trouver un Directeur qui apporte à votre âme tous les nombreux et inappréciables avantages que nous venons d'énumérer ?

Mais quelle sera votre conduite à son égard ? Quelle sera pour vous la pratique de la Direction ?

II. — Pratique de la Direction.

Vous êtes *libres de prendre* le Directeur qui vous convient et de le *choisir à votre gré*. Vous ne devez pas aller au hasard, ni vous confier au premier venu. Saint François de Sales dit qu'il faut choisir entre dix mille. Arrêtez-vous à celui qui vous paraîtra, après réflexion et prières, le plus apte à vous connaître, à vous conduire et à vous faire avancer dans la vertu. Chacune a sa nature particulière, son genre d'âme, et diffère notablement des autres. Les directeurs également, par leurs aptitudes et leur caractère, sont très différents les uns des autres. Cherchez celui qui réunira le mieux l'ensemble des qualités nécessaires pour vous comprendre et vous faire du bien. Demandez instamment à Dieu qu'Il vous guide dans ce choix, qui est de réelle importance, et ne vous décidez que par des motifs surnaturels, comme le désir de glorifier Dieu et d'avancer dans la vertu.

Il y a des motifs qui paraissent naturels au premier abord, et qui sont cependant surnaturels par le but auquel ils tendent. Ainsi, si votre nature a surtout

besoin de fermeté pour être soutenue, cherchez un prêtre au caractère énergique.

Si, au contraire, votre nature timide, hésitante, réclame avant tout de la douceur et de la bonté, choisissez un directeur chez lequel ces qualités prédominent.

De même, si vous avez de la difficulté à vous faire connaître, allez à celui près duquel vous vous sentirez plus au large et mieux à l'aise.

Dans ces cas et d'autres semblables, les qualités naturelles que vous recherchez ont un but spirituel : vos intentions et vos motifs sont donc surnaturels.

Mais si, étant portées à la mollesse et à l'abandon, vous cherchez le confesseur le moins exigeant; si affamées d'indépendance, vous allez à celui qui vous commandera le moins; si, orgueilleuses et fières, vous désirez quelqu'un qui vous ménage et ne vous humilie pas, alors vous vous conduisez par des motifs naturels que Dieu ne saurait bénir : vous détruisez d'avance les salutaires effets de la direction, qui sont précisément de remédier à vos imperfections et de corriger vos défauts.

Le choix d'un directeur est toujours une chose grave, souvent décisive pour l'orientation de toute une vie. Ce choix n'est pas moins important pour *vos fils et vos filles*. Leur directeur est votre aide, votre associé dans l'œuvre capitale de leur éducation. Il faut donc le choisir avec le plus grand soin.

Mais il est nécessaire de consulter l'enfant, de s'assurer au moins qu'il ira de bon cœur et avec pleine confiance à son directeur. Beaucoup de parents passent trop légèrement sur ce point. Les parents doivent respecter la liberté de conscience de leurs enfants; si jeunes soient-ils, ils ont très souvent leurs idées,

leurs sympathies ou leurs répugnances, et il faut faire une attention extrême à ne pas contraindre leur conscience.

On voit des enfants qui ont une crainte instinctive de tel ou tel confesseur et qui ne pourront pas s'ouvrir à lui ; au contraire, avec tel autre ils se sentiront à l'aise et s'ouvriront sans peine. Il ne faut pas froisser ces sentiments du cœur de l'enfant, mais on doit en tenir compte.

Vous avez le droit d'*exclure* tel ou tel confesseur : vous n'avez jamais le droit de l'*imposer*. Vous pouvez dire à vos enfants, si vous avez pour cela des raisons sérieuses : je ne veux pas vous conduire à celui-ci ou à celui-là. Mais vous ne pouvez jamais leur dire : Vous irez à celui-ci et pas à un autre. Non ! vous n'avez pas ce droit de contrainte sur la conscience de vos enfants. En agissant ainsi, vous assumeriez une responsabilité redoutable ; car vous exposeriez vos enfants à faire des confessions imparfaites ou même sacrilèges, et à demeurer de longues années dans cet état déplorable. Tous les prêtres qui confessent beaucoup sàvent que ce n'est pas là un danger chimérique.

Voyez la prudence de l'Église ! Dans les communautés religieuses, où il y a un confesseur ordinaire, l'Église exige que toutes les religieuses sans exception s'adressent quatre fois par an à un confesseur extraordinaire, tant elle attache de prix à la pleine liberté de conscience, même de celles qui, par leur sainteté et leur profession, sont le plus en état d'échapper aux dangers de la contrainte spirituelle.

Beaucoup de parents conduisent leurs enfants à leurs confesseurs. Si les enfants l'acceptent de bon cœur, il n'y a rien à redire. Mais il faut toujours prendre garde que l'enfant ne vienne à concevoir de

la défiance, à se fermer, et à ne plus se sentir à l'aise. Si pareille chose se produisait, il ne faudrait pas hésiter à offrir à l'enfant de s'adresser à un autre confesseur.

D'autre part, il ne faut pas non plus laisser les enfants changer de confesseur par caprice, par fantaisie, pour un rien, pour aller au confesseur d'un camarade ou d'une amie. Tout en laissant pleine liberté à l'enfant, il faut cependant l'empêcher de quitter son confesseur à moins de raisons sérieuses.

Vous-mêmes, quand vous avez fait votre choix, il faut vous y tenir et *ne pas changer* non plus *sans motifs graves*. Vous ne vous sentez pas assez libres avec votre confesseur? Mais le serez-vous plus avec un autre? Ce n'est peut-être pas la faute du confesseur si vous êtes gênées. Mais c'est votre amour-propre ou votre timidité qui vous paralysent.

Les motifs de changer de directeur doivent être contrôlés, et surnaturels comme ceux de le choisir.

Si vous avez de bons motifs, n'hésitez pas. Mais si les motifs vous paraissent douteux, ne changez pas.

Le confesseur de votre enfance, de votre première communion, quand il a su prendre de l'influence sur vous, est ordinairement le plus apte à vous connaître, à vous préserver, à vous faire du bien.

Il y a des maris sans religion, et quelquefois pervers, qui sentent si bien cette influence du confesseur qu'ils obligent leur jeune femme à quitter le sien, ou qu'ils l'en séparent peu à peu : c'est un réel malheur et une faute. Ces maris coupables répondront devant Dieu des conséquences de leur injustice, et ils ne pourront aussi que s'en prendre à eux-mêmes s'ils en deviennent les premiers la victime.

Quant à la jeune femme, elle doit affirmer ici sa

volonté et maintenir son droit avec douceur, mais fermeté. Elle doit surtout agir prudemment : ne pas parler sans raison de son directeur, ni le mettre en avant, ni se prévaloir de son autorité ou de ses avis.

Le confesseur, le directeur, n'est pas un tiers entre le mari et la femme : il doit demeurer exclusivement dans son domaine, observer une parfaite discrétion et une entière délicatesse, et ne pas oublier que le mari est le chef de la famille et le guide naturel de l'épouse qui lui doit obéissance et soumission dans tout ce qui n'est pas contraire aux lois de Dieu.

Le directeur n'est que l'*humble auxiliaire de la conscience et de Dieu* au service des intérêts spirituels de l'épouse pour le meilleur bien du mari lui-même et de la famille. Voilà ce que les femmes chrétiennes savent comprendre et *faire comprendre* par la manière dont elles se comportent à l'égard de leur directeur.

Leur conduite sur ce point est la même dans le monde et avec leurs amies. Elles ne parlent pas les premières de leur directeur ; ou, si l'on en parle devant elles, elles en parlent simplement, avec gravité et respect, comme d'un représentant de Dieu. A une amie qui s'ouvre à elles et leur demande un conseil, elles peuvent désigner leur directeur, si elles le croient apte à faire du bien à cette amie ; mais qu'elles observent toujours sur ce sujet une grande réserve de langage !

Qu'elles ne parlent pas non plus des directeurs des autres ! Qu'elles se gardent surtout de tomber dans ce travers des personnes du monde d'imputer à un directeur la responsabilité de la conduite d'une personne qui, tout en s'adressant à lui, n'est rien moins que docile ! Il n'y a pas que des parents chrétiens, vertueux, excellents, qui aient parfois des enfants pro-

digues ; les directeurs spirituels en ont aussi et n'en sont pas davantage responsables.

Il reste à dire *comment vous vous comporterez* vous-mêmes à l'égard de votre directeur.

D'abord, vous n'en aurez qu'un. Les personnes qui ont deux ou trois directeurs, n'en ont pas ; c'est pour elles un moyen commode de faire leur volonté ; elles cherchent, pour chaque consultation, celui qu'elles supposent d'avance être de leur avis. On peut avoir un confesseur et un directeur en certains cas ; mais on ne peut avoir deux directeurs. La direction est une chose qui demande essentiellement de la suite et de l'unité. Deux directions risquent de se nuire, et même de s'annuler. Vous n'aurez donc qu'un directeur.

Vous irez à lui en *esprit de foi*, non comme à un homme, mais comme à Dieu ; vous verrez Jésus-Christ en sa personne. C'est la première et indispensable condition pour qu'il vous fasse du bien. Les qualités humaines dont il est doué et dont il se servira pour votre profit, doivent se perdre à vos yeux dans ce caractère supérieur qui fait de lui l'interprète et le ministre de Dieu. Plus le prêtre sera surnaturel, plus il vous donnera de secours ; et plus vous serez surnaturelles vous-mêmes, plus vous recevrez. Qu'allez-vous chercher, en effet, dans la direction ? Une connaissance plus grande de vous et de Dieu ; une intelligence plus profonde de la vie chrétienne, de ses conditions, de ses lois, de son but, des maximes et des enseignements de l'Évangile ; un courage plus soutenu, pour vous vaincre vous-mêmes, pour pratiquer les vertus chrétiennes et pour vous attacher résolument au devoir, au service de Dieu, à l'amour de Jésus-Christ et du prochain. Or, cet ensemble de lumières et de forces, que la direction doit vous procurer, ne peut vous

venir que de Jésus-Christ. Le prêtre n'est qu'un intermédiaire; il doit s'effacer et disparaître pour laisser toute la place à Jésus-Christ. C'est là ce que vous devez comprendre, et c'est dans ces pensées et dans cet esprit que vous devez aller à votre directeur.

Alors, vous irez avec une *totale ouverture de conscience.* D'où viennent ces réticences, ces accusations à demi, ces prétéritions et toutes ces pénombres qui enveloppent et déguisent vos aveux, les faussent et les dénaturent, et sont la cause que vous vous faites souvent si peu et si mal connaître ? Sans doute, de votre amour-propre, de votre lâcheté, de votre indifférence et de tous vos défauts; mais aussi, beaucoup, de l'esprit humain, ou du manque d'esprit de foi que vous apportez en direction. Vous êtes préoccupées de vous-mêmes, de ce que le directeur pensera de vous et de la manière dont il vous jugera : voilà ce qui vous paralyse et vous ferme la bouche. Si vous saviez éloigner toute considération humaine par un généreux effort de volonté, ou si vous vous décidiez à n'en tenir aucun compte, cet acte de foi et de courage vous rendrait la plénitude de votre liberté; vous seriez naturellement ouvertes et simples dans les accusations à faire et les conseils à demander.

Certaines personnes voient leur directeur en dehors du confessionnal ; elles conduisent leurs enfants à son catéchisme; elles ont avec lui des relations d'œuvres ; elles le reçoivent chez elles à dîner; c'est un ami de leur mari; elles le rencontrent dans des familles où elles vont. Cela suffit pour les gêner en direction; elles ne se sentent plus aussi libres; c'est encore un manque d'esprit de foi.

D'autres, s'il leur arrive de commettre un péché plus grave que d'ordinaire, ne voudront jamais l'avouer

à leur directeur. Elles iront le confesser à un autre. Sans doute, elles en ont le droit strict, et l'intégrité de la confession est sauvée. Mais c'est encore un manque de confiance et d'esprit de foi, une atteinte portée à la direction et un tort que ces personnes se font à elles-mêmes. Qui accueillera mieux « l'enfant prodigue, » que celui que l'Église vous fait appeler « mon Père, » et qui l'est, en effet, parce qu'il porte dans son cœur la paternité et la charité de Jésus-Christ ? Qui sera plus empressé, plus bienveillant, plus dévoué, plus délicat pour panser les plaies de votre âme que celui qui en a reçu de Dieu la charge et la responsabilité ? Qui vous relèvera mieux, qui vous fortifiera plus, qui vous préservera plus sûrement des rechutes ? Quel funeste calcul, inspiré par l'amour-propre et la lâcheté, que de dissimuler ses blessures à celui qui serait plus capable de les guérir !

Quand vous êtes atteintes d'une maladie grave, vous pouvez appeler des médecins consultants ; mais n'est-ce pas le médecin ordinaire, celui qui vous a suivies depuis longtemps, qui doit vous inspirer plus de confiance, parce qu'il vous connaît mieux et est plus apte à trouver les moyens opportuns pour vous sauver ?

Combien cela est-il plus vrai du prêtre, du directeur, qui a grâce spéciale pour votre âme, car il reçoit de Dieu des lumières et des secours particuliers pour la conduire !

Ce sont là les réflexions que l'esprit de foi vous suggérera et c'est ainsi qu'il vous amènera à une totale ouverture et à une parfaite sincérité.

La *simplicité* aussi sera un fruit de l'esprit de foi. Vous éviterez le scrupule, la minutie, les détails inutiles, les conversations sur tout ce qui ne touche pas directement ou indirectement la conscience, sur

tout ce qui est étranger à votre avancement spirituel. Vous n'oublierez pas qu'au confessionnal, qui est le lieu ordinairement désigné pour la direction, le prêtre se doit à toutes les âmes, que son temps est précieux et qu'il en rendra compte à Dieu. Vous ne vous presserez, ni ne vous précipiterez ; vous demeurerez calmes, paisibles, vous prendrez tout le temps qu'il faudra, mais pas plus qu'il ne faudra ; vous direz tout ce qui sera utile à votre bien spirituel, mais rien de ce qui ne servirait qu'à une satisfaction purement humaine sans aucun avantage pour votre âme.

Vos accusations, vos explications seront simples, sans détours, sans déguisement : vous vous montrerez telles que vous êtes, ou du moins telles que vous vous connaissez, avec un désir sincère et toujours plus grand de vous mieux connaître et de vous faire mieux connaître.

Si vous pressentez une humiliation, vous l'accepterez avec joie, comme une grâce et un moyen de progrès.

Avec l'ouverture et la simplicité, l'esprit de foi vous donnera la *docilité*. Comment ne pas se soumettre docilement quand on se dit : C'est Jésus-Christ qui me parle, Jésus-Christ qui me commande? Votre soumission sera prompte et joyeuse, sans hésitation, sans murmures; elle pourra entrer en explications, mais pas en discussions. Elle sera complète, totale, sans réserves. Elle sera persévérante et sans reprises. Vous ne serez pas de ces personnes qui disent oui à tout, et ne font ensuite qu'à leur idée. Vous vous pénétrerez des pensées, des conseils de votre directeur ; vous y réfléchirez longuement pour mieux les comprendre et les approfondir. Vous vous les répéterez souvent. Vous les garderez comme une consigne

sacrée que vous aurez à cœur de suivre loyalement et fidèlement.

Vous lui en rendrez compte; vous lui ferez sentir que vous lui obéissez, pour l'encourager à commander encore.

Il y a des personnes que l'on renonce à diriger, parce qu'elles ne sont pas dirigeables; leur orgueil, leur indépendance, leur légèreté opposent des obstacles invincibles à toute action efficace du prêtre. Elles ne doivent s'en prendre qu'à elles-mêmes, si on les abandonne à leur propre conduite, parce qu'on sent qu'avec elles il n'y a rien à faire.

Il y en a d'autres, souples et habiles, insinuantes et fines, qui font si bien qu'elles arrivent à tromper leur confesseur, à lui montrer toutes choses autrement qu'elles ne sont, à l'amener insensiblement à leurs propres idées, et finalement à diriger leur directeur. Celles-là répondront devant Dieu des conséquences de leur manière d'agir. Ce n'est pas l'esprit de foi qui les conduit. C'est l'esprit humain qui les entraîne et les perd.

L'esprit de foi vous donnera encore la *confiance* qui sera un précieux soutien pour votre soumission. Il en coûte doublement d'obéir quand on n'est pas sûr de bien faire. La confiance enlève cette difficulté. La certitude qu'elle vous donnera que celui qui vous conseille et vous commande est dans la vérité, et que ses avis et ses ordres sont pour votre bien, vous aidera à lui obéir. Votre obéissance sera plus tranquille, plus épanouie; votre cœur sera plus dilaté et plus paisible. La confiance, fruit de l'esprit de foi, sera pour vous la source des plus grands biens. « Quand Dieu vous aura donné un directeur, dit encore saint François de Sales, vous ne devez plus le considérer comme un simple

homme : ne mettez votre confiance en lui que par rapport à Dieu, qui vous conduira et vous instruira par son ministère, en plaçant dans son cœur et sur ses lèvres les sentiments et les paroles nécessaires à votre conduite. Ainsi vous le devez écouter comme un ange descendu du ciel pour vous y conduire. » Et le saint Docteur ajoute : « Joignez un religieux respect à la confiance, et dans un si juste tempérament, que la vénération ne diminue pas la confiance et que la confiance ne fasse rien perdre du respect. En un mot, cette direction doit être toute spirituelle, toute sainte, toute sacrée, toute divine. »

Enfin, pour que la direction porte tous ses fruits, vous devez être *patientes*, selon cette parole de Notre-Seigneur : « Pour que vous portiez des fruits dans la patience ! »

Vous serez patientes pour surmonter les difficultés de la direction, les attentes parfois prolongées au confessionnal. Au lieu de vous impatienter, de vous énerver, de vous décourager finalement, vous mettrez à profit ce temps précieux qui s'écoule à l'église avant que votre tour n'arrive.

Vous préparerez consciencieusement votre confession, votre direction ; vous vous exciterez soigneusement à la contrition. La préoccupation de ce que vous allez dire vous absorbe trop souvent au point de vous empêcher de vous occuper sérieusement de la contrition. Vous éviterez ce travers, en donnant à celle-ci un temps suffisant et une application soutenue. Si l'attente se prolonge, priez, lisez quelque ouvrage de piété : n'oubliez pas que vous êtes en présence de Dieu, et que le divin Maître est là, dans le Tabernacle. Humiliez-vous à la pensée que vous n'êtes pas dignes de recevoir une seule absolution, dussiez-vous subir

l'attente la plus longue ; et dilatez votre cœur en songeant que Dieu est bien bon de vous accorder de si grandes grâces à si bon compte. Ces surnaturelles pensées vous aideront à la patience.

Il vous en faudra aussi pour accepter la direction que vous recevrez, et pour supporter les épreuves qu'un directeur soucieux de votre progrès ne manquera pas de vous imposer.

Tout coûte ici bas, tout s'achète. Vous vous rappellerez sans cesse les innombrables avantages et les grâces de choix que la direction vous apporte, et vous trouverez doux et légers les sacrifices et les efforts qu'elle vous demande. Vous vous direz que de tels bienfaits ne sauraient s'acheter trop cher, parce qu'ils n'ont pas de prix.

A mesure que vous pratiquerez la direction, vous la comprendrez mieux, vous l'apprécierez davantage, vous en recueillerez plus de fruits, vous vous y attacherez plus fortement. Il ne sera plus nécessaire de vous en démontrer la valeur. C'est par votre expérience que vous verrez de quelles lumières, de quelles forces, de quels secours, de quelle paix de l'âme et du cœur, de quels progrès enfin, et de quels mérites vous lui serez redevables !

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. — Le Suprême désir de Jésus. 1

PREMIÈRE PARTIE

La Notion de la ferveur

CHAPITRE I. — Qu'est-ce que la ferveur? 3
— II. — Consolation et sécheresse. 11
— III. — Fausses ferveurs. 35
— IV. — Qualités de la véritable ferveur . . . 45
— V. — Jésus modèle de ferveur. 56

DEUXIÈME PARTIE

Les Motifs de la ferveur

CHAPITRE I. — Les promesses de la vie présente : le bonheur. 65
— II. — Autres promesses de la vie présente. 83
— III. — Les promesses de la vie future. . . . 88
— IV. — Encore des promesses. 94
— V. — Pressantes instances. 102

TROISIÈME PARTIE

La pratique de la ferveur

CHAPITRE I. — Rôle de la bonne volonté. 109
— II. — Emploi de la bonne volonté 114
— III. — Rôle de la grâce. 123
— IV. — Les sacrements 125
— V. — La prière 130

CONCLUSION. — La persévérance dans la ferveur : *Ne plus voir que Jésus seul!* 137

APPENDICE I. — Le Réglement de vie 147
— II. — La Direction spirituelle : Sa nécessité, sa pratique. 153

38 689. — Tours, impr. Mame.

CE BQT 1192
.G5F 1920
COO GIBERGUES, E FERVEUR.
ACC# 1032508

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 21 21 7